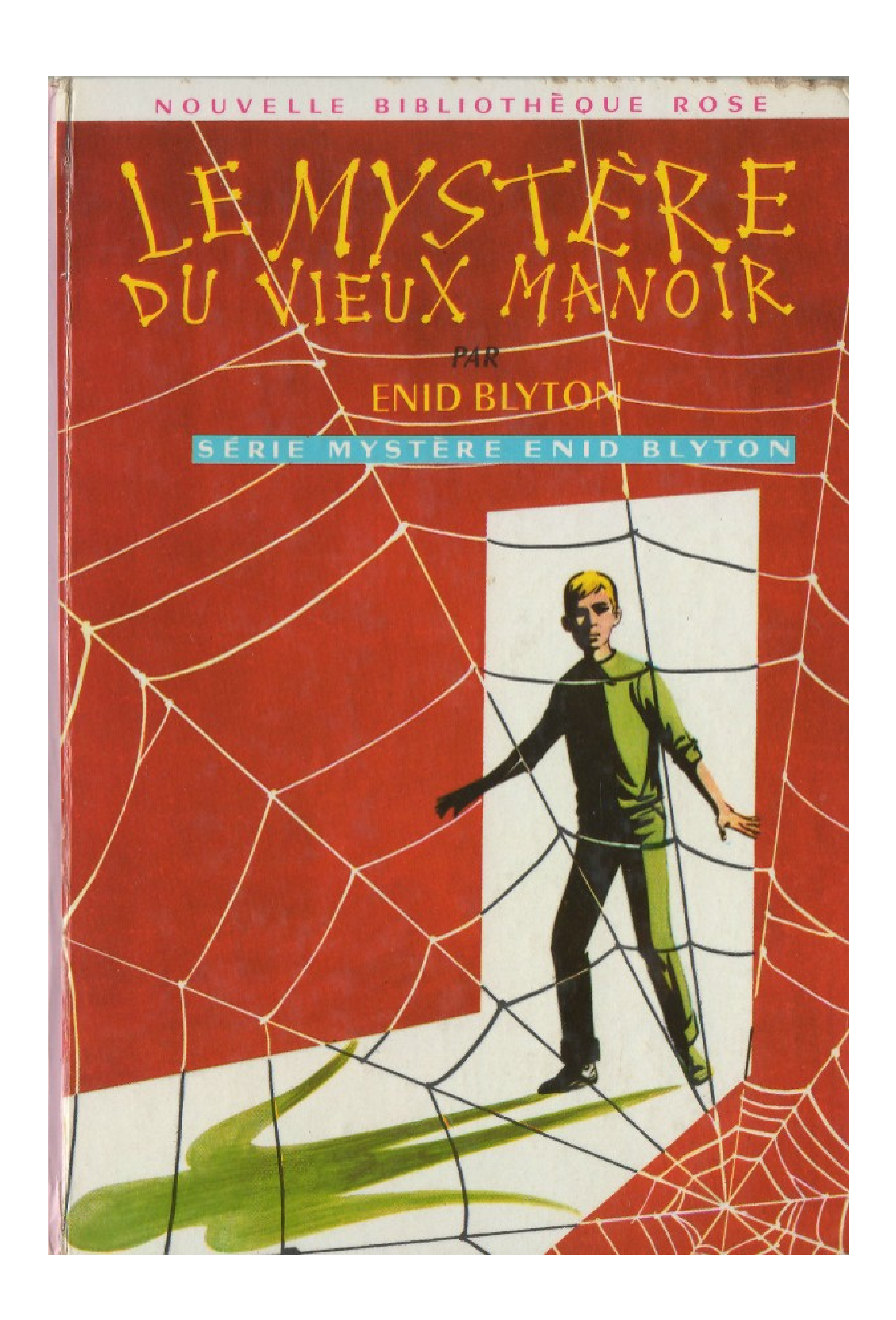
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DU VIEUX MANOIR

SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON


NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE ROSE
LE MYSTÈRE DU VIEUX MANOIR
PAR
ENID BLYTON
SÉRIE MYSTÈRE ENID BLYTON

LE MYSTÈRE
DU VIEUX MANOIR

par ENID BLYTON

*

BANG ! Bong ! Inexplicables, des bruits résonnent dans la vieille demeure abandonnée. Protégé par ses volets clos et ses portes verrouillées, le Vieux Manoir ne livre pas son secret. Mais quel mystère résisterait à la ténacité de Sylvain et à la curiosité de Virginie, sa guenon?

Ces deux personnages, avec leurs amis, Roger, Nelly et Toufou, sont les héros de cette première aventure d'une nouvelle série que conte Enid Blyton. Des aventures indépendantes les unes des autres, mais aussi vivantes et aussi mouvementées que celles du Clan des Sept ou du Club des Cinq.

Le Vieux Manoir sera le premier à livrer son secret. Bien d'autres énigmes s'offriront ensuite à la perspicacité de ces sympathiques héros, pour la plus grande joie des jeunes amateurs d'imprévu et de mystère.



DU MÊME AUTEUR

dans la Nouvelle Bibliothèque Rose :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq
Le Club des Cinq contre-attaque.
Le Club des Cinq en vacances
Le Club des Cinq joue et gagne
Le Club des Cinq va camper
Le Club des Cinq en randonnée
Le Club des Cinq au bord de la mer
Le Club des Cinq et les Gitans
Le Club des Cinq en roulotte
La Locomotive du Club des Cinq
Enlèvement au Club des Cinq
Le Club des Cinq et les Papillons
Le Club des Cinq et le Trésor de l'Ile
Le Club des Cinq et le Coffre aux Merveilles
La Boussole du Club des Cinq
Le Club des Cinq aux sports d'hiver

Série « Clan des Sept »

Un Exploit du Clan des Sept
Le Carnaval du Clan des Sept
Le Clan des Sept à la Rescousse
Le Clan des Sept et l'Homme de Paille
Le Télescope du Clan des Sept
Le Violon du Clan des Sept
L'Avion du Clan des Sept
Surprise au Clan des Sept

Série « Mystère »

Le Mystère du Vieux Manoir
Le Mystère des Gants verts
Le Mystère du Carillon
Le Mystère de la Roche percée
Le Mystère de l'Ile aux Mouettes
Le Mystère de Monsieur Personne
Le Mystère du Nid d'Aigle
Le Mystère des Voleurs volés

Série « Oui-Oui »

Oui-Oui au Pays des Jouets
Oui-Oui et la voiture jaune
Oui-Oui chauffeur de taxi
Oui-Oui veut faire fortune
Bravo, Oui-Oui!
Oui-Oui va à l'école
Oui-Oui à la plage

Série « Famille Tant-Mieux »

La Famille Tant-Mieux
La Famille Tant-Mieux en péniche

Série « Belles Histoires »

Bonjour, les amis!

Histoires des quatre saisons

Fido chien de berger

dans l'Idéal-Bibliothèque :

Série « Club des Cinq »

Le Club des Cinq se distingue
Le Club des Cinq en péril

Série « Mystère »

Le Mystère du Golfe bleu
Le Mystère de la Cascade
Le Mystère du Vaisseau perdu
Le Mystère de l'Hélicoptère
Le Mystère du Mondial-Circus
Le Mystère du Pavillon rose
Le Mystère de la Rivière noire
Le Mystère du Camp de vacances
Le Mystère du Chat siamois

Deux Jumelles en pension
Deux Jumelles et trois camarades

ENID BLYTON

LE MYSTÈRE DU VIEUX MANOIR

ILLUSTRATIONS DE JEANNE HIVES



HACHETTE
38

TABLE DES MATIERES

1. L'arrivée de Toufou 7
2. Surprises 15
3. Sylvain et Virginie 23
4. Les talents d'une guenon 32
5. L'idée de Sylvain 42
6. Dans le vieux manoir abandonné 52
7. Crac et son maitre 61
8. Encore le manoir 73
9. Nuit de mystère 81
10. Toufou détective 89
11. Incidents variés 98
12. Une expédition et ses surprises 108
13. Encore de l'imprévu 117
14. Incidents étranges 126
15. Par ou s'évader ? 136
16. Ou est sylvain? 144
17. Une intervention qui change tout. 152
18. La situation s'aggrave 162
19. Virginie se rachètera-t-elle? 171
20. Une nuit mouvementée 180
21. La fin de l'aventure 190



CHAPITRE PREMIER

L'arrivée de Toufou.

UNE voix de femme s'éleva de l'intérieur de la maison : « II est temps de partir, les enfants! Ne faites pas attendre votre cousin. »

Nelly rejeta son maillet de croquet d'un geste rageur. «C'était la dernière partie que nous pouvions faire tranquillement, dit-elle à son frère, et je n'ai même pas le temps de la gagner.

— Ne t'inquiète pas! tu l'aurais perdue! riposta Roger flegmatique. Allons, viens! ne laissons pas attendre Toufou. »

Mlle Dupoivre, la gouvernante, qui en l'absence

de leurs parents veillait sur les jeunes Verdier, parut sur le perron. C'était une femme âgée, mais encore très droite, dont les yeux vifs brillaient gaiement derrière des lunettes cerclées d'acier.

« Si Eric veut s'arrêter chez le pâtissier, dit-elle, vous l'en empêcherez. Il trouvera, ici, à déjeuner, tout ce dont il a besoin, et je veux que vous preniez l'habitude d'être à l'heure pour les repas.

— Nous ferons notre possible, fit Roger en riant, mais si ce n'est pas Toufou qui veut manger des gâteaux, ce sera son chien qui voudra attraper des lapins ou le train qui. aura déraillé. Tout va de travers quand Touf s'en mêle. »

Mlle Dupoivre ne put s'empêcher de rire. Elle savait bien que Roger n'avait pas tout à fait tort, et l'arrivée du jeune Eric Verdier présageait toujours pour elle un surcroît de soucis.

Mais Eric n'avait plus ni père ni mère. N'était-il pas normal qu'il passât ses vacances chez ses plus proches parents! Elle supportait donc sa présence comme un mal inévitable.

« Allons, fit-elle, ne recommencez pas à accabler votre pauvre cousin ! Il y a un an que vous ne l'avez vu. Qui sait si, depuis, il n'est pas devenu plus raisonnable que vous !»

Cette suggestion fit sourire Nelly, malgré sa mauvaise humeur.

« Bah ! pensa-t-elle, peut-être passerons-nous de bonnes vacances... quand même! A tout à l'heure! reprit-elle tout haut en agitant la main. Nous serons exacts pour déjeuner! Soyez sans inquiétude. » Et elle s'en fut au côté de son frère.

Le pavillon loué pour les vacances donnait directement sur la grand-route, mais trois bans kilomètres

le séparaient de la gare, située bien au-delà du petit village de Vercourt.

Nelly regarda sa montre.

« Elle nous a fait partir trop tôt, dit-elle. Le train arrive à onze heures quarante-cinq et il est à peine dix heures.

— Je le sais! fit Roger, mais puisque nous n'aurons pas le temps de nous arrêter chez le pâtissier au retour, il est juste que nous puissions y faire une halte à l'aller. N'est-ce pas ton avis?

— Si ! Si ! affirma Nelly en riant. Il fait chaud et une glace me semblera indispensable après cette longue marche. Je la voudrais à la pistache!

— Gourmande! » fit Roger, puis il ajouta : «Moi je la préférerais au chocolat. »

Le frère et la sœur n'étaient jamais aussi heureux que lorsqu'ils étaient ensemble. C'est pourquoi ils n'appréciaient guère la présence de leur jeune cousin qui, avec ses onze ans, leur paraissait n'être qu'un bébé (ils en avaient eux-mêmes treize et quatorze).

Cette année-là d'ailleurs," Toufou n'était pas le seul ennui prévu. Les vacances avaient mal commencé. Il y avait eu d'abord cette décision des parents de partir pour, l'Amérique pendant tout l'été. Raison d'affaires ou non, cette absence peinait leurs enfants. Etaient apparues ensuite ces mauvaises notes à l'école qui avaient eu pour conséquence une sévère réprimande paternelle et l'annonce d'un répétiteur pendant un mois ou deux. Et il y avait enfin ce séjour forcé dans cette campagne sans attrait, alors que les enfants rêvaient de ord de mer, de pêche à la crevette et de prouesses nautiques.

Comment s'amuser dans des conditions pareilles? Roger semblait en avoir pris son parti'-- sauf en ce qui concernait les leçons de français et de latin. Mais Nelly demeurait maussade en comparant ces vacances à celles dont elle avait rêvé.

Son pessimisme pourtant ne pouvait résister longtemps à l'entrain de son frère, à l'éclat du soleil et au plaisir de marcher sur cette route qui sinuait si joliment à'travers bois et champs, traversant cette jolie petite rivière babillarde qui avait nom la Veule, et où il faisait si bon se baigner les jours de grande chaleur.

Ce matin-là, bien entendu, il ne pouvait être question de baignade. On avait tout juste le temps de s'arrêter chez le pâtissier - - qui, par chance, avait des glaces à la pistache et au chocolat -- et de repartir ensuite vers la gare.

Quand ils arrivèrent devant celle-ci, il était tout juste onze heures quarante-cinq et le train entrait en gare. Les deux enfants se postèrent devant la sortie et regardèrent les voyageurs. Ils étaient peu nombreux, quelques paysans et paysannes la plupart encombrés de colis, paniers et enfants. Mais d'Eric, point.

« Où est-il passé? demanda Nelly un peu inquiète.

- Sais pas. Il doit se cacher pour nous faire une farce. »

L'employé de gare, qui avait reçu les billets, refermait déjà le portillon.

« II n'y a plus personne? demanda Roger. Non! Vous attendiez quelqu'un?

- Un petit garçon avec un épagneul. Vous ne l'avez pas vu?

- Bah! fit l'employé indifférent à cette absence. Il a dû rater son train. »

« II en est capable! » pensa Nelly, mais Roger s'obstinait à croire que Toufou allait soudain jaillir hors de quelque cachette, bondissant aussi haut que son chien et criant plus fort encore que celui-ci n'aboierait.

La gare fut explorée dans tous ses recoins. Rien. Quai et hall étaient déserts, silencieux et vides.

« Décidément, c'est l'employé qui avait raison, fit Roger. Mais quand va-t-il arriver maintenant? à quelle heure est le prochain train? »

II n'y avait plus personne pour les renseigner, et les deux enfants perdirent bien du temps à consulter l'horaire.

« Deux heures vingt, annonça enfin Roger. Il faut rentrer déjeuner et nous reviendrons après. Tu trouves ça drôle, toi?

- Non! mais avec Touf, il faut toujours s'attendre au pire... et, ma foi, cela aurait pu être pire! »

Le frère et la sœur repartirent en se pressant, mais la route montait et il faisait de plus en plus chaud. Ils ralentirent le pas.

« Nous serons en retard pour déjeuner, dit Roger. Tant pis! ce n'est pas notre faute! »

Le petit pavillon apparut enfin, pimpant sous ses rosiers en fleur. Mlle Dupoivre ne se tenait pas sur le pas de la porte, impatiente comme elle l'était toujours en cas de retard.

« C'est curieux! constata Nelly en montant le perron. Je m'attendais à un petit sermon! »

La porte de la salle à manger était grande ouverte, et là, tranquillement assis à table, Toufou



dégustait une côtelette de porc aux cornichons.

« Eho! leur dit-il, comme vous êtes en retard! que vous est-il donc arrivé?.

— Espèce de... », commença Roger, outré, mais il ne put achever sa phrase. Un petit épagneul noir avait jailli de dessous la table et se jetait sur lui et sur sa sœur avec des bonds de joie frénétique. Ses aboiements emplissaient la pièce, mais ne l'empêchaient pas de promener devant lui une langue démesurée qui enduisait de bave les bras, jambes et figures des arrivants.

« Assez, Crac! assez! » criaient le frère et la sœur, heureux cependant de la fidélité de ce chien fou qui ne les avait pas oubliés pendant leur longue séparation. « Couché, Crac! »

La voix de Mlle Dupoivre perça difficilement ce tumulte.

« Comment se fait-il que vous arriviez si tard? interrogeait-elle avec sévérité.

— C'est nous qui allons nous faire gronder maintenant! se récria Nelly, indignée. C'est ta faute, Touf ! par où es-tu passé?

—- Si vous étiez arrivés à l'heure à la gare, reprit Mlle Dupoivre assez sévèrement, vous n'auriez pas manqué votre cousin!

— Mais nous étions à l'heure! s'insurgea Roger.

— Et tellement distraits, murmura Eric, que j'ai pu passer devant vous sans que vous vous en doutiez. Vous n'avez même pas vu Crac! C'est un comble! .

— Tu te moques de nous! » s'écria Nelly rouge de colère.

Son frère prit sa défense. Toufou redoubla ses sarcasmes. Crac excité par le bruit des voix se mit à aboyer. Mlle Dupoivre leva les yeux au ciel! Comme tout allait être difficile maintenant que cet insupportable" petit garçon et son non moins insupportable chien étaient arrivés !

« Taisez-vous tous, ordonna-t-elle, et mangez! » Toufou fit taire Crac en lui offrant subrepticement un morceau de côtelette. Ses grands cils blonds s'abaissèrent sur ses joues rondes tachetées de son, lui donnant l'aspect pacifique d'un chérubin en prière. Ses cheveux, si dorés que Nelly les disait roux, retombaient en boucles gracieuses sur son front candide.

En le regardant, Mlle Dupoivre poussa un nouveau soupir, de soulagement cette fois, mais Roger s'insurgea contre ce qu'il appelait l'hypocrisie de son cousin.

« Ce n'est pas vrai que tu es arrivé par le train

de onze heures quarante-cinq, lui dit-il. Nous t'aurions vu. Qu'as-tu fait?

— Moi, dit Eric d'une voix calme, mais je suis descendu à la station d'avant. Il y avait un changement et une heure à perdre, alors j'ai pris le car....

— Tu ne pouvais pas le dire?

— Comment aurais-je su que vous viendriez m'attendre? demanda Toufou d'une voix suave. Vous ne m'avez jamais habitué à tant d'égards! »





CHAPITRE II

Surprises.

L'APRÈS-MIDI de ce jour-là se passa dans le calme. C'est-à-dire dans ce minimum de tumulte qu'entretenait la présence de Toufou les jours où lui et son chien étaient d'humeur pacifique.

Bien sûr, il y eut quelques incidents : la valise qu'il avait apportée n'était pas la sienne mais celle d'un de ses camarades de collège. Pendant le goûter des douzaines de scarabées s'échappèrent de ses poches et, volant ou rampant, envahirent la table à la grande joie de Crac et au grand désespoir de Mlle Dupoivre.

Il y eut aussi un moment d'affolement quand la cuisinière, Mme Boule, s'aperçut que les brosses à

chaussures avaient disparu. Mais c'était là une des plus chères habitudes de Crac, et on retrouva la plupart des brosses de la maison éparpillées dans le jardin au gré de sa fantaisie — qui valait bien celle de son maître.

Mlle Dupoivre parla d'acheter un fouet. Toufou s'indigna, mais pour la forme seulement. Il savait la vieille gouvernante bien incapable de faire du mal à une bête. Cela ne l'empêcha pas, pendant le dîner, de feindre une série d'éternuements et de s'excuser poliment en disant :

« Je n'y peux rien, c'est le... poivre, mademoiselle. Il y en a trop dans la soupe. »

Mlle Dupoivre lui lança un coup d'œil glacial. Elle avait particulièrement horreur de ces plaisanteries sur son nom.

« Soyez poli, Eric ! » lança-t-elle à l'enfant d'une voix si coupante qu'il en demeura un instant éberlué.

Le lendemain matin, un soleil radieux s'en vint, de très bonne heure, promener ses rayons d'or dans la chambre d'Eric. Ainsi, bien souvent, des événements tout simples entraînent d'étranges complications.

Eric se réveilla, se frotta les yeux et se dit : « Je vais aller me promener. »

Trois minutes plus tard — tout habillé mais non débarbouillé il descendait l'escalier sans le moindre bruit, son chien sur les talons.

Mlle Dupoivre, Roger et Nelly dormaient paisiblement. La cuisinière, qui demeurait au village, n'était pas encore arrivée. Toufou déverrouilla la porte du vestibule et se glissa au-dehors.

Ce début de matinée était d'une fraîcheur

exquise. Un léger voile de brume flottait sur la vallée, estompant les troncs des arbres, comme dans les paysages de rêve.

Toufou se faufila hors du jardin. Il ne l'avait pas quitté la veille et n'avait pas la moindre idée de ce qu'il allait découvrir au-delà. C'était merveilleux. Tout à fait le genre d'émotion qu'il aimait ressentir au premier jour des vacances.

Dédaignant la route, il enfila une petite sente tortueuse qui, à travers un sous-bois clairsemé, le menait on ne sait où, vers l'inconnu que lui cachait encore les buissons épars. « Au château de l'ogre, peut-être », se disait Toufou qui avait l'imagination vive et n'était pas si loin de l'âge des contes.

Une dizaine de minutes plus tard, il débouchait sur une vaste prairie, sorte de pelouse retournant à l'état sauvage,' où fleurs et insectes menaient joyeuse vie dans le soleil levant. Au-delà, se dressait un château. Peut-être pas tout à fait un château pour ogre, car il n'avait ni tourelle ni donjon, mais tout au moins une très vaste et très vieille demeure, pleine de dignité sous son épais manteau de lierre.

Avec ses volets clos, ses cheminées sans fumée et cet excès de végétation qui l'encerclait de partout, cette maison avait l'air totalement abandonnée, mais sait-on jamais? A cette heure les habitants pouvaient encore fort bien dormir, prêts cependant à s'éveiller d'un instant à l'autre. Méfiant, Toufou n'osait trop s'approcher. Il ne tenait pas du tout à se faire surprendre, lorgnant à travers vin trou de serrure, au moment où s'ouvrirait une fenêtre.

II se contenta de faire — à bonne distance — le

tour de la bâtisse. Il évalua le nombre des fenêtres : une bonne quinzaine répartie sur deux étages. Puis il fit le compte des entrées et dénombra ainsi une entrée principale dominant un large perron à double volute, une petite porte de service sur la façade arrière et, sur le côté sud, une troisième porte au fond d'une véranda en très mauvais état.

Cette inspection faite, Toufou sentit qu'il avait faim. Il siffla son chien et s'en revint au pavillon.

« Où étais-tu encore passé? lui demanda Roger. Voilà dix minutes que je te cherche partout.

- J'étais en exploration ! riposta Toufou enchanté de sa promenade. Savais-tu que le château de la Belle au bois dormant est tout près d'ici?

- Idiot ! C'est le Vieux Manoir que tu as vu ! Aucune princesse n'y dort, il est inhabité depuis des années. Allons, viens vite! Mlle Dupoivre ne s'est pas aperçue de ton absence. C'est une chance pour toi ! Va te donner un coup de peigne et te laver si tu peux,... le petit déjeuner sera servi dans trois minutes. »

Eric s'exécuta à contrecœur. Il ne pouvait supporter que l'on perdît tant de temps à se laver et à se peigner pendant les vacances! A quoi cela servait-il?

« Bonne nouvelle, mes enfants », fit Mlle Dupoivre qui beurrait des tartines quand les trois cousins firent irruption dans la salle à manger. « J'ai reçu ce matin deux réponses à l'annonce que j'avais faite pour demander un précepteur. Les deux me paraissent sérieuses....

- Si vous en attendiez une troisième? suggéra Toufou.

— Certainement pas ! Je vais répondre aujourd'hui même.

- Aux deux? questionna encore Eric. Ce sera peut-être amusant.

— Ne recommencez pas vos sottises, Eric! fit Mlle Dupoivre. Si un précepteur ne vous suffit pas, je peux vous renvoyer dans votre collège, il y a des cours de vacances.

— Comment avez-vous fixé votre choix? demanda Roger cherchant à détourner l'orage menaçant.

- L'un a de bien meilleurs diplômes que l'autre, fit la vieille demoiselle. De plus il dit pouvoir venir immédiatement.

- Quel malheur! murmura Toufou en caressant la tête de son chien. Des diplômes et une arrivée immédiate. Tu vois ce que cela nous réserve, mon pauvre Crac! »

Mais dès qu'il fut retourné au jardin, ses soucis s'envolèrent et il oublia le précepteur.

« Allons, venez, dit-il à ses cousins, nous allons explorer le Vieux Manoir. »

Roger et Nelly n'apprécièrent pas ce projet.

Eux aussi avaient été attirés par cette vieille maison à l'aspect mystérieux, mais c'est en vain qu'ils avaient rôdé aux alentours. Toutes les portes étaient verrouillées, les fenêtres soigneusement closes, et, par les fentes des volets, on ne voyait que d'immenses pièces vides de meubles et pleines de poussière.

« Comment se fait-il que cette maison soit abandonnée? questionna Eric. Vous ne vous êtes pas renseignés ?

— Si, mais ce n'est pas passionnant! Les derniers

habitants l'ont quittée après y avoir eu des « malheurs », puis ils sont morts. Leur héritier, un vague cousin, n'y met jamais les pieds. C'est tout. »

Les yeux de Toufou brillèrent.

« Et les miens de. pieds, dit-il, vous ne croyez pas que je pourrai les y mettre?

— Bah! fit Nelly. A quoi cela t'avancerai t-il?

- Il y a toujours des secrets dans les vieilles maisons, affirma Toufou, très sûr de lui. N'est-ce pas, Roger? »

Mais pour cette fois Roger ne prit pas le parti de son cousin. Peut-être ne lui donnait-il pas tort, mais il ne voyait aucun moyen de pénétrer au Vieux Manoir. Et puis l'arrivée prochaine de ce précepteur allait leur enlever toute liberté....

« Vas-y si tu veux, dit-il, moi j'aime mieux rester ici à lire. »

II s'était allongé dans l'herbe tout au fond du jardin au pied d'un marronnier, et se plongea dans la lecture d'un passionnant roman d'aventures. Il y était question de tout sauf de professeurs et de leçons de latin. Roger n'en demandait pas davantage pour être heureux. Et puis Mlle Dupoivre avait chargé Nelly de raccommoder des torchons. Il ne pouvait pas l'abandonner.

Un long moment plus tard, Nelly releva la tête.

« Nous n'aurions pas dû laisser Touf partir tout seul, dit-elle, Dieu sait quelles bêtises il va pouvoir inventer! »

Roger ne répondit que par un grognement indistinct : des pirates apparaissaient à l'horizon.

Quelques minutes s'écoulèrent encore puis Toufou revint gesticulant et criant :

« Devinez ce que j'ai rencontré!

- Le Prince Charmant allant réveiller sa Belle, suggéra Roger sans relever les yeux de son livre.

- Un pissenlit en fleur! fit Nelly avec mépris.

- Non! Non! Quelque chose de bien plus extraordinaire que tout cela! répéta Toufou. Un singe! oui! vous pouvez rire autant que vous voudrez. Moi, je vous dis que j'ai vu un singe!

- Le soleil tape fort aujourd'hui, dit Roger. Tu devrais rester à l'ombre.

- Mais ce n'était pas un mirage! Je te dis que j'ai vu un singe. Un vrai. Il était au sommet d'un arbre et se balançait par un bras. Crac l'a senti et s'est mis à aboyer.

- Il aurait mieux fait de l'attraper.

- Impossible! quand il nous a vus, il a fait un bond et a disparu dans les branches. Plus moyen de le voir.

- Tais-toi! lui dit Nelly. J'écoutais chanter un pinson, et tu l'as mis en fuite avec tes histoires à dormir debout.

- Tu es une idiote! s'insurgea Toufou. Je viens te raconter honnêtement et en toute sincérité les choses intéressantes que je découvre, et tu ne trouves rien de mieux que de me parler d'un vulgaire pinson. Pouah! Viens, Crac! Allons-nous-en. Nous n'avons rien à faire avec ces gens-là. Et si nous rencontrons des éléphants on ne viendra pas le leur dire, hein?»

Roger, sans répondre, se replongea dans son livre. Nelly reprit son ouvrage et le pinson revint se poser sur une branche, juste devant elle.

Le nez en l'air Eric s'en retourna dans le sous-bois. Son chien le suivait, s'arrêtant à chaque terrier

de lapin comme s'il cherchait un moyen de s'y infiltrer. Tout à coup, il s'immobilisa et poussa un sourd grondement.

« Qu'as-tu? lui demanda son jeune maître. As-tu revu le singe? Ah non! c'est quelqu'un qui vient par ici. Ce n'est rien, Crac, tais-toi ! »

L'arrivant était encore si loin qu'on ne pouvait le voir. Toufou caressa son chien.

« J'aimerais avoir d'aussi bonnes oreilles que les tiennes, Crac, dit-il. Et pourtant je ne comprendrai jamais comment tu peux entendre quoi que ce soit avec toute cette chair et tout ce poil inutiles qui te ballottent sur les tympans! •»

Un léger sifflement se fit entendre, puis un jeune garçon parut. Il avait peut-être quatorze ou quinze ans. Son teint hâlé faisait paraître ses cheveux blonds encore plus clairs. Et ses yeux, largement écartés et ombragés par des cils sombres, étaient d'un bleu extraordinairement lumineux.

Sa bouche s'ouvrit en un sourire amical et sa voix dit avec un léger accent étranger :

« Bonjour, petit. As-tu vu un singe? »





CHAPITRE III

Sylvain et Virginie.

ERIC dévisagea l'arrivant peu à peu se muait en avec une surprise qui peu à peu se muait en admiration. Ce grand garçon à l'allure dégagée, au regard loyal, lui inspirait à première vue une confiance sans bornes. Un grand frère comme lui, et, devant l'impossibilité de réaliser ce souhait, il demeurait songeur.

Son silence parût étonner l'inconnu.

« As-tu perdra ta langue? lui demanda-t-il. Moi, î|*ai perdu mon singe. » ″ Toufou recouvra l'usage de la parole.

« Je l'ai vu, s'écria-t-il. Il n'y a pas plus de cinq

minutes. Il se balançait dans un arbre par là, et je retournais le voir. Est-ce vraiment le tien?

— C'est le mien, ou plus exactement, la mienne, c'est une guenon. Elle s'appelle Virginie.

— Tu en as de la chance ! J'aimerais tant avoir un singe ! Je n'ai qu'un chien...

— Mais c'est un beau chien! » fit le jeune garçon en caressant la tête de Crac, qui aussitôt remua la queue en signe d'amitié. Comme son maître, la bête semblait éprouver une grande sympathie pour l'inconnu. Mais il était difficile de savoir quels étaient au juste les sentiments personnels de Crac. Prenant en toutes choses modèle sur son maître, il se montrait aussi facilement amical envers les amis d'Eric, qu'hostile envers ceux que celui-ci ne portait pas dans son cœur.

Toufou retrouva la guenon dans un arbre proche de celui où il l'avait aperçue la première fois. Son nouveau compagnon donna un léger coup de sifflet et la bête, se laissant glisser de branche en branche, parvint rapidement sur son épaule.

A cette vue les sentiments personnels de Crac l'emportèrent sur sa bonne éducation. L'odeur de cette guenon lui était insupportable. Il se mit à aboyer furieusement, et Toufou eut toutes les peines du monde à l'empêcher de se jeter sur la petite bête.

: Indifférente, celle-ci ne semblait même pas entendre les aboiements du chien. Rendant à son maître caresse pour caresse, elle semblait comprendre les reproches qu'il lui faisait au sujet de sa disparition.

« Tu sais, s'exclama, Toufou, j'ai dit à mes cousins que j'avais vu un singe et ils n'ont pas voulu

me croire. Est-ce que tu me permettrais d'aller leur montrer ta guenon? »

Les yeux très bleus du jeune garçon pétillèrent de malice.

« On peut faire mieux que ça, dit-il. Suppose que Virginie tombe d'une branche sous leur nez! et redisparaisse ensuite....

— Oh oui ! ce serait magnifique, s'exclama Eric. Et puis j'irai les retrouver et je refuserai de croire ce qu'ils me raconteront ! Est-ce que Virginie saura se jeter sur eux et disparaître?

— Virginie comprend tout ce que je lui dis, et elle est capable de faire des choses bien plus difficiles encore. Où sont tes cousins? »

Les deux garçons se glissèrent dans le jardin. Nelly et Roger n'avaient pas bougé de leur place. Toufou les désigna à son nouvel ami, qui expliqua à la guenon ce qu'il attendait d'elle. La petite bêle lui répondit par une série de sons inarticulés imitant assez bien une conversation, puis elle sauta dans un arbre et disparut.

Crac la regarda avec une surprise non dissimulée. Il avait déjà vu des chats grimper dans les branches, mais cet animal était bien plus rapide encore, et son odeur n'était pas celle d'un chat. Allez donc y comprendre quelque chose! Crac aurait voulu manifester sa désapprobation, mais la main d'Eric posée sur son collier lui intimait l'ordre de se taire. Crac obéissait. Il se pliait toujours aux désirs de son maître, si incompréhensibles qu'ils fussent parfois. Seuls, les battements de sa queue et son poil hérissé trahissaient l'effort qu'il lui fallait faire pour se contraindre.

Entre deux exploits de pirates, Roger s'était

assoupi sur son livre. Tout à coup le grand foc s'abattit sur sa tête et il se redressa, en même temps que Nelly poussait un cri de terreur.

« Que se passe-t-il? » demanda Roger étonné de se retrouver dans son jardin sous l'ombre paisible du grand marronnier. Nelly avait recouvré son sang-froid.

« Quelque chose est tombé de la branche qui pend au-dessus de ta tête, dit-elle. Quelque chose de brun, je crois que c'est un petit singe....

— Ah non ! alors ! se récria Roger. Tu ne vas pas me parler de singes, toi aussi.

— Mais ça y ressemblait tellement! Ça ne pouvait pas être autre chose!

— Que Touf prétende que les forêts françaises sont peuplées de singes, je l'admets... à la rigueur! Mais toi.... »

Et Roger laissa sa phrase en suspens car, au même moment, ses yeux lui montraient précisément ce qu'il se refusait à croire : un petit singe brun juché sur l'épaule d'un jeune garçon inconnu. Eric se tenait auprès d'eux et tous trois, singe compris, riaient en le regardant.

Roger se trouva stupide et se releva.

« Va dire bonjour, Virginie, dit l'arrivant, montre que tu sais te tenir dans le monde, va! »

La petite guenon glissa à terre et, se dandinant de curieuse façon mais marchant debout sur deux pattes seulement, elle vint tendre à Nelly d'abord et à Roger ensuite, sa petite main brune.

« Eh bien, lui dit son maître, il y a encore quelqu'un à qui tu n'as pas dit bonjour.

Virginie chercha, aperçut Touf ou et lui serra la main, puis elle chercha encore et vit Crac.

Celui-ci, sans bouger, la regardait d'un air menaçant, en découvrant ses crocs. La guenon n'hésita pas. D'un bond elle sauta sur son dos à la manière d'un cavalier et s'y cramponna si bien que le chien furieux ne put se débarrasser d'elle qu'en se roulant à terre.

Les quatre enfants regardaient la scène en se tordant de rire et, du coup, en oublièrent leurs étonnements et leurs griefs.

« Oh! quelle drôle de petite bête! s'exclama Nelly. Comment l'appelez-vous? Virginie? quel drôle de nom pour un singe!

— C'est un joli nom, et je trouve qu'il lui va bien. Elle est ravissante, n'est-ce pas? et si gracieuse! »

Aucun des trois cousins ne trouvait la guenon ravissante, mais ils ne s'étonnèrent pas de voir son maître professer cette opinion. Quand on aime une bête on la trouve toujours jolie, et puis celle-ci était si amusante! Obéissant aux ordres reçus, elle fit tour à tour la roue et le grand écart. Crac, complètement déconcerté, ne la quittait pas des yeux. Peut-être enviait-il son agilité, mais bien certainement il ne s'habituerait jamais à son odeur!

Les enfants s'assirent dans l'herbe et firent connaissance.

Quand Roger demanda son nom au jeune inconnu, celui-ci répondit « Sylvain » sans mentionner aucun nom de famille, et quand. Eric voulut savoir où il habitait, il eut un instant d'hésitation avant d'avouer :

« En ce moment, nulle part, je ne fais que traverser le pays....

— Ah! vous êtes en voyage! fit Nelly.

— Oui... si l'on veut. »

Toufou n'était pas un garçon à se contenter d'explications aussi réticentes.

«Mais, s'exclama-t-il, quand vous ne voyagez pas, Vous habitez bien quelque part?

— Ne sois donc pas si curieux, lui dit Roger, Si Sylvain n'a pas envie de répondre, il a bien le droit de se taire.

— Cela ne fait rien », dit Sylvain en lançant un regard amical en direction d'Eric, « je n'ai rien à cacher. Je suis à la recherche de mon père. »

Une fois encore Toufou ne put retenir sa langue. « Votre mère ne sait donc pas où il est?

— Ma mère est morte... l'année dernière, dit Sylvain très vite. Un accident. Elle n'a pas eu le temps de m'apprendre tout ce que j'aurais voulu savoir sur son passé et sur le mien. Elle travaillait dans les cirques ou les foires, voyez-vous. Elle avait un don extraordinaire pour dresser les animaux.... Quant à mon père, je ne l'ai jamais connu. Je croyais qu'il était mort depuis longtemps, mais les derniers mots de ma mère ont été : « Ton père, « Sylvain, cherche ton père.... » Elle ne me parlait jamais de lui. Tout ce que je sais c'est qu'il était nordique d'origine et acteur de son métier. Une vieille amie de ma mère, une montreuse de chats savants, qui avait reçu ses confidences, m'a dit que mon père ignorait même ma naissance.... Ma mère l'avait quitté après trois ans de mariage à peine,

— Tu n'as pas besoin de nous dire tout cela, fit Roger un peu gêné. Ce sont tes affaires personnelles....

— Cela me fait du bien d'en parler », dit Sylvain; un regard étrange luisait dans ses yeux" bleus.

« Je n'ai personne à qui me confier.... Depuis que ma mère est morte, je suis très seul. Je ne me sens à ma place nulle part. Je voudrais retrouver mon père.... J'ai besoin d'une famille, je n'ai que Virginie au monde.

— Je n'ai ni père ni mère, non plus, murmura Toufou, après un moment de silence. Mais j'ai plus de chance que toi, j'ai des quantités d'amis et mêmes ces cousins, bien qu'ils se moquent tout le temps de moi, je n'aimerais pas du tout être seul au monde avec Crac. »

Nelly imaginait mal ce que pouvait être une vie aussi solitaire; mais elle se sentait prise de pitié pour le pauvre Sylvain.

« Comment gagnez-vous votre vie? lui demanda-t-elle.



— Oh! au hasard des circonstances! Je peux toujours me faire embaucher dans un cirque ou une foire. C'est d'autant plus facile que j'ai Virginie. Je suis très bien payé à cause d'elle. Je l'étais encore la semaine dernière dans un cirque, mais je n'ai pas voulu renouveler mon engagement. J'ai quelques économies. Je veux aller dans les villes où il y a des théâtres, j'y retrouverai peut-être mon père... s'il vit encore!

— Vous ne faites que passer ici? questionna encore Nelly.

— Je n'avais pas intention de m'arrêter. Pourquoi me demandez-vous cela? »

Nelly n'osa pas répondre, mais les garçons avaient fort bien deviné ce que cachait sa question, et Roger répondit à sa place :

« Si tu restais ici pendant quelque temps, nous pourrions devenir amis, ne crois-tu pas? Nous avons trois mois de vacances devant nous, et notre gouvernante accepterait certainement....

— Je ne veux rien demander à personne, coupa Sylvain vivement. Mais rien ne m'empêche de rester quelques jours.

— Pas quelques jours, s'écria Toufou impétueusement, tout l'été! »

Sylvain secoua la tête en souriant et se leva.

« Vous êtes chic, dit-il, et j'aimerais avoir des amis comme vous! Mais il doit être l'heure de déjeuner; regardez, comme le soleil est haut. Je vous laisse. »

Roger jeta un coup d'œil à sa montre, et vit qu'il était en effet midi passé.

« Ou vas-tu déjeuner, toi? demanda-t-il à Sylvain.

— Ne te tracasse pas. Virginie et moi avons l'habitude de nous débrouiller. Au revoir!

— Mais c'est vrai que tu reviendras? questionna Eric anxieusement. Tu n'auras qu'à entrer dans le jardin et siffler, nous t'entendrons! »

Sylvain ne répondit que par un vague signe de tête et s'éloigna, tandis que Virginie, perchée sur son épaule, agitait au-dessus de sa tête sa petite main brune en signe d'adieu.

Les jeunes Verdier les regardèrent disparaître, le cœur un peu serré.

« Je me demande s'il' reviendra, fit Nelly. C'est un garçon étrange....

— Il me plaît beaucoup, trancha Eric. Il est seul et presque perdu, mais il sait rire plus fort qu'aucun de nous. Et puis — ça a l'air idiot ce que je vais dire — mais ses yeux bleus, son allure ou je ne sais quoi lui donnent l'air d'un prince de légende. Ne trouvez-vous pas? »

Cette réflexion était absurde, pourtant ni Roger ni Nelly ne songèrent à en rire. Après ces quelques instants passés auprès de Sylvain, tous éprouvaient un violent désir de le revoir.

A ce sujet pourtant, ils auraient eu tort de s'inquiéter! Ils allaient «être appelés à revoir Sylvain bien plus qu'ils n'osaient l'espérer.



CHAPITRE IV

Les talents d'une guenon.

IL n'était guère plus de deux heures lorsqu'un léger coup de sifflet retentit aux abords du pavillon.

Toufou reconnut l'appel de Sylvain et s'esquiva hors de la cuisine où, depuis un moment, il entretenait une conversation des plus intéressantes avec Mme Boule. Celle-ci, les yeux fixés sur la salade qu'elle épluchait très consciencieusement (elle avait horreur de toutes les bêtes, aussi bien des limaces que des chiens), ne remarqua pas la disparition d'Eric. Elle acheva donc en toute tranquillité de répondre aux questions qu'il venait de lui poser.

« Je vous dis qu'une fois entré là-dedans, il n'a jamais pu en ressortir. Et pourquoi y était-il allé, je vous le demande? Il ne peut rien y avoir que des araignées, des souris ou des rats. Il n'y reste même pas un fauteuil... et si par hasard il en restait un, il doit être mangé aux mites. » Et cela continua sur ce thème jusqu'au moment où Mme Boule s'arrêta, surprise par le silence de son interlocuteur. Comment Toufou pouvait-il la laisser parler si longtemps sans lui répondre?

La brave cuisinière releva cette figure joufflue qui s'accordait si bien à son nom, et ses yeux se firent tout ronds de surprise. Toufou n'était plus là, pressé de connaître les racontars du village au sujet du Vieux Manoir, mais, sur-l'appui de la f eue Ire devant laquelle il se tenait un instant auparavant, un singe avançait la tête, d'un air intensément intéressé.

Mme Boule poussa un cri, bondit sur ses pieds et referma les battants avec tant de violence qu'elle faillit y pincer le nez du singe.

« Mademoiselle Dupoivre, criait-elle en même temps, mademoiselle! venez voir ce que ces enfants ont encore apporté! C'est inimaginable! »

Mlle Dupoivre se précipita dans la cuisine, croyant y trouver une chenille ou un crapaud, plaisanteries chères à Toufou, mais elle demeura sans voix en apercevant la cuisinière, les joues enflammées, le poing tendu, menaçant à travers la vitre un inoffensif petit singe.

« J'avais bien du mal à supporter le chien, dit Mme Boule, les yeux exorbités, mais s'il me faut maintenant vivre avec un singe..., je vous le dis tout net, mademoiselle, j'aime mieux m'en aller! »

Mlle Dupoivre ne s'attarda pas à l'apaiser et sortit dans le jardin. Les trois enfants étaient là, avec un quatrième qu'elle ne connaissait pas. Sur l'épaule de celui-ci était maintenant perché le petit singe.

« C'est notre ami Sylvain, lui dit Roger, et sa guenon Virginie. N'est-ce pas qu'elle est mignonne? »

Mlle Dupoivre, quelle que fût sa bienveillance naturelle envers les animaux, avait certains préjugés à l'égard des singes: ils mordent et ils ont des puces, pensait-elle, se refusant à croire que Virginie, avec de tels défauts, pût mériter le qualificatif choisi par Roger.

« Mignonne ou pas, trancha-t-elle avec un sourire un peu forcé, j'aimerais autant ne pas voir cet animal dans la maison.»

Mais elle vit alors le regard de Virginie attaché au sien. Il avait une expression si pathétique et suppliante que la vieille gouvernante ne put y résister. Elle s'éloigna et, un instant plus tard, revint portant quelque chose dans une assiette.

« Les singes aiment les concombres, dit-elle, je lui en ai coupé quelques tranches. Oh! mais, faites attention. Crac va lui manger la queue! »

En effet, profitant de l'inattention de la guenon, le chien lorgnait cette queue souple et tentante qui se balançait à portée de sa gueule.

« Crac! hurla Toufou. Si tu manges la queue de Virginie, je lui ferai manger la tienne! »

Le chien s'assit sur le derrière comme si, comprenant ce que lui disait son maître, il cherchait à mettre à l'abri son appendice caudal.

Tout le monde éclata de rire, y compris

.



Le chien s'assit sur le derrière.

Mme Boule qui surveillait la scène de la porte de la cuisine et qui, de peur qu'on la vît s'amuser d'une bête, y rentra précipitamment d'un air digne.

Mlle Dupoivre posa ensuite quelques- questions à Sylvain, dont elle ne s'expliquait pas très bien la présence dans son jardin. Le jeune garçon lui répondit avec tant de correction et de politesse qu'elle en fut surprise. Mais son étonnement fut encore plus grand lorsque Roger lui dit que Sylvain s'intéressait beaucoup à la Suède et serait heureux qu'on lui prêtât un livre sur ce pays.

Quelle étrange requête dans la bouche d'un jeune bohémien!

Mlle Dupoivre s'empressa néanmoins de lui donner satisfaction, et, ne trouvant rien de mieux, lui offrit une géographie complète de l'Europe qu'il accepta avec joie.

Elle ne voyait aucun inconvénient à laisser les quatre enfants jouer ensemble. Ce grand garçon sérieux et bien élevé empêcherait peut-être les plus jeunes de se lancer dans des aventures regrettables. Du moins, elle l'espérait, et c'est en quoi elle se trompait.

Dès qu'elle fut rentrée dans la maison, les nouveaux amis s'éloignèrent d'un pas paisible, mais Eric, déjà, avait renfourché son dada.

« II faut aller au Vieux Manoir, disait-il. Ce serait si amusant si on pouvait y entrer.... Puisqu’il n'est pas habité, qu'est-ce qu'on risque?

— De ne respirer que de la poussière et de nous prendre dans des toiles d'araignées, fit Nelly; mais C’est un but de promenade comme un autre. Allons-y.

- Allons-y! » répéta Sylvain amusé, et Toufou eut envie de lui serrer la main pour cette bonne parole.

Il fut le premier à escalader les marches du perron, et avec un cri de triomphe se jeta sur "la poignée comme s'il allait ouvrir la porte du premier coup. Mais celle-ci résista à tous ses efforts, Roger vint à la rescousse sans plus de succès. Sylvain les regardait d'un air narquois. .

« Rien à faire, dit-il, C'est fermé à clef, verrouillé à bloc. Si jamais nous entrons, ce ne sera pas par là. »

Toufou colla son œil aux jointures de la porte, se trémoussa en tous sens, en vain. Il ne voyait rien que l'obscurité. Alors il se pendit à la sonnette et, contrairement à toute attente, une cloche se mit à carillonner gaiement de l'autre côté de la porte. Eric sursauta, mais Sylvain éclata de rire.

« Crois-tu qu'on va venir t'ouvrir? » demanda-t-il.

Nelly haussa les épaules.

« Touf ne peut pas voir une sonnette sans tirer dessus, expliqua-t-elle dédaigneusement. C'est une maladie chez lui.

— Allons voir si nous avons plus de chance avec les fenêtres », fit Sylvain.

Mais ils n'en eurent pas davantage. Toutes les fenêtres et les portes du rez-de-chaussée furent essayées tour à tour sans le moindre succès, et, quand les enfants se retrouvèrent devant le perron, il ne leur restait d'autre ressource que de renoncer à leur entreprise. Close et barricadée de toutes parts, la maison se refusait à toute incursion.

Ils lui jetèrent un dernier coup d'œil, chargé de dépit.

« Oh ! regardez ! » s'écria tout à coup Nelly en désignant au second étage deux fenêtres, tout à fait à droite.

« Regardez! ces fenêtres sont grillagées jusqu'à mi-hauteur et n'ont pas de volets.... »

Son cri attira l'attention de Virginie qui releva la tête et cligna des yeux dans la direction indiquée. Son maître avait une bien meilleure vue qu'elle : sans faire de grimace, il vit ce que Nelly avait aperçu, et aussi, certains détails qu'elle n'avait pas remarqués.

« II y a des rideaux derrière les carreaux, dit-il. Ils sont sales et déchirés, mais il y en a.

- Pourquoi auraient-ils laissé des rideaux dans cette pièce puisqu'ils ont vidé toute la maison? » s'écria Nelly, surprise.

Au même moment, d'un bond rapide, Virginie s'élança vers la façade. S'agrippant au lierre, sautant sur un balcon, se posant sur une saillie pour s'accrocher de nouveau, à des branches pendantes, elle parvint en quelques secondes jusqu'aux fenêtres grillagées.

« Formidable! s'écria Toufou. J'aimerais pouvoir en faire autant!

- C'est curieux que tu ne le puisses pas! » riposta Roger.

Tout le monde regardait Virginie, maintenant installée sur la barre d'appui de la fenêtre. Elle se pencha vers les enfants, poussa deux ou trois petits cris comme pour les avertir de ses intentions, puis disparut brusquement.

« Où est-elle allée? demanda Nelly.

— Vraisemblablement dans la chambre derrière.

— Il n'y a donc pas de carreaux! s'exclama Roger.

- Apparemment non, fit Sylvain. Ou bien..., si! je vois, il y en a un de cassé. Un trou juste assez grand pour lui livrer passage. »

A ce moment, Virginie reparut bavardant gaiement.

« Elle a trouvé quelque chose d'intéressant, dit, Sylvain. Qu'est-ce que cela peut être? »

Comme si elle avait compris sa question, la guenon étendit le bras, montrant un petit objet que les enfants ne pouvaient voir.

« Lance! ordonna Sylvain. Lance! » et quelque chose de lourd tomba à terre. Crac se précipita dessus, mais Roger le ramassa avant lui. C'était un soldat de plomb.

« Bizarre! fit Sylvain. Je voudrais bien savoir s'il ne reste que cela dans la pièce. »

Virginie devinait-elle les pensées de son maître? Elle disparut pour reparaître aussitôt. Cette fois elle tenait en main un objet beaucoup plus grand et rosé. « Lance! » répéta Sylvain.

Une poupée de chiffon descendit en tourbillonnant dans les airs pour s'abattre aux pieds de Nelly.

« Que c'est sale! » s'écria-t-elle.

Sylvain ramassa la poupée, la secoua, et il en sortit un nuage de poussière.

« Mais c'est une chambre d'enfants, là-haut! s'écria Roger surpris.

— Et si nous laissons faire Virginie, riposta Sylvain, nous pourrons monter un magasin de jouets. Assez, Virginie, arrête!

— Oh non! laissez-la faire! c'est si amusant ». s'écria Nelly.

Elle n'avait pas fini de parler que la guenon étendait de nouveau le bras et lâchait un petit chiffon bleu.

« Assez, Virginie! répéta Sylvain. Descends! Ici, vite! »

Nelly regarda la guenon redescendre le long de la façade avec une agilité qu'elle trouvait admirable. C'est à peine si elle semblait, de-ci, de-là, se retenir à un brin de lierre. Un dernier bond la conduisit au sol où Crac l'accueillit avec des aboiements rageurs. Sans doute était-il jaloux de la voir faire tant de choses que lui-même aurait été incapable d'exécuter!

La guenon s'en moquait bien. Elle avait déjà rejoint sa place sur l'épaule de son maître et, penchée vers lui, marmottait à son oreille d'incompréhensibles propos.

Sylvain secoua la tête comme un chien qui s'ébroue, en criant :

« Ne me chatouille pas, Virginie! »

La guenon s'écarta de lui et regarda Toufou, qui ramassait dans l'herbe le dernier objet qu'elle y avait lancé. C'était un petit mouchoir d'enfant. Une fine broderie dans l'angle révélait le nom de son propriétaire : « Bob. »

« Eh bien, si j'en juge par ce mouchoir et par ces jouets, Bob ne devait pas être vieux quand il habitait ici! » dit Nelly d'un air rêveur.

Pourquoi, si toute la maison avait été vidée, cette chambre de bébé était-elle restée meublée? Personne ne trouvait de réponse à cette question et Nelly interrogea :

« Qu'allons-nous faire de tous ces objets? Ils ne nous appartiennent pas. Nous ne pouvons pas les garder.

- Nous n'avons aucun moyen de les remettre en place, répondit Roger, à moins que Virginie ne soit capable de les reporter là où elle les a pris.

- Elle l'est! affirma Sylvain, et même de faire des choses bien plus difficiles ! Elle fait tout ce que je lui dis. Il n'y pas au monde un singe aussi intelligent. Virginie vaut une fortune, mais on m'en offrirait un million que je refuserais de m'en séparer. »

Les enfants regardèrent la guenon avec des yeux chargés de respect. Un million!

« C'est plus que je ne vaux moi-même! dit Toufou dans un sursaut de franchise.

- Oui! C'est exactement neuf cent mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf francs de plus que tu ne vaux, si tu veux savoir. Fais le calcul. »

Mais Eric n'avait aucun goût pour l'arithmétique. Il préféra changer la conversation et, regardant d'un air d'envie les fenêtres grillagées : « Comme je voudrais entrer là! soupira-t-il.

- Eh bien, lui dit Sylvain, il n'y a qu'à entrer, c'est facile!»



CHAPITRE V

L'idée de Sylvain.

QUE dis-tu? se récria Roger. Comment ferions-nous pour entrer? Regarde à quelle hauteur se trouvent ces fenêtres! Il faudrait une échelle et quelle échelle! A supposer que nous l'ayons, nous serions même incapables de la soulever. »

Sylvain le laissait parler sans l'interrompre. Un léger sourire flottait sur ses lèvres

« Je ne pensais pas à une échelle, dit-il enfin. Une corde suffirait.

— Une corde? » répéta Roger, surpris, tandis que Toufou objectait :

« Pour attacher une corde là-haut, il te faudra d'abord une échelle. »

L'éclat de rire dont Sylvain salua sa réponse lui parut un peu vexant.

« Penses-tu ! disait-il. Virginie est bien capable de porter la corde jusque là-haut et de la passer autour de la barre d'appui. »

Toufou regarda Sylvain avec une admiration non feinte.

« C'est dans les cirques, s'écria-t-il, que tu as appris des trucs comme cela! Et tu grimperais jusqu'au deuxième étage à la corde lisse? Moi, je suis premier en gym en collège, mais quand même ! C'est haut! '

— Peuh! fit Sylvain, je m'en charge. Le tout est d'avoir une corde assez longue. En avez-vous une? »

Les autres prirent un air perplexe. Ils n'avaient pas apporté de corde dans leurs bagages et ne se souvenaient pas d'en avoir vu *an* pavillon.

« On pourrait en acheter une, décréta Roger. Mais à quoi servirait de monter jusque là-haut, si nous ne pouvons pas y entrer?

—- J'entrerai! » affirma Sylvain.

Son assurance était telle que personne ne songea plus à discuter.

« Allons au village, décida Roger. Et, dès demain nous tenterons l'escalade. »

La promenade était longue jusqu'à Vercourt, mais elle était agréable, et les enfants avaient tant de projets à échafauder pour la suite des vacances, tant d'hypothèses à suggérer quant aux mystères possibles du Vieux Manoir, qu'ils furent arrivés avant d'y avoir pensé.

Sylvain choisit une corde tressée serrée, mais assez fine.

« Je la mettrai en double, expliqua-t-il à Roger. Combien faut-il en prendre à ton avis?

— Vingt-cinq mètres », évalua Roger, et Sylvain approuva.

L'achat fait, Nelly rappela que l'heure du goûter était depuis longtemps passée et que les projets en cours lui aiguisaient l'appétit. Cette opinion était celle de tous, et la petite pâtisserie bien connue fut aussitôt envahie. Elle offrait ce jour-là un choix remarquable d'appétissantes friandises. Les enfants s'installèrent autour d'une table. La marchande, pleine de déférence pour d'aussi bons clients, leur servit des glaces et répondit sans se faire prier aux questions qu'ils lui posèrent sur les derniers habitants du Vieux Manoir. C'étaient des gens charmants, affirmait-elle, mais ils avaient eu des malheurs. Leur petite fille, un beau bébé de trois ans, était tombée par la fenêtre et s'était tuée. On avait fait poser un cadre grillagé aux fenêtres des chambres d'enfants. Mais son frère....

« II s'appelait Bob, n'est-ce pas? murmura Nelly.

— Oui, comment le savez-vous? fit la pâtissière surprise. Bob, un ravissant garçon aux yeux bleus qui adorait les meringues.... Il a attrapé une mauvaise fièvre et il en est mort. A six ans! 'Quelle pitié!

— Que s'est-il passé ensuite? demanda Roger.

Les parents ont condamné les chambres des enfants, mais tout y a été laissé en place, m'a-t-on dit. Puis ils sont encore restés quelque temps au Vieux Manoir, ils avaient l'air si tristes..., si vous aviez vu. C'était à faire pitié! Ils ne pouvaient plus

se sentir ici. Un jour, ils sont partis pour un long séjour, en Italie... et puis, au retour, un accident .d'avion. Ils ont été tués tous les deux.

— Et depuis? questionna Roger.

— Oh! depuis..., le manoir tombe en ruine. Vous l'avez bien vu. Il faudrait une fortune pour le remettre en état et le remeubler.

— Ah! pourquoi? On a emporté les meubles?

— Oui! Tous, sauf ceux des chambres des enfants. Le cousin et héritier habite je ne sais où, dans le Massif central, je crois. On ne l'a vu qu'une fois. -

— Est-ce vrai que quelqu'un a voulu y entrer et n'a jamais pu en ressortir? » demanda Toufou, se souvenant des propos de Mme Boule.

« On le dit! Mais je crois que c'est surtout pour empêcher les gamins d'aller rôder autour. C'est tentant ! Vous pensez ! »

Arrivée à ce point de ses confidences, la pâtissière eut un brusque haut-le-corps, comme si elle prenait soudain conscience de l'âge de ceux auxquels elle s'adressait. Elle enchaîna :

« Mais vous n'êtes pas des gamins, vous! Vous ne songeriez pas à pénétrer dans une maison inhabitée!

— Hum! fit Roger. Vous avez là des tartes aux cerises très appétissantes et nous en prendrions volontiers une chacun. La pâtissière apporta quatre tartes, puis une cinquième pour Virginie, et il ne fut plus question du manoir.

Quand les enfants eurent regagné le pavillon, ils entreposèrent la corde ^dans une petite serre

où Mlle Dupoivre les avait autorisés à ranger leurs jouets de plein air. Elle n'y pénétrait jamais, et on ne risquait aucune question indiscrète en laissant là la corde.

Sylvain prit ensuite congé de ses nouveaux amis.

« Où vas-tu passer la nuit? lui demanda Eric.

— N'importe où, répondit le jeune garçon d'un air indifférent. Il fait beau. Ne vous inquiétez pas pour moi.

— Comment vas-tu dîner?

— J'ai tout ce qu'il me faut. Je reviendrai demain matin vous chercher. Bonsoir! »

Et il s'éloigna.

« II est fier! se dit Nelly, et ne veut pas être aidé; mais nous arriverons bien un jour ou l'autre à lui faire partager nos repas, Mlle Dupoivre sera certainement d'accord. »

II fut longuement question de Sylvain à dîner ce soir-là.

« .11 m'a fait bonne .impression, dit la gouvernante, mais est-il réellement aussi correct qu'il paraît l'être, Roger? Je ne voudrais pas vous voir acquérir de mauvaises manières par la fréquentation d'un voyou.

— Ce qui serait plutôt à craindre, fit Roger très sérieusement, ce serait de le voir lui prendre de mauvaises manières en fréquentant Touf. »

Cette insulte, aussitôt relevée, déclencha une sérieuse bagarre entre les deux cousins et, le chien s’en mêlant, comme chaque fois que son maître était attaqué, Mlle Dupoivre dut se fâcher tout rouge pour rétablir le calme. Elle accepta néanmoins, sur la demande de Nelly, de recevoir le jeune romanichel à un repas. Ce serait la meilleure

façon, pensait-elle, de voir au juste ce que valait le garçon.

Sur cette bonne parole tout le monde s'en fut se coucher, Toufou rêvant de cordes lisses, Roger, de trésors enfouis dans de vieilles armoires et Nelly se demandant comment faisait Sylvain pour n'avoir pas peur seul, la nuit, dans les bois.

Après un petit déjeuner hâtif, les trois cousins retrouvèrent Sylvain, Virginie et la corde les attendant dans la serre.

Toufou extirpa de sa poche quelques gâteaux secs qu'il avait subtilisés à la cuisiné, « sans que Bouboule le voit *»,* affirma-t-il. Sylvain reçut ce cadeau avec un évident plaisir et le partagea avec sa guenon. Mais il avait hâte d'entreprendre l'escalade du Vieux Manoir et il n'attendit pas d'avoir épuisé ses provisions pour se mettre en route.

En reconnaissant la maison, théâtre de ses exploits, Virginie se mit à jacasser joyeusement, puis, quittant l'épaule de son maître, elle s'élança sur les branches de lierre, prête à une nouvelle escalade.

« Ici, Virginie, lui cria Sylvain. Il y a du travail pour toi.»

Virginie revint docilement. Les garçons déroulaient l'énorme rouleau de corde.

« Elle est lourde, objecta Roger, Virginie n'aura pas la force de monter en la tirant derrière elle.

— J'y ai pensé », répondit Sylvain, en sortant de sa poche une petite ficelle fine qu'il noua à l'extrémité de la grosse. Toufou tendait déjà à Virginie l'autre bout de la ficelle.



« Attends, lui dit Sylvain. Cela ne suffit pas encore.

— Qu'est-ce qu'il manque?

— Une pierre. »,

Sylvain ramassa un gros caillou aux arêtes vives et l'attacha solidement à l'extrémité de la ficelle. « Pour quoi faire? demanda Toufou.

— Tu verras! riposta Sylvain. Ecoute, Virginie. Tu vas prendre cette ficelle et tu la passeras sur la barre d'appui de la fenêtre, comme au cirque sur les trapèzes, tu sais? Et puis tu laisseras retomber la ficelle avec le caillou. »

Virginie écoutait, ses yeux attentivement fixés sur Sylvain, ne perdant pas un seul des gestes dont il accompagnait son discours. Elle paraissait vraiment comprendre ce qu'il lui disait.

« Ce n'est pas possible! se répétait Nelly. Elle n'y arrivera pas! » Et pourtant, elle vit là guenon s'emparer du caillou et, sans hésitation, commencer l'ascension de la façade. La ficelle traînait derrière elle en un long sillage souple. Sylvain encourageait la grimpeuse de la voix et du geste, veillant en même temps à ce que la ficelle ne se prenne pas dans les branches de lierre.

Arrivée au premier étage, Virginie s'installa sur un rebord de la fenêtre et se retourna comme pour quêter les félicitations du public. Elles ne lui furent pas ménagées et les encouragements non plus. Virginie repartit de plus belle et s'arrêta quand elle eut atteint la même fenêtre que la veille. Elle avait si bien compris ce que son maître attendait d'elle qu'elle ne s'attarda pas à lui demander de nouvelles instructions. Elle fit passer le caillou pardessus la plus haute des barres horizontales et laissa retomber la ficelle. Avant qu'elle eût rejoint le sol, Sylvain déroulait déjà la corde la tenant très lâche afin de faciliter sa montée.

« La corde repose sur le cadre du grillage et non pas sur la barre d'appui, fit remarquer Roger.

— Je vois bien, dit Sylvain, ajustant les deux morceaux de corde l'un contre l'autre. Tant pis! ça ira quand même!

— Mais le cadre n'est peut-être pas assez solide pour soutenir ion poids? objecta encore Roger.

-— S'il craque, la corde retombera sur la barre d'appui. Voilà tout. »

Sylvain semblait très sûr de lui. La corde maintenant doublée, il la tournait sur elle-même en une sorte de grosse tresse rugueuse, puis il la tira de toutes ses forces pour en éprouver la solidité.

« Tu vas grimper là-dessus! s'exclama Toufou. Moi, j'aurais le trac!

— Tu n'as jamais fait l'exercice dans un cirque, rétorqua Sylvain. Laisse-moi faire, je te dis que j'y arriverai. » Bras tendus, le jeune garçon empoignait la corde et se hissait à la force des poignets.

« Attention! cria Nelly. Le cadre plie... il va casser....

— Je vois », fut la réponse de Sylvain. Il atteignait déjà la hauteur des fenêtres du premier étage, et, s'assurant une bonne prise, donna une secousse brutale à la corde. Le cadre se brisa avec un bruit sinistre, la corde lâcha brusquement, mais, une vingtaine de centimètres plus bas, se trouva reprise par la barre d'appui. Préparé à ce choc brutal, Sylvain, cramponné à la corde, redescendit avec elle. La tête levée, il ne quittait pas des yeux la barre d'appui d'où dépendait son salut.

« Tout va bien! dit-il enfin. *C'est solide! » et il reprit son ascension comme si rien ne s'était passé. • Au sol, les trois enfants ne retrouvèrent leur souffle qu'en le voyant reprendre son agile mouvement d'escalade. Nelly était toute pâle. Crac lui-même paraissait inquiet.

Enfin Sylvain prit pied sur l'appui de la fenêtre. Le cadre de grillage à demi effondré le gênait pour passer son bras à travers la cassure du carreau par laquelle Virginie s'était glissée avec tant de facilité. Quand il y fut parvenu, sa main, tâtonnant à l'intérieur, trouva assez facilement la poignée de la fenêtre. Mais il n'était pas encore au bout de ses peines. Le battant refusait de s'ouvrir. Sylvain, dut multiplier ses efforts. A demi suspendu dans le vide, sa position était périlleuse.

« Tant pis ! cria enfin Toufou. Laisse ! nous n'entrerons pas, ça ne fait rien. Redescends! »

Une voix étouffée, un peu haletante, tomba de très haut :

« J'entrerai !. affirmait Sylvain.

-— Non! implora Nelly. Non! c'est trop dangereux! »

Encore quelques efforts et puis la fenêtre s’ouvrit. D'un bond souple de chat, Sylvain sauta à l'intérieur. On ne le vit plus.

« Ouf ! » fit Nelly soulagée.

Plusieurs minutes s'écoulèrent. Sylvain ne réapparaissait pas.

« -ce qu'il fait? demanda Eric. Je voudrais bien savoir ce qu'il a trouvé.

— Attends, lui' dit sagement Roger, il lui faut le temps de regarder. Il va revenir. »

Mais Toufou s'impatientait. II s'empara de l'extrémité de la corde cherchant à évaluer s'il lui serait possible ou non d'y grimper.

« Ohé! Sylvain, cria Roger, Sylvain! Viens nous dire ce que tu fais! »





CHAPITRE VI

Dans le vieux manoir abandonné.

SYLVAIN était entré dans une pièce étrange. C'était une chambre d'enfants dont on eût pu croire qu'elle était habitée, et que ses occupants venaient d'en sortir à l'instant. Des jouets traînaient à terre. Sur une table on voyait un petit bol décoré de personnages, auprès d'une serviette Improprement pliée. Un grand cheval à bascule, devant la cheminée, se mit en mouvement dès que Sylvain l'effleura. Et pourtant une couche de poussière épaisse couvrait tous les objets d'un voile "Uniformément gris, comme si personne n'était entré

là depuis des années. Le plancher conservait l'empreinte des pas de Sylvain et ses doigts laissaient des traces sur tous les objets où ils se posaient.

L'appel dès jeunes Verdier l'arracha à l'étrange engourdissement qui se dégageait de ce lieu, si proche de la vie et cependant enseveli dans l'oubli. Il revint à la fenêtre et se pencha à la barre d'appui.

« J'aurais besoin d'un aspirateur, dit-il en se forçant à rire.

— Mais où es-tu? Qu'est-ce que tu vois? demanda Roger impatient.

— Une chambre d'enfants, mais elle n'est pas gaie, je t'assure.

— Attends-moi, cria Eric agitant la corde, je monte f

— Non! ne monte pas là! Tu vas te tuer! La corde ne vaut plus rien.

— Ce n'est pas vrai!

— Si! elle a été à demi sciée par la cassure du cadre et la secousse qui l'a suivie, j'avais très peur qu'elle ne lâche! C'est une chance qu'elle ait tenu jusqu'au bout. Regarde! »

Sylvain tendit la corde à bout de bras et elle apparut tout effilochée à l'endroit où elle avait frotté sur la barre d'appui.

« Je vous la renvoie, dit Sylvain, elle ne peut plus servir!»

II coupa les quelques brins restants et laissa retomber la corde à terre.

« Mais comment ferons-nous pour entrer? hurla Toufou.

— Et comment feras-tu pour sortir? demanda Roger. .

— Un peu de patience ! ordonna Sylvain. Vous allez voir. Viens, Virginie, viens! •»

On le vit prendre sa guenon sur son épaule et disparaître dans l'intérieur de la pièce.

Un très long moment s'écoula. Perplexes, les enfants regardaient sans rien voir, écoutaient sans rien entendre. Rien ne paraissait remuer dans la grande maison morte. Enfin Sylvain reparut à la même fenêtre.

« Mais qu'est-ce que tu fais? lui cria Toufou. Crois-tu que ce soit amusant de t'attendre?

— Et moi, crois-tu que je m'amuse à essayer de sortir d'ici? Je suis prisonnier! »

.Sylvain s'accouda commodément à la fenêtre. Il prenait un secret plaisir à contempler de haut la très visible impatience de Toufou et celle, à peine mieux réprimée, de ses cousins.

« La chambre où je suis, expliqua-t-il, est celle de Bob, avec son petit lit et ses jouets. A côté il y a celle où couchait sa nourrice ou sa nurse. Elle est jolie cette chambre — et parfaitement bien rangée! Mais les deux pièces donnent toutes les deux sur un petit couloir qui, lui, est fermé à clef.

— Défonce la porte! hurla Toufou.

— Je veux bien entrer chez les gens sans y être invité, repartit Sylvain, mais je ne veux faire aucun dégât!

— Alors, s'écria Roger, je ne vois pas comment tu vas en sortir. Renvoie Virginie chercher la corde. Pourquoi ne la nouerais-tu pas à la barre d'appui? »

Sylvain secoua la tête en riant. [1] « Non! non! dit-il. J'ai décidé de trouver pour sortir un moyen plus décent et moins spectaculaire

Un moyen que vous pourrez employer vous-mêmes pour entrer, car vous avez toujours envie d'entrer, n'est-ce pas?

— Oui! mais ne nous fais pas languir! Dis-nous ce que,...»

Sylvain avait déjà disparu.

Il était exact qu'il avait craint de ne pouvoir ouvrir cette porte de couloir. Heureusement, il avait pensé aux clefs des portes de chambres et l'idée s'était révélée bonne. Une des clefs faisait fonctionner la serrure rebelle. Sylvain n'avait plus qu'à longer le couloir et descendre le grand escalier.

Il s'y dirigea, mais lentement. Il faisait sombre dans cette grande bâtisse close. Il tâtonnait du pied chaque marche avant de l'y poser, et sa main tenait fermement la large rampe en bois sculpté. Sur son épaule, Virginie ne cessait de bavarder. On eût dit qu'elle cherchait à communiquer à son compagnon les multiples impressions qu'elle éprouvait au cours de cette étrange descente dans l'ombre et le silence.

Quand Sylvain eut descendu deux étages, il se trouva au fond du vestibule et s'approcha de la porte d'entrée. C'était celle qui donnait sur le perron. Mais là encore, aucune clef n'était visible et des verrous compliqués l'incitèrent à ne pas s'obstiner.

Il se dirigea vers la droite, du côté de la véranda, Une très vaste salle, entièrement vide, s'offrit à son regard. Il s'y avança. De tous côtés des glaces se renvoyaient à l'infini sa chétive silhouette éclairée du reflet verdâtre provenant des fenêtres closes. C'était étrangement désagréable. Sylvain hâta

le pas, se trouva dans une autre pièce de dimensions plus réduites, mais d'aspect tout aussi sinistre. Sur ses murs nus, d'où le papier tombait en lambeaux, des traces horizontales, plus claires, révélaient la présence de planches disparues. Ancienne bibliothèque certainement, aujourd'hui ce n'était plus .qu'un lieu obscur et poussiéreux chargé de cette bizarre résonance propre aux pièces privées de meubles et de tentures.

Sylvain la traversa aussi vite que la précédente et s'arrêta devant une nouvelle porte, apparemment celle qui débouchait sous la véranda. Cette porte était fermée, elle aussi. Mais la clef était sur la serrure. Sylvain tourna un verrou, puis la clef. La manœuvre était assez ardue, mais après quelques efforts il parvint à ses fins. Il eut bien plus de peine à ouvrir le battant. Gonflé par l'humidité, le bois avait collé aux jointures. Il lui fallut un-gros effort pour le faire céder. Quand il y fut parvenu, un cri de Joie lui échappa! Ouf! Comme on était mieux dehors au grand air que dans ces grandes salles vides trop sonores et exhalant une odeur fétide.

En entendant le terrible « baoum » que fit la porte en s'ouvrant, les trois cousins se précipitèrent en direction de la véranda.

Sylvain leur apparut, souriant comme à l'ordinaire, quelques toiles d'araignées dans les cheveux 'et les mains noires de poussière.

« Si vous voulez entrer, leur dit-il, ne vous gênez pas! Mais vraiment, le jeu n'en vaut pas la chandelle! »

Sans répondre, les trois enfants se précipitèrent dans la maison. Ils voulurent inspecter toutes les

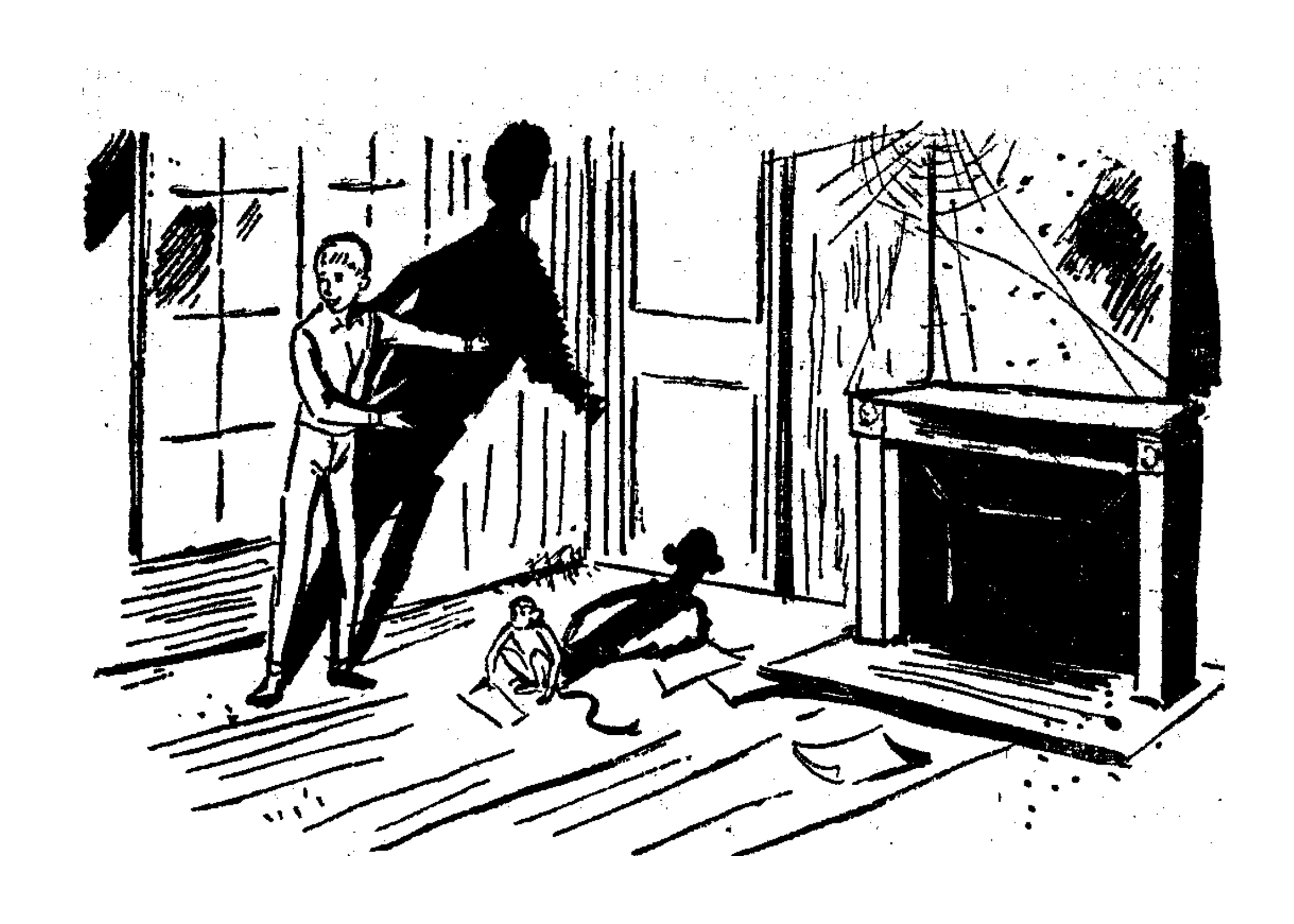
pièces l'une après l'autre. Toufou, gui transportait toujours dans ses poches un inénarrable arsenal d'objets hétéroclites, en extirpa une lampe de poche dont le rayon lumineux éclaira des multitudes de toiles d'araignées, mais rien qui méritât l'attention. Des pièces vides et de la poussière; un silence étrange où le moindre bruit se répercutait en échos sonores; une affreuse odeur de moisi et de renfermé. Voilà tout ce que le Vieux Manoir avait à offrir à ses visiteurs.

« C'est horrible! conclut Nelly. De ma vie je n'ai rien vu d'aussi sale ni d'aussi répugnant.

— Les chambres d'enfants sont assez sympathiques », fit cependant remarquer Toufou.

Sitôt réalisé, son rêve perdait tout attrait, mais il ne voulait pas en convenir, pas plus qu'il n'aurait voulu avouer tout haut les quelques frissons de





crainte qui l'avaient parcouru au seuil de ces pièces sombres et délabrées.

« Si j'étais encore un bébé, dit-il, je m'amuserais bien avec tous les jouets qui sont là-haut. Il y en a de magnifiques. Je ne comprends pas pourquoi on les a laissés là. »

Si cette visite n'avait pas aussi fâcheusement impressionné les visiteurs, sans doute auraient-ils éclaté de rire en entendant Toufou prétendre qu'il n'était plus un bébé. Mais il n'en fut rien. Nelly s'empressa seulement de répondre à sa question, selon la réponse qu'elle s'était déjà trouvée pour elle-même.

«Les parents, nous a dit la pâtissière, ont condamné ces chambres après la mort de leurs enfants. Et quand le cousin a fait emporter les meubles, il ne savait même pas que ces chambres existaient. Il a pu prendre la porte du couloir pour

celle d'un placard et ne pas même chercher à l'ouvrir.

- C'est très vraisemblablement ce qui *a* dû se passer, affirma Roger. Mais maintenant que nous avons résolu cette petite énigme, je crois qu'il ne nous reste rien d'autre à découvrir ici. Seules les souris et les araignées peuvent trouver à s'y occuper et je m'en voudrais de les déranger plus longtemps.... »

Naturellement, Roger se trompait. Ni lui ni ses amis n'avaient encore le moindre soupçon du secret qu'abritait le Vieux Manoir, et ou les aurait bien étonnés en leur disant alors qu'ils s'en reviendraient plus d'une fois semer la panique parmi les araignées et les souris.

Pas plus tard que le soir même, celles-ci devaient voir réapparaître un intrus. C'était Sylvain. Il n'y eut aucune préméditation de sa part. Une simple perturbation atmosphérique suffit à l'y décider.

Un peu avant le dîner, un violent orage éclata. Nelly, toujours soucieuse du bien-être des autres, s'écria en regardant Sylvain d'un air navré :

« Vous n'allez pas coucher dehors cette nuit? Tout va être trempé.

- C'est exactement ce que je me disais, dit Sylvain en riant. Mais j'ai déjà trouvé l'abri où j'irai coucher : au Vieux Manoir, le lit de la nourrice fera tout à fait mon affaire.

- Vous n'y pensez pas ! Passer la nuit tout seul dans cette horrible bâtisse! Avec des araignées qui se faufileront sur votre figure et des rats qui vous mordront les doigts de pieds....»

Cette horrible description ne déclencha chez Sylvain qu'un accès de fou rire.

« J'ai Virginie pour me défendre, dit-il, et j'ai déjà passé bien des nuits dans des endroits moins confortables! »

Nelly ne pouvait rien imaginer qui fût plus inconfortable, mais toutes ses objections furent inutiles. Sylvain décréta qu'il coucherait là, et rien ne put le faire changer d'avis.

« Est-ce que tu verrouilleras les portes derrière toi? lui demanda Eric au moment de le quitter.

- Je ne sais pas, pourquoi?

- Laisse-les ouvertes. Si jamais on ne te revoyait pas demain, on pourrait au moins aller te chercher. »

Sylvain sourit et promit de ne pas s'enfermer. Quand il s'éloigna, les enfants le suivirent longtemps des yeux. Il s'en allait tète haute, en sifflotant, sa guenon sur l'épaule, indifférent à la pluie que les feuilles, en s'égouttant, laissaient choir sur son dos.

« II est brave! dit Eric.

- Bah! il en a vu d'autres! fit Roger.

- Pourquoi n'est-il pas resté à dîner avec nous, ce soir? demanda Nelly. Va-t-il vraiment manger seul avec sa guenon dans cette affreuse petite chambre qui sent le moisi?

— Il faut le laisser faire ce qu'il veut », affirma Roger; et Toufou, bien qu'il fût parfaitement de cet avis, se pencha vers son chien en murmurant :

« Quand donc, mon pauvre Crac, en dira-t-on autant pour nous? »



CHAPITRE VII

Crac et son maître.

LE lendemain matin, la première pensée de Nelly fut pour Sylvain. Elle aurait aimé courir au Vieux Manoir prendre de ses nouvelles, mais Roger l'en dissuada.

« Mlle Dupoivre, lui dit-il, t'a chargée de débarrasser la table du petit déjeuner et de faire les lits. Je veux bien t'aider, mais Toufou est plus tout fou que jamais ce matin, il va nous empêcher de travailler. Envoyons-le porter un petit déjeuner à Sylvain, et nous serons tranquilles sans lui !»

Nelly accepta ce point de vue raisonnable, et son cousin bondit de joie lorsqu'il apprit la mission dont ses aînés le chargeaient.

« Je vais demander à Bouboule tout ce qu'il

faut, s'écria-t-il. Viens, Crac! On va voir Sylvain et sa chère Virginie. »

La joie du maître fit aboyer le chien, et tous deux dévalèrent l'escalier dans un bruit de tempête.

Dix minutes plus tard ils quittaient la maison. Eric portait au bras un panier chargé de pain, de beurre, de confiture et de chocolat en quantité suffisante pour restaurer quatre affamés. Crac trottinait sur les talons de son maître. Ils étaient déjà arrivés à mi-chemin lorsque celui-ci s'aperçut que l'épagneul tenait une brosse à dents dans sa gueule.

« Oh ! s'écria Toufou avec désespoir, c'est encore la brosse à dents de Mlle Dupoivre! Cela va faire un drame! »

II revint sur ses pas et s'arrêta devant la fenêtre de la chambre de la gouvernante. Comme il n'avait pas le temps de monter au premier étage, il se contenta de prendre la brosse et de la lancer par la fenêtre grande ouverte. Un cri perçant s'éleva. Toufou détala sans demander son reste.

« II a fallu qu'elle se trouve sur la trajectoire de la brosse, se disait-il furieux. C'est bien les femmes! Et puis toi, Crac, je vais finir par me fâcher. Je te défends de chiper les brosses, tu entends! »

II se retourna pour menacer son chien, et s'aperçut alors que celui-ci portait dans sa gueule une brosse à frotter les parquets.

« Ah non! s'écria-t-il. Non! Crac! je ne vais pas .passer ma matinée à remettre en place les brosses que tu transportes. Non! Va porter toi-même!

Crac eut un moment d'hésitation puis, comme

s'il comprenait l'impossibilité de toute discussion, il s'en fut vers la maison, la queue basse.

« Quel chien intelligent! murmura Eric à l'intention d'un moineau qui voletait par là. Aussi intelligent que Virginie, ma parole! Il comprend tout ce qu'on lui dit. »

Et quand Crac revint, sans brosse cette fois, Eric le caressa longuement pour le féliciter.

« Bon chien, il a rendu la brosse à Bouboule, bon chien », répétait le maître, et Crac remuait la queue de contentement. Il était très sensible aux compliments et tout particulièrement à ceux d'Eric. Et puis, qu'avait-il fait? Il avait laissé tomber la brosse dans un terrier de lapin, une vraie joie pour lui. Si c'était cet amusement qui lui valait tant de félicitations, il était tout prêt à recommencer.

Le chien fou et son maître continuèrent leur route sans incidents nouveaux, et arrivèrent en vue du manoir. Eric se dirigea aussitôt vers la véranda. La porte close résista à ses efforts, et il dut poser son panier pour déployer son maximum de force. Encore lui fallut-il s'y reprendre à trois fois. Enfin la porte céda sous sa poussée, le projetant dans la bibliothèque. Eric, sans comprendre comment, se retrouva après trois pirouettes assis par terre au beau milieu de la pièce. Crac, croyant à un nouveau jeu, se jeta sur lui, lui léchant le visage.

« Hello! cria la voix de Sylvain. Qui est là?

— C'est moi ! » répondit Touf ou cherchant à rassembler ses esprits et à écarter son chien.

« J'ai entendu un vacarme terrible, je suis venu voir ce qui se passait. Mais que fais-tu assis par terre?

— La porte est dure à ouvrir », grogna Touf ou. Sylvain se mit à rire, puis brusquement son

visage se fit plus grave.

« Elle était donc fermée? demanda-t-il.

— Fermée? je te crois. Pourquoi me demandes-tu cela? »

Sylvain manœuvra la porte plusieurs fois avant de répondre, puis il dit :

« Je n'y comprends rien! J'ai entendu du bruit cette nuit. J'ai cru que c'était une porte mal fermée et j'ai tout de suite pensé à celle-là. Mais ce n'est pas possible. C'en était une:>autre, ou bien ce n'était pas une porte.

- Mais, s'exclama Touf ou, il faut savoir! Quel genre de bruit était-ce?

- Des baoum et des bang! Tout à fait le bruit d'une porte qui tape, très fort mais très loin. Tiens! qu'est-ce que ce panier? C'est toi qui l'as apporté?

- Oui, oui! C'est pour toi! Ton petit déjeuner.

- Alors viens, nous allons le partager dehors, nous y serons mieux que là-haut. »

Les deux garçons s'installèrent dans l'herbe.

« C'est gentil d'avoir pensé à moi, dit Sylvain. J'ai fini mes provisions hier soir et, ce matin, je me suis mis à lire le livre que Mlle Dupoivre m'a prêté. Je n'avais pas le courage de m'en arracher pour aller faire des achats.

- Mais, reprit Toufou poursuivant son idée, tu as dû avoir très peur cette nuit.

- Virginie a eu peur, c'est vrai! Moi, non.

- Mais c'étaient peut-être des voleurs ! Tu n'y as pas pensé.

- Des voleurs dans une maison vide! Tu veux rire! J'ai eu envie de descendre pour voir; mais

sans lumière, à quoi cela aurait-il servi? J'ai attendu que ça s'arrête et je me suis rendormi. »

Toufou sortit sa lampe de sa poche.

« Prends-la, dit-il. Elle te sera plus utile qu'à moi, si jamais tu retournes coucher là-haut... !

- J'y retournerai très certainement, dit Sylvain. On y est très bien. Merci pour ta lampe, elle me sera utile. »

Le courage de son nouvel ami faisait l'admiration d'Eric au point que, peu à peu, il se sentait lui-même gagné par un courant de bravoure. Aurait-il vraiment peur de passer la nuit au manoir? Peut-être pas. Et s'il entendait des bruits. Hum! Il préféra parler d'autre chose et ne s'en priva point. Sylvain était un compagnon intéressant qui répondait à toutes les questions et connaissait mille anecdotes sur la vie des cirques et même d'ailleurs, car il semblait avoir traîné sa bosse partout et connaître des gens de tous les métiers. Eric l'enviait et le lui dit.

Sylvain prit un air un peu attristé.

« Oui, dit-il, j'ai fait beaucoup de choses, mais je ne suis jamais allé à l'école. Tu n'as pas idée combien cela me manque. »

Toufou en reçut un choc au cœur. Comment un garçon aussi intelligent que Sylvain pouvait-il regretter de ne pas aller à l'école? Il le lui dit en toute franchise.

« Tu n'as pas idée combien on s'y ennuie! Si je n'y étais pas absolument forcé, je n'y mettrais jamais les pieds. Par malheur, non seulement on me force à y aller, mais encore pendant les vacances on m'oblige à travailler avec un répétiteur. C'est infernal.

— Comme je t'envie! » dit Sylvain d'un air si convaincu que Toufou en demeura troublé.

L'arrivée de Nelly et de son frère interrompit ces confidences. Il fallut leur raconter l'histoire des bruits nocturnes, qui affecta beaucoup Nelly.

« II ne faut plus coucher là-haut », dit-elle, très sérieusement, mais Sylvain ne fit que rire de ses craintes et affirma qu'il considérait l'endroit comme un remarquable abri pour les jours de pluie.

« Alors je vais aller y faire un peu de ménage, annonça Nelly. Il n'est pas possible de vivre dam; cette poussière! »

Les garçons l'accompagnèrent et l'aidèrent. Une



heure plus tard la pièce avait pris un aspect tout différent.

« C'est très habitable à présent, déclara Nelly réconfortée par l'ordre et la propreté du lieu. Mais il faudra faire attention à bien fermer toutes les portes la prochaine fois.

- Oui! » affirma Sylvain, et il la remercia longuement de sa gentillesse.

La veille, il avait déjeuné au pavillon, mais il refusa de revenir ce jour-là.

« Je ne veux pas m'incruster chez vous, dit-il, que penserait Mlle Dupoivre?

- Rien que du bien, affirma Roger. Tu as conquis toutes ses bonnes grâces. Elle t'invite aussi souvent que tu voudras.

- Je ne veux pas abuser, dit Sylvain. J'irai au village comme d'habitude acheter ce dont j'ai besoin, je pourrai même stocker des provisions ici, puisque j'ai une chambre maintenant.

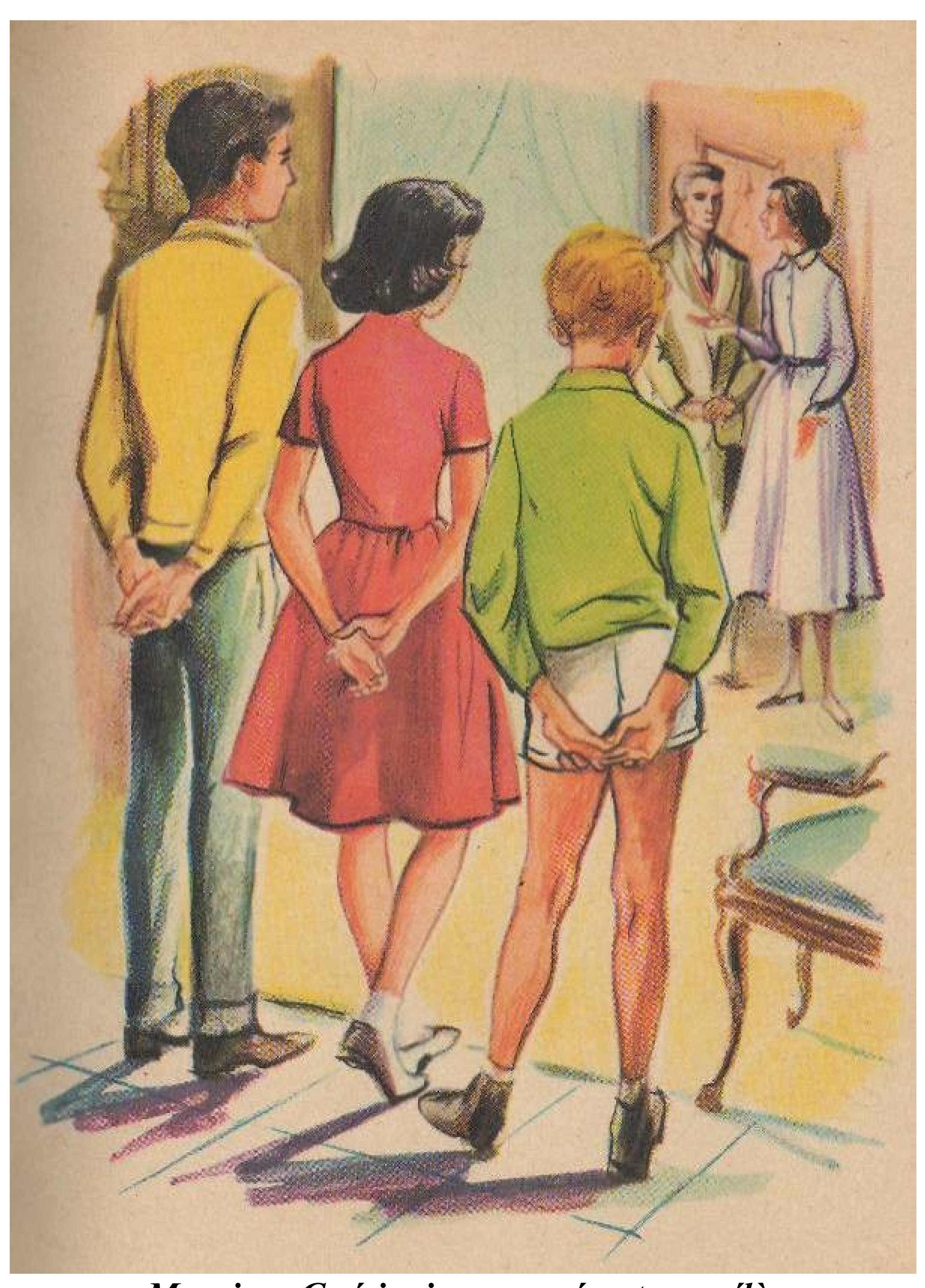
- Comme tu voudras! fit Roger. Mais c'est une occasion unique que tu perds. Le précepteur arrive ce soir.

- Comment! rugit Toufou. Ce soir déjà! et tu ne me l'avais pas dit!

- J'ai pensé que tu le saurais toujours assez tôt! Il a téléphoné ce matin pour annoncer son arrivée.

- Horreur et perdition! s'écria Toufou d'un air désespéré. Les vacances sont déjà finies! » Puis son regard croisa celui de Sylvain. Il devint très rouge et se tut.

M. Guérin, le précepteur, arriva ce soir-là, à six heures et demie. Les enfants rentrèrent un peu



Monsieur Guérin, je vous présente vos élèves. »

après lui, retardés par une longue discussion avec Sylvain. Il s'agissait de mettre sur pied un petit scénario destiné à permettre à Sylvain d'assister aux cours. L'idée était de Toufou, mais les autres y avaient aussitôt adhéré. Sylvain entrerait comme par hasard dans la pièce, le lendemain matin, au début de la leçon. Roger le présenterait et demanderait pour lui l'autorisation de rester. M. Guérin accepterait-il? Tout dépendrait de ce qu'il était, et les enfants n'ayant reçu aucune précision à ce sujet se demandaient anxieusement s'il allait leur falloir affronter un vieux grognon ou un jeune timide, un grand sévère ou vin gros bonasse.

L'homme qu'ils aperçurent en entrant dans le salon n'était rien de tout cela. C'était un gaillard de trente-cinq à quarante ans, fort et bien découplé. Ses cheveux grisonnaient sur les tempes et sa bouche avait un dessin volontaire, pas très rassurant.

« Lee voilà, dit Mlle Dupoivre en voyant paraître les enfants. Monsieur Guérin, je vous présente vos élèves : Nelly, Roger et Eric Verdier. »

L'homme serra les trois mains qui se tendaient vers lui et se tournant vers la gouvernante :

« Ils ne paraissent pas aussi déplorables que vous le laissiez entendre », dit-il.

Mlle Dupoivre sourit à peine en lui conseillant de ne pas se fier aux apparences. De leur côté, les enfants cherchaient à se faire une opinion. « Je ne l'aime pas », décréta Toufou pour lui-même. 'Nelly demeurait indécise. Roger se dit qu'avec le temps il ne serait pas impossible de s'en faire un ami.

« M. Guérin, continua Mlle Dupoivre, vous donnera

votre première leçon demain matin à neuf heures. »

Toufou s'y attendait. Il ne se rebiffa pas.

« Est-ce que Crac pourra venir? » demanda-t-il seulement.

M. Guérin parut légèrement surpris. « Qui est Crac? questionna-t-il.

— Mon épagneul! » répondit Toufou.

Mais il aurait pu se dispenser de répondre. En entendant son nom, le chien avait bondi dans la pièce, se jetant sur son maître comme s'il ne l'avait pas vu depuis huit jours, et mordillant au passage les pieds de M. Guérin sans même se rendre compte que c'étaient ceux d'un étranger. Quand il s'en aperçut enfin, il se redressa et se mit à grogner.

Le professeur le regarda de toute sa hauteur, mais dit :

« Ah! voilà donc Crac! Eh bien, si Crac sait se tenir tranquille, je ne vois pas pourquoi il n'assisterait pas à mes cours. »

Toufou décida alors de rectifier son jugement et d'aimer M. Guérin. Mais, en fin de compte, toute la soirée se passa en alternatives de cet ordre et, quand M. Guérin se retira dans sa chambre, Toufou, fatigué de changer d'avis, décida une fois pour toutes que le nouveau professeur était un être antipathique qui ne ferait que chercher à ennuyer ses élèves et qu'il était bien inutile de lui réserver la moindre parcelle de bons sentiments.

La première leçon, le lendemain, devait l'ancrer encore davantage dans cette opinion.

Au début, tout se passa bien. M. Guérin se contentait d'interroger les enfants sur leurs

connaissances dans les branches les plus diverses, et s'il tirait de leurs réponses des conclusions fâcheuses, du moins avait-il le bon goût de les garder pour lui.

Tout à coup on entendit un pas au-dehors, puis un coup léger fut frappé à la porte.

« Entrez », rugirent les trois enfants, avant que M. Guérin ait eu seulement le temps d'ouvrir la bouche.

Sylvain parut. Nelly remarqua qu'il était particulièrement bien coiffé. Eric se demanda où il avait laissé sa guenon. Roger le présenta au professeur et obtint pour lui l'autorisation d'assister à la leçon. Le livre de géographie qu'il tenait en main avait certainement fait une excellente impression sur le maître, et Sylvain avait, il faut le reconnaître, une allure pleine de dignité et de sérieux.

Les choses ne commencèrent à se gâter qu'une demi-heure plus tard environ, lorsque Virginie, s'échappant de la serre où elle avait été enfermée, retrouva la piste de son-maître. Se glissant par la fenêtre entrouverte, elle entra inaperçue dans la pièce. Du premier coup d'œil, elle remarqua Crac, paisiblement endormi sous la table. Son ennemi endormi, c'était une occasion unique! Elle se faufila jusqu'à lui, s'empara de ses deux oreilles et les tira avec force.

Crac bondit sur ses pieds. Virginie s'accrocha au tapis de la table. Le tapis glissa, les livres s'écroulèrent. M. Guérin se leva, sans rien comprendre à ce qui se passait et sans voir que les deux bêtes se poursuivaient autour de la table. L'une, c'était Crac, se jeta dans ses jambes. L'autre, c'était Virginie,

grimpa sur son épaule et lui tira les cheveux.

Tout cela s'était passé si vite que Sylvain avait à peine eu le temps de reconnaître et d'appeler sa guenon. Eric, au même moment, se jetait sur son chien et, dans sa hâte à le sauver, faisait choir un vase de porcelaine plein de rosés fraîchement cueillies,!

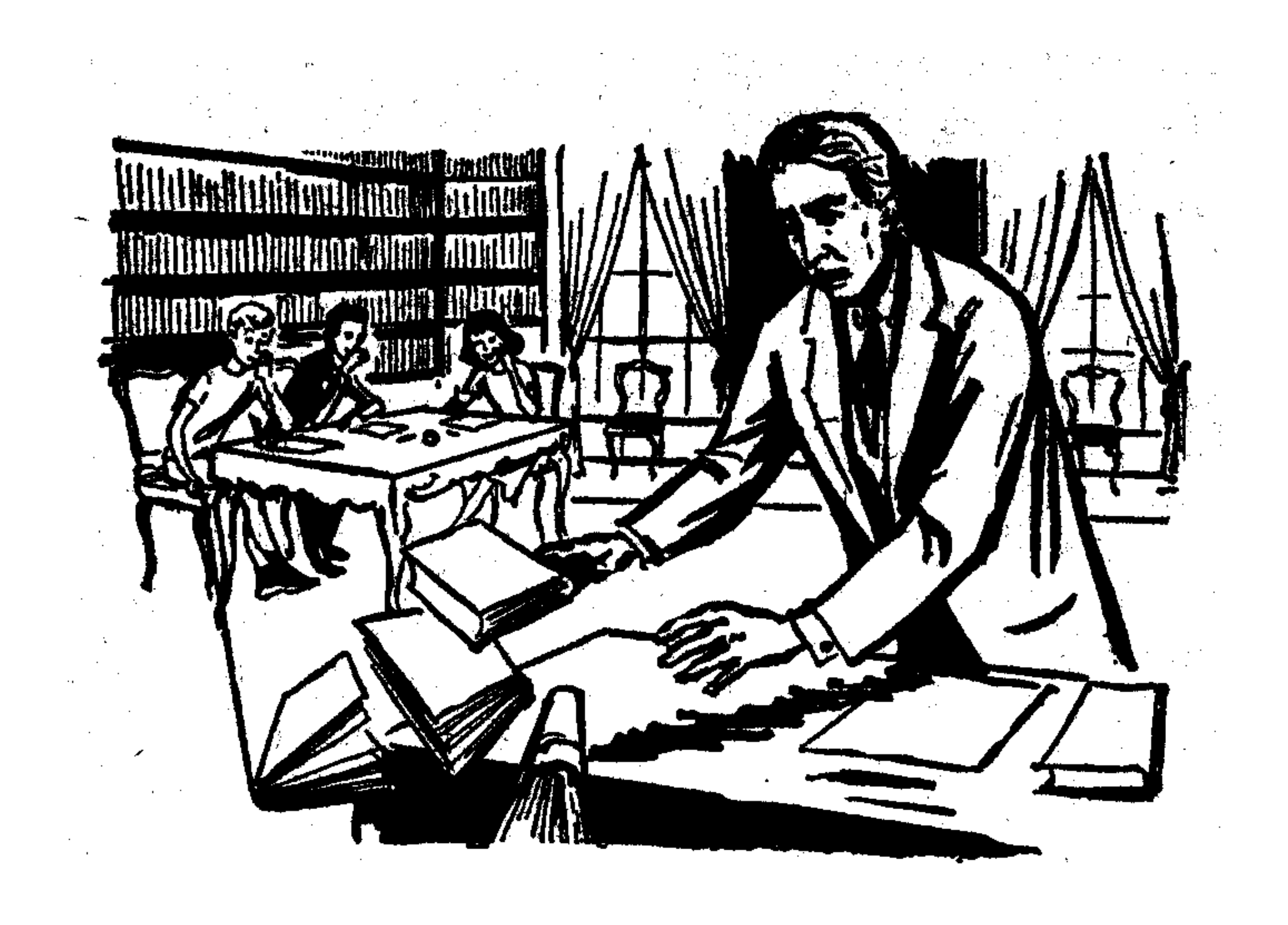
Mlle Dupoivre, qui se tenait à la cuisine, poussa un cri d'effroi et se précipita sur les lieux du drame. Elle vit tout d'abord Eric, apaisant son chien au milieu d'une flaque d'eau semée de rosés et de porcelaine, puis son regard désapprobateur se posa sur M. Guérin.

Très gêné, celui-ci chercha à recouvrer sa dignité en expliquant qu'il lui était impossible^ de donner des leçons à quatre enfants, en même temps qu'à un chien et à un singe. Virginie s'étant déjà enfuie par où elle était venue, il ordonna à Eric de faire sortir Crac.

« Ce n'est pas sa faute, monsieur, rétorqua Toufou. Tout le mal vient de Virginie.

— Sortez ce chien, Eric, répéta M. Guérin impassible. L'essai est concluant, je ne tolérerai plus aucun animal pendant tes leçons. »

Toufou dut obéir, mais son opinion sur le nouveau professeur était Maintenant bien établie. Il le détestait.



CHAPITRE VIII

Encore le manoir.

LES leçons de M. Guérin avaient lieu tous les matins. Elles commençaient à neuf heures et ne s'achevaient qu'à l'heure du déjeuner. Si l'épreuve était dure pour les élèves, elle ne l'était guère moins pour le professeur.

Toufou avait décidé de lui rendre la vie impossible, et c'était merveille de voir comme il y réussissait. M. Guérin fut gratifié d'une gomme qui ne gommait rien et salissait tout ce qu'elle touchait; il eut également droit aux crayons qui demeurent loués sur la table, à ceux dont la mine en caoutchouc caresse mollement le papier sans laisser

la moindre trace, et à ceux qui le déchirent au premier contact.

Parfois aussi c'étaient les piles de livres qui s'écroulaient au sol en cascades... alors que Toufou se trouvait à l'autre extrémité de la pièce, et M. Guérin ne voyait jamais se tendre la mince ficelle qui, attachée au dernier livre de la pile, en détruisait si adroitement l'équilibre. II ne comprenait pas davantage pourquoi le tableau noir se décrochait tout seul ni pourquoi, quand Toufou était chargé de le nettoyer, il s'en élevait une si malodorante fumée. M. Guérin en aurait peut-être deviné la raison s'il avait pensé à examiner le chiffon dont se servait son élève; mais il ne semblait pas disposé à entrer dans ces détails.

« Pour un ancien professeur de lycée, il est bien naïf •», s'exclamait Roger, ravi des plaisanteries de son cousin.

Sa sœur professait la même opinion : M. Guérin n'était pas un excellent professeur. A son avis, il ne semblait jamais prendre très au sérieux ce qu'il enseignait, il manquait d'autorité et se montrait trop souvent disposé à rire des plaisanteries de Toufou. Mais Toufou le boudait. Il lui en voulait d'avoir exclu Crac de la classe et, pour se venger, ne tolérait aucune des incursions de Virginie.

La petite bête était enfermée durant les heures de leçon, mais elle parvenait souvent à s'échapper. Entrant par la fenêtre, elle sautait aussitôt sur l'épaule de son maître, et Toufou se levant alors la désignait d'un doigt vengeur :

« Puisque Virginie est là, monsieur, disait-il, puis-je faire entrer Crac? »

Sylvain ne s'en fâchait jamais. Il aimait celte

petite peste de Toufou et était toujours le premier a rire de ses inventions saugrenues. Pourtant, lui, portait le plus grand intérêt aux leçons de M. Guérin. Il n'en manquait pas une, et son extraordinaire mémoire lui permettait, après les avoir entendus une seule fois, de réciter les déclinaisons latines ou les théorèmes d'algèbre d'une façon qui faisait honte à Roger lui-même.

M. Guérin passait donc ses matinées/avec les enfants et prenait tous ses repas avec eux; mais le reste du temps il n'était jamais là.

« Vous aime? beaucoup les promenades solitaires, monsieur? » lui demanda Roger en le voyant un jour, après le déjeuner se préparer à partir comme de coutume, une canne à la main, un livre sous le bras. « Où allez-vous donc?

— Oh! n'importe où! lui répondit le professeur avec un geste évasif. Le long de la rivière, ou au-delà du village. Hier, je suis allé du côté du manoir. »

Ce mot lancé sans intention précise, semblait-il, fit dresser les oreilles aux trois enfants. Du côté du manoir! Quel mauvais vent l'avait poussé par là? Qu'y avait-il vu? Avait-il l'intention d'y retourner?

« C'est un endroit assez sinistre, ne trouvez-vous pas, fit Nelly d'un air détaché. La campagne est plus jolie!

— Ce n'est pas mon avis rétorqua M. Guérin. Ce vieux bâtiment a certainement un passé chargé de mystère. Je voudrais bien le connaître. »

Cette réponse, plus alarmante encore que la précédente, jeta le trouble dans les esprits et fut aussitôt communiquée à Sylvain. Il se refusa à y voir un danger.

« Un homme comme lui, dit-il, peut prendre plaisir à regarder de loin une maison inhabitée. Jamais il n'osera y entrer! Il est bien trop poli et bien trop dans les nuages! »

Cette dernière appréciation qualifiait si bien le professeur, que les enfants se mirent à rire de leurs craintes. Oui, M. Guérin était toujours dans les nuages. Il ne voyait jamais ce qui se tramait sous ses yeux, et ne remarquait même pas les regards courroucés que Mlle Dupoivre lui lançait parfois en le voyant entrer dans sa chambre avec des souliers englués de boue. C'était un' poète, sans doute, malgré son allure virile. Il rêverait du Vieux Manoir, en regardant les nuages glisser derrière ses cheminées éteintes, mais n'irait pas au-delà.

Les enfants, d'ailleurs, y allaient fort peu eux-mêmes. S'ils avaient pensé un instant convertir la bâtisse en terrain de jeux pour les jours de pluie, ils y avaient renoncé depuis longtemps. Ils se sentaient mal à l'aise dès qu'ils pénétraient entre ses murs, et une partie de cache-cache avait failli y donner la jaunisse aux plus jeunes. Dans chaque coin d'ombre ils avaient cru voir d'impalpables silhouettes tendre vers eux leurs bras noirs prêts à les saisir.... Brrr, quel mauvais souvenir!

Pourtant Sylvain persistait à y coucher quand le temps était menaçant. Mais c'était rare heureusement. Les autres soirs il préférait, disait-il dormir sous les étoiles, et utilisait au fond du bois des retraites qu'il était seul à connaître.

Nelly ne pouvait comprendre le plaisir qu'il y trouvait, mais elle le laissait faire de crainte de le contrarier. Il ne parlait plus de partir, c'était le principal. Mlle Dupoivre et M. Guérin acceptaient

sa présence et ne s'inquiétaient guère de savoir où il logeait.

Les vacances auraient sans doute pu se poursuivre ainsi, dans un calme qui n'excluait pas de nombreuses distractions, s'il n'y avait pas eu Toufou.

Mais il y avait Toufou et ses idées baroques.

L'une d'elles, qui devait avoir d'extraordinaires conséquences, lui naquit un jour, on ne sait pourquoi : il se mit en tête d'aller passer une nuit au manoir, avec Sylvain.

Il n'en dit rien à l'intéressé. C'était plus drôle de lui faire une surprise. Au coucher du soleil, voyant flotter quelques nuages à l'horizon, il les montra à Sylvain en disant :

« II pleuvra cette nuit. Tu devrais coucher au manoir. »

Sylvain se mit à rire.

« II n'y a aucun danger de pluie, dit-il, mais tu as raison, j'irai coucher là-bas. Je ne veux pas repartir sans avoir compris d'où viennent ces bruits étranges.

- Mais puisque tu n'en as plus entendu....

- Je veux en avoir le cœur net. »

La perspective d'entendre résonner des bruits mystérieux faillit décourager Eric. Mais son admiration pour Sylvain lui donnait l'envie de se dépasser lui-même. Il lui recommanda, une fois encore, de laisser ouverte la porte de la véranda et après le dîner mit ses cousins au courant de son projet.

Ceux-ci cherchèrent aussitôt à l'en dissuader, mais ils y renoncèrent vite en voyant son entêtement.



« Vas-y si tu veux, lui dit enfin Roger, mais ne compte pas sur moi pour t'accompagner.

__ Je n'ai besoin de personne, affirma bric.

Prête-moi seulement ta lampe, j'ai donné la mienne à Sylvain. »

Magnanime, Roger prêta sa lampe et s en tut : coucher, tandis que son jeune cousin, le cœur battant, attendait que toutes les lumières se fussent éteintes au pavillon.

Un peu après avoir entendu sonner la demie de onze heures, il entrouvrit la porte de sa chambre puis, ses souliers à la main et son chien sur les talons, il entreprit de descendre l'escalier sans faire grincer la moindre marche. C'était une entreprise délicate qui lui prit un temps énorme, mais il la mena à bien et, pour couronner ce succès, décida de sortir par la fenêtre de la salle a

manger plutôt que par la porte du vestibule qu'il n'aurait pu refermer à clef derrière lui.

Ce nouvel exploit fut accompli avec une remarquable virtuosité et Toufou en éprouva une satisfaction telle que toutes ses craintes s'envolèrent.

Traverser le sous-bois et gagner le Vieux Manoir n'était plus qu'un jeu d'enfant. Les multiples allées et venues, effectuées ces derniers temps entre les deux bâtiments, avaient tracé dans le sous-bois une sorte de sentier très praticable, visible même par cette nuit sans lune.

Toufou marchait allègrement. Crac le suivait de près, refrénant ses envies de vagabondage : c'était la nuit, et la nuit, tout fou qu'il était, Crac se sentait en quelque sorte responsable de son maître.

Sa présence était un réconfort réel pour Eric. Il n'avait pas peur, pas peur du tout, mais la route lui paraissait bien plus longue qu'en plein jour. Il se mit à siffloter.

Enfin la masse sombre du manoir se dressa derrière les arbres. La joie de se voir si près du but lui fit presser le pas. Puis, brusquement, son sifflotement expira sur ses lèvres; Eric s'arrêta, éteignit sa lampe et posa sa main sur le collier de Crac : une petite lumière se déplaçait devant la maison!

Le garçon se frotta les yeux et regarda plus attentivement. Faible, cette lumière «emblait être celle d'une lampe torche qu'on aurait promenée de droite à gauche à la recherche de quelque objet. Etait-ce Sylvain? Toufou n'osait pas l'appeler. Rien ne prouvait que ce fût lui.

L'attitude de Crac renseigna son maître plus sûrement que son intuition vacillante : les babines retroussées, le chien grondait sourdement en

direction de l'inconnu. L'être qui se trouvait là n'était pas un ami. Eric imposa silence à son chien et, silencieusement, se faufila à travers les buissons. Il lu fallait se rapprocher pour mieux voir. Etait-ce un rôdeur qui cherchait un abri pour la nuit? C'était probable. Sa lampe éclairait systématiquement les fenêtres du rez-de-chaussée les unes après les autres. N'avait-il donc pas vu la porte de la véranda ouverte? Et s'il la découvrait, y entrerait-il?

Perplexe, prêt à fuir, Eric ne le quittait pas des yeux. Tout à coup, au hasard d'un rayon lumineux, la silhouette de l'homme se détacha nettement sur le mur blanc de la façade. Toufou sursauta, suffoqué par la surprise.

Ce rôdeur, c'était M. Guérin!





CHAPITRE IX

Nuit de mystère.

L'ÉTONNEMENT d'Eric ne connaissait pas de bornes. Quelle raison pouvait pousser M. Guérin à rôder en pleine nuit autour du Vieux Manoir, alors que chacun le croyait tranquillement au lit? Déconcerté, son élève se dissimula sous un buisson, cherchant une réponse à cette énigme, mais il n'en trouva aucune. Il finit par y renoncer pour s'occuper seulement de ce qu'il convenait de faire dans des circonstances aussi étranges. Il décida que Je mieux était de se glisser inaperçu jusqu'à la véranda et de monter avertit Sylvain. En faisant vite, la chose était possible, mais il fallait profiter de cet instant où M. Guérin se tenait de l'autre

côté de la maison, au pied de la façade nord.

Un bref avertissement à son chien, qui comprit aussitôt, et Toufou s'élança d'un pas rapide et silencieux vers la véranda, Crac sur ses talons.

Quand il fut arrivé à la porte, il pesa de toutes ses forces sur la poignée. Celle-ci, heureusement, depuis sa remise en service était devenue beaucoup plus facile à manœuvrer. Elle céda sans bruit, et le battant s'ouvrit tout grand. Toufou entra, referma soigneusement la porte, poussa les verrous, donna un tour de clef et se frotta les mains : même si c'était là ce qu'il escomptait, M. Guérin ne pourrait entrer au manoir!

Alors commença pour l'enfant et le chien une lente et difficile progression à travers les pièces sombres. La lampe électrique, que Toufou par prudence tenait à demi cachée sous ses doigts, n'éclairait que le plancher et, par l'interstice des volets, on voyait parfois briller une autre lumière. C'était celle de M. Guérin, poursuivant son énigmatique promenade autour du bâtiment.

Parvenu au second étage, Eric voulut ouvrir la porte du couloir conduisant aux chambres des enfants, mais celle-ci était fermée à clef. Pourquoi? Sylvain avait dit qu'il la laissait toujours ouverte!

Eric gratta légèrement le panneau de bois et, aussitôt, il entendit jacasser la guenon.

Virginie, souffla-t-il à voix basse, Virginie! Où est Sylvain? Cherche Sylvain! »

La porte s'ouvrit et Sylvain parut, sa guenon sur son épaule. Il attira l'arrivant dans le couloir, referma la porte à clef derrière lui, et le conduisit dans sa chambre.

Pourquoi as-tu fermé la porte? souffla Toufou.

— Parce qu'il y a quelqu'un dehors, répondit Sylvain à voix basse. Ne l'as-tu pas rencontré?

— Je l'ai vu sans qu'il me voit et je sais qui il est.

— Ah! et qui donc? demanda Sylvain. Je ne l'ai pas reconnu, moi!

- C'est M. Guérin, dit Toufou très vite, incapable de garder pour lui seul un pareil secret. N'est-ce pas ahurissant? Il tourne tout autour de la maison et doit chercher à y entrer.

— M. Guérin? répéta Sylvain au comble de la surprise. Je n'aurais jamais pensé que ce pût être lui! Je n'ai aperçu qu'une silhouette à la lumière de la lampe qu'il promène. Mais en t'entendant approcher, j'ai eu assez peur, j'ai cru que c'était lui qui montait.

— Pourquoi n'es-tu pas descendu fermer la porte de la véranda?

— Je ne savais pas s'il était seul, et un autre aurait pu s'introduire dans la maison avant que Virginie ne m'éveille. J'ai bien fait, d'ailleurs, de ne pas bouger; tu n'aurais pas pu entrer. Est-ce que les autres sont avec toi? Pourquoi es-tu venu? »

Toufou expliqua rapidement qu'il avait simplement cédé à un brusque désir de passer une nuit au manoir, et que les autres dormaient tranquillement dans leurs lits. Mais il était surtout préoccupé par la présence de M. Guérin et interrogea Sylvain à son sujet. Sylvain n'en savait pas plus que lui. Il n'avait entendu aucun bruit suspect cette nuit-là dans la maison, et n'avait rien pu déduire des allées et venues du professeur aux alentours.

Les deux garçons regardèrent de nouveau par la fenêtre : aucun homme, aucune lumière n'était en vue.

« Si nous descendions? proposa Sylvain. Nous serions mieux placés pour le surveiller, et au besoin nous pourrions sortir et le suivre. Il faut savoir ce qu'il fait ici! »

Toufou acquiesça. Avec Sylvain il lui semblait qu'il n'avait rien à craindre. Mais quand celui-ci s'arrêta au premier étage pour jeter un coup d'œil par la fenêtre et que la lumière de la lampe du professeur se montra de nouveau, suivant l'encadrement d'une fenêtre du rez-de-chaussée, juste au-dessous de celle où se trouvaient les deux enfants, le cœur d'Eric se mit à battre très fort. Les deux garçons, le singe et le chien se tinrent immobiles, retenant leur souffle. Puis la lumière s'éloigna et ils se reprirent à respirer.

Et ce fut, alors, que retentit un bruit violent, d'autant plus terrifiant qu'il résonnait dans un silence absolu.

Bang! Boum!

M. Guérin dut l'entendre, lui aussi, car immédiatement sa lampe s'éteignit. Toufou s'accrocha à l'épaule de Sylvain, Crac grogna sourdement et Virginie demeura immobile, les oreilles pointées.

« C'est le bruit que j'ai entendu la première nuit, murmura Sylvain à voix basse. On dirait une porte qui cogne, ne trouves-tu pas? - Oui, c'est peut-être une porte! »

Bang !

« Oh! encore! fit Sylvain. D'où ce bruit peut-il venir?

- D'en bas », répondit Toufou, mais il n'en dit pas davantage.

Sa mâchoire s'était mise à trembler malgré lui, et il lui fallait toute son énergie pour tenir sa bouche fermée afin que son compagnon n'entendît pas ses dents claquer aussi sottement. Il avait peur et il avait honte d'avoir peur, lui qui s'était cru si brave. Il aurait donné cher *pour* se retrouver au fond de son lit, dans sa petite chambre tranquille, loin de cette alarmante maison, environnée de bruits suspects et d'inquiétants rôdeurs.

Sylvain était très calme et ne semblait pas effrayé du tout. Il écoutait de toute son attention. Le même bruit retentit deux fois encore. Aucun doute n'était possible. Il venait d'en bas, quelque part du côté de la cuisine, sans doute.

La lumière de M. Guérin ne se montrait plus. Etait-il parti? avait-il peur? ou bien était-il allé rejoindre ceux qui faisaient tout ce vacarme? Cette dernière explication était la plus plausible. M. Guérin était venu jusqu'au manoir pour retrouver des amis. Ce bruit avait servi à le guider vers eux.... Mais que complotaient-ils ensemble?

Pendant que les deux garçons attendaient, un nouveau bruit s'éleva, très différent cette fois. C'était une sorte de grincement plaintif dont il était impossible de savoir s'il était émis par une voix humaine ou par un frottement métallique. Eric sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, mais le gémissement dura peu et un silence pesant retomba.

Longtemps Sylvain demeura immobile, aux aguets, puis il murmura :

« On dirait que la représentation est finie pour

ce soir. M. Guérin a disparu et les bruits se sont tus. Je pense que nous pouvons descendre, et chercher un peu sur place ce qui a pu se produire. »

II sembla à Toufou que son sang se figeait dans ses veines.

« Non ! Sylvain ! lança-t-il, étouffant difficilement l'éclat de sa voix. Non! Il ne faut pas descendre. Remontons dans ta chambre et enfermons-nous!

- Remonte si tu veux, fit Sylvain très calme et emmène Crac avec toi. Moi, je descends. »

Pauvre Toufou ! L'idée de se retrouver seul dans le manoir, même dans une chambre bien close, lui faisait aussi peur que celle de suivre Sylvain dans sa recherche des bruits mystérieux.

Pris entre ces deux craintes, il demeura un instant hésitant puis, au moment où Sylvain s'approchant de l'escalier commença à le descendre, il s'élança à sa suite.

« Je ne te quitte pas ! » gémit-il d'une voix tremblante.

Crac lui emboîta le pas et Eric sentit le contact de son pelage contre ses jambes nues. C'était réconfortant. Comme les chiens avaient de la chance! Ils semblaient réellement ignorer la peur! Dans un pareil moment Toufou aurait vivement souhaité être lui-même un chien.

Arrivé au bas de l'escalier, Sylvain s'enfonça dans un long corridor obscur conduisant vers l'endroit où les bruits s'étaient fait entendre. C'était par là que se trouvait la cuisine. Les enfants l'avaient à peine visitée.

Sylvain ouvrit une porte et s'arrêta. Le faisceau lumineux de sa lampe éclaira la couche de poussière

recouvrant le carrelage, les grands placards gris, le fourneau noir. A ses côtés, Eric tremblait, craignant à tout instant de voir se profiler dans le rai lumineux une silhouette menaçante. Il se rapprocha de Sylvain, posa sa main sur son bras.

« Comment, lui dit celui-ci, tu trembles? Mais il n'y a aucune raison d'avoir peur. Si quelqu'un se cachait ici, crois-tu que Virginie et Crac ne nous le diraient pas aussitôt, chacun à sa façon? »

C'était si vrai que Toufou se sentit immédiatement soulagé d'un poids énorme. Il regarda la pièce avec plus d'assurance et conclut, comme l'avait déjà fait Sylvain, que non seulement personne ne pouvait s'y cacher, mais encore que personne n'y avait pénétré. Sur l'épaisse couche de poussière étalée au sol, les empreintes de pas qui se détachaient, très visibles, étaient celles des enfants et du chien lors de leur précédente exploration. Il n'y en avait aucune autre.

« Personne, sauf nous, n'est entré dans cette pièce depuis des années », murmura Sylvain et il ouvrit une autre porte.

Une grande pièce dénudée apparut. Dans un angle, seuls subsistaient une pompe à main et un évier. L'endroit était aussi vide et silencieux que la cuisine.

Toufou troublé se demandait comment des gens pouvaient faire du bruit dans une pièce sans laisser aucune trace de leur passage.

« Ou bien ce sont des fantômes ou bien je n'y comprends rien », murmura-t-il enfin en se grattant la nuque.

Sylvain se mit à rire.

« Je n'y comprends rien non plus, dit-il, mais je

peux t'affirmer d'abord que ce ne sont pas des fantômes et ensuite que je finirai par comprendre. Il y a quelque chose d'étrange là-dessous et je découvrirai ce que c'est!

— Et M. Guérin? Est-il pour quelque chose dans ce mystère?

- C'est probable, fit Sylvain après un instant de réflexion. Si j'étais à ta place, je le questionnerais demain matin. Mine de rien, tu sais. »

Toufou ricana silencieusement.

« Oui ! dit-il je vois ! Il sera embarrassé pour me répondre. »

Maintenant il n'avait plus peur, mais il se sentait envahi par une prodigieuse envie de dormir. Sylvain remarqua ses bâillements et lui demanda s'il était toujours décidé à passer la nuit au manoir.

« Ne peux-tu me faire une petite place dans ton lit? implora Toufou d'une voix éteinte. Je ne me sens vraiment pas le courage de retourner au pavillon.

- Une place pour toi, fit Sylvain en riant, et une autre pour ton chien, n'est-ce pas? Allons viens, nous allons essayer de nous caser tous. »

Un instant plus tard, les portes du couloir et de la chambre soigneusement closes à double tour, les deux garçons, le chien et la guenon, bien serrés les uns contre les autres, dormaient profondément dans le même lit.

Aucun bruit ni aucun visiteur ne vinrent troubler leur sommeil.



CHAPITRE X

Toufou détective.

TOUFOU s'éveilla tôt le lendemain matin et partit très vite, désireux d'arriver au pavillon avant que personne y fût levé. Sylvain l'accompagna. Il s'installa dans la serre en attendant l'heure de la leçon, mais Mme Boule, arrivant à son tour, aperçut Virginie dans un arbre et glissa un coup d'œil dans la serre.

« Ah! fit-elle en souriant. Un petit déjeuner de plus ce matin! »

Sylvain acquiesça. Il s'entendait fort bien avec

Mme Boule à laquelle il rendait maints petits services, et la brave femme lui en était reconnaissante au point de lui pardonner son attachement pour cette horrible guenon qu'elle ne pouvait souffrir.

Sylvain prit donc son petit déjeuner avec les autres. Mlle Dupoivre en paraissait toujours satisfaite. Plus elle connaissait le jeune garçon, plus elle l'appréciait, et elle était heureuse de sa présence auprès des jeunes Verdier.

M. Guérin se montra enfin, il arrivait bon dernier à ce premier repas et avait visiblement l'air fatigué de quelqu'un qui a peu dormi.

Toufou l'attendait de pied ferme. En quelques phrases, il avait mis Nelly et Roger au courant des événements de la nuit et tous deux l'avaient écouté d'un air tantôt effrayé, tantôt sceptique. Il leur semblait impossible que leur cousin ait traversé tant d'aventures pendant qu'eux-mêmes dormaient paisiblement, et, son refus d'admettre qu'il avait eu peur ne les incitait guère à croire à sa sincérité. Pourtant il paraissait bien certain que M. Guérin avait été rôder cette nuit-là autour du manoir. Toufou, lui-même, n'aurait pas inventé une aussi inimaginable aventure.

Quand il entra dans la salle à manger, le professeur s'excusa brièvement de son retard, puis, s'asseyant, iî remplit sa tasse de café au lait. Toufou attaqua aussitôt.

« Avez-vous passé une mauvaise nuit, monsieur? » lui demanda-t-il.

Le professeur le regarda d'un air surpris et répondit avec le plus grand calme :

« Mais non, j'ai fort bien dormi, au contraire.

— Moi pas, riposta Toufou. J'ai entendu des bruits étranges.... Pas vous? »

De nouveau, M. Guérin posa sur son élève un regard étonné, puis il questionna doucement : « Quel genre de bruits?

— Oh! c'est difficile à expliquer. Des bruits... voilà tout. Sans doute dormiez-vous trop bien pour les entendre.... »

M. Guérin se tourna vers Mlle Dupoivre.

« Voulez-vous me passer le beurre? » demanda-t-il comme s'il désirait détourner le cours de cette conversation. Mais Toufou ne l'entendait pas ainsi et reprit son interrogation

« II m'a semblé entendre marcher auprès de la maison, dit-il. Peut-être l'un d'entre nous est-il somnambule.... Cela ne vous arrive jamais de marcher en dormant, monsieur?

— Jamais », riposta le professeur d'une voix tranchante, et se tournant vers Mlle Dupoivre : « Ce miel est délicieux, dit-il. Est-ce un produit de la région?

— Je me demande bien qui a pu marcher cette nuit, continua Toufou d'un air innocent. Est-ce toi, Roger? ou toi, Nelly? Je jurerais avoir entendu quelqu'un descendre l'escalier.... »

Le frère et la sœur affirmèrent n'avoir pas quitté leur chambre. Ils s'amusaient beaucoup de voir l'acharnement avec lequel leur cousin multipliait ses questions, et durent cacher leur envie de rire, l'un derrière sa serviette et l'autre au fond de son bol, lorsqu'ils l'entendirent reprendre :

« Ce n'est pas vous, non plus, monsieur? Vous êtes bien sûr de n'être pas somnambule?

— Je vous ai déjà dit non, Eric, répondit

M. Guérin impatiemment. Si c'est tout ce que vous avez trouvé ce matin pour vous rendre spirituel, vous feriez aussi bien de vous taire. »

Toufou tint compte de l'avertissement. Pendant quelques instants. Il savait ce qu'il voulait savoir : M. Guérin n'avouerait jamais être sorti cette nuit. Cette affaire, quelle qu'elle fût, était la sienne et il n'entendait laisser personne s'en mêler. Cependant, il continuerait à rôder autour du manoir, aucun doute n'était possible à ce sujet.

« Est-ce que vous comptez faire une promenade cet après-midi? questionna alors Toufou. J'aimerais vous accompagner,

- J'irai nie promener, bien entendu, fit M. Guérin, mais je n'ai certainement aucune envie d'être harcelé tout l'après-midi par un être aussi désagréable que vous. »

Les heures de leçon qui suivirent parurent longues à tous. Eric s'y montra si peu attentif que M. Guérin lui infligea en guise de pensum la rédaction de trois phrases latines à son choix. Eric savait parfaitement quelles phrases choisir. C'était : « J'ai entendu des bruits dans la nuit. Je me promène dans mon sommeil et je ne dis pas toujours la vérité. » Sa traduction hautement fantaisiste rendait les trois phrases presque incompréhensibles.

Le premier mouvement du professeur fut de se mettre en colère, mais il se reprit très vite. « Cancre! » dit-il seulement, et ce mot blessa l'amour-propre de Toufou plus que ne l'auraient fait des reproches.

Sitôt libres, après le déjeuner, les trois enfants se retrouvèrent au jardin. La conduite de Toufou

fut l'objet de critiques et de louanges mêlées, celle de M. Guérin ne récolta que l'expression d'un mépris unanime.

« Pourquoi n'a-t-il pas dit que, ne pouvant s'endormir, il était sorti faire un tour? demanda Roger. Il manque totalement de présence d'esprit! - Cet après-midi, repartit Toufou, je m'attache à ses pas, je le suis à la piste, tu es d'accord, Crac? Nous ne le quitterons pas d'une semelle! »

Crac approuva, et quand, vers deux heures et demie, M. Guérin s'éloigna, Toufou le regarda partir d'un œil ironique. Une canne à la main, et une carte de la région dépassant de sa poche, il prit la direction de la Veule.

Toufou, déçu, fit une amère grimace. Il avait pensé qu'il retournerait du côté du manoir et s'en réjouissait d'avance. Cette orientation imprévue ne le fit cependant pas renoncer à son projet. Il laissa son professeur prendre une certaine avance, puis se mit tranquillement à le suivre. Crac, dûment chapitré, s'attacha à ses pas d'un air morne. La promenade ne s'annonçait pas joyeuse pour lui.

Pourtant il y prit goût en voyant tout à coup son jeune maître se jeter brusquement à plat ventre dans un fossé. Ça, c'était amusant! Crac se précipita sur son dos avec entrain. Toufou lui fit signe de se taire. D'un œil inquiet il observait M. Guérin arrêté au milieu de la route et inspectant l'horizon. Quand il se remit en marche, Toufou l'imita. Crac suivit le mouvement, la queue basse.

Ces alertes devaient cependant se renouveler assez souvent pour attirer l'attention d'une vieille paysanne qui s'en venait en sens inverse. Surprise par les brusques apparitions et disparitions du

jeune garçon, elle s'arrêta quand elle fut à sa hauteur et s'informa aimablement :

« Qu'est-ce qui ne va pas, mon enfant? Vous sentez-vous souffrant?

— Chut! » fit Toufou très ennuyé, car à ce moment précis, M. Guérin ralentissait une fois de plus sa marche, et consultait sa carte. Toufou se glissa de côté vers un buisson, toujours suivi par Crac, impassible, et la vieille femme hocha la tête, de plus en plus inquiète.

Enfin, au bout d'un assez long temps, elle crut avoir trouvé une explication.

« Vous jouez aux Peaux Rouges? » demanda-t-elle.

M. Guérin s'était remis en marche et prenait de l'avance. Eric craignait de le perdre de vue au-delà du boqueteau où il s'enfonçait.

« Je suis le chef Plume d'Aigle! dit-il fièrement. Méfiez-vous de mes hommes, ils me suivent de près. S'ils vous voient ils vous scalperont. » Et il s'éloigna rapidement laissant la pauvre femme interdite, se demandant où pouvaient être les « hommes ».

La course précipitée du jeune garçon et de son chien jeta ensuite la panique parmi un paisible troupeau de vaches, mais Eric, très fier de lui-même, n'y prit pas garde : en dépit des gêneurs, il n'avait pas perdu la piste qu'il suivait.

Arrivé au bord de la rivière, M. Guérin abandonna la grand-route pour marcher au long de la berge. Le terrain était fangeux et il avait grand-peine à s'y déplacer. La tâche de Toufou se compliqua. Rares étaient les buissons qui pouvaient le cacher, et s'allonger dans la boue n'était pas un

sport agréable. L'enfant fut sur le point de renoncer à ses projets. Hésitant, il regardait son professeur arracher l'une après l'autre ses semelles à la terre collante, lorsqu'il le vit s'arrêter une fois de plus. A ce moment, il avait atteint un point où une petite rivière inconnue se jetait dans la Veule. Le professeur semblait se demander s'il suivrait le cours d'eau principal ou son affluent. Ce fut pour ce dernier qu'il se décida enfin.

L'estomac de Toufou lui rappelait par- ses tiraillements que l'heure du goûter était proche. M. Guérin allait-il se décider à rentrer? Mais non. Il s'arrêtait et, tranquillement, il s'assit sur une grosse pierre. Avait-il un rendez-vous à cet endroit avec quelque complice? La curiosité, plus forte que la faim, retint Toufou sur place. Il se dissimula dans un buisson et attendit. Il n'eut pas longtemps à attendre.

M. Guérin retira un paquet de sa poche, le déplia avec le plus grand soin et en sortit quelques-unes de ces belles tartines de confiture, que Mme Boule savait si bien préparer.

Cette vue fut pénible pour Eric. Il comprit que son professeur, en prévision d'une très longue promenade, avait emporté des vivres. Que n'avait-il eu la même prévoyance! Stoïque cependant, le garçon décida d'attendre. Jusqu'à présent M. Guérin n'avait rien fait qu'une inoffensive promenade. Après s'être restauré il allait se lancer dans l'action. Enfin! Toufou saurait tout ce qu'il voulait savoir.

D'un geste, il calma son chien que l'apparition d'un paquet de petits-beurre avait fait se redresser et, patiemment, mordillant un brin d'herbe pour

tromper sa faim, l'apprenti détective, dissimulé dans son buisson, attendit que son professeur eût fini de se restaurer.

Quand ce fut enfin fait, M. Guérin reprit sa marche méthodique au long de la petite rivière. Il allait de son pas monotone et paisible, s'éloignant de plus en plus du pavillon, au grand désespoir de Toufou qui, lui, aurait bien voulu rentrer.

M. Guérin ne s'écarta qu'une fois de son chemin et ce fut pour s'approcher de la berge. Il se faufila alors sous les buissons et se pencha comme pour examiner quelque chose. Pendant un long moment Toufou ne le vit même plus. Il réapparut enfin, sortit de sa poche une paire de jumelles et inspecta longuement l'horizon. Que pouvait-il chercher? Qu'avait-il pu examiner si longuement au ras du sol?

Son élève, bouillant d'impatience, dut attendre qu'il s'éloignât pour se glisser à son tour sur la berge, et sa déception fut grande : il n'y avait là, au bord de l'eau, à demi cachée par des broussailles, qu'une barque. Une très ordinaire petite barque dont la peinture blanche s'écaillait par endroits. A l'intérieur étaient deux rames et un rouleau de corde. Rien d'autre. Même pas un nom sur la quille.

Comme l'avait fait son professeur, Eric lorgna ensuite l'horizon, mais celui-ci ne lui apprit rien. Il n'y avait pas la moindre maison à proximité. Où habitait donc le propriétaire de cette barque? Pourquoi la cachait-il à cet endroit? Le paysage ne livrait aucune réponse à ces questions, et Toufou n'éprouvait à leur endroit qu'une curiosité très restreinte. La barque et son propriétaire ne lui paraissaient

pas présenter un mystère digne d'intérêt.

Eric remonta sur la berge et repartit dans la direction où il avait vu s'éloigner M. Guérin. Mais il eut beau hâter le pas et tendre l'oreille, il ne retrouva aucune trace de son passage. M. Guérin avait disparu.

Toufou revint sur ses pas et chercha dans une autre direction. Il n'eut pas plus de succès. Mors il pensa mettre à contribution le flair de son chien. Il lui expliqua le cas. Le chien parut comprendre, frétilla de la queue, et s'élança... droit dans un terrier de lapin. A la huitième tentative, Toufou renonça à utiliser ce moyen et décida de rentrer au pavillon.

Malheureusement, il n'avait aucune idée de l'endroit où il se trouvait. Le seul moyen de ne pas se perdre était de revenir sur ses pas, mais la route était longue. Lentement, à contrecœur, tirant la jambe, Eric reprit en sens inverse le cours de la petite rivière, puis celui de la Veule, puis la route menant au pavillon. Il était fatigué, affamé, assoiffé et écœuré. Qu'avait-il appris au cours de cet après-midi? Que son professeur aimait les longues promenades, apparemment sans but, et n'oubliait pas d'emporter son goûter lorsqu'il prévoyait une absence prolongée. Un point c'était tout. Que d'efforts inutiles pour en arriver à cette piteuse conclusion !



CHAPITRE XI

Incidents variés.

IL était près de huit heures du soir lorsque Toufou rentra enfin, ruminant ces idées moroses. Il trouva tout le monde très inquiet à son sujet. Sylvain avait refusé de partir avant d'être rassuré sur son sort, et M. Guérin lui-même l'accueillit avec joie. Toufou ne put s'empêcher de lui lancer un regard chargé de rancœur.

« Depuis quand êtes-vous rentré? lui demanda-t-il.

- J'étais ici à cinq heures et demie », répondit M. Guérin très paisible.

Toufou dut garder pour lui son étonnement et

s'excuser en disant qu'il s'était égaré en route. Ses explications fort confuses furent admises sans difficulté. Pouvait-on attendre autre chose d'un tout fou comme lui! Mlle Dupoivre observa seulement qu'il n'aurait pas dû partir pour une si longue promenade sans ses cousins. Mais elle ne lui fit aucun reproche, apitoyée sans doute par la mine vraiment lasse du pauvre garçon.

Sitôt après le repas elle l'envoya se coucher et, pour une fois, il ne se fit pas prier. Roger et Nelly l'accompagnèrent et il put enfin leur raconter ses mésaventures.

« II a fallu deux bonnes heures pour aller jusqu’au bateau, gémit-il, je ne comprends pas comment M. Guérin a pu en revenir en une demi-heure.

— Il doit y avoir un raccourci, fît Roger. Attends, je vais chercher une carte. »

Le chemin suivi par M. Guérin et son détective amateur fut reconstitué au long de la Veule et de son affluent. Il apparut alors clairement que ce chemin faisait une large boucle pour revenir en un point assez proche de son lieu d'origine.

Roger éclata de rire.

« Ton bateau est tout près d'ici, s'écria-t-il, juste de l'autre côté de la colline. Nous irons le voir demain, si tu veux, et nous ne mettrons pas vingt minutes à l'atteindre. »

Toufou, vexé, s'enfonça sous ses draps. Non, il n'avait aucune envie de recommencer cette insipide promenade -— même avec des raccourcis. Sa nuit mouvementée et sa longue marche de l'après-midi l'avaient anéanti. Il n'avait plus qu'une envie: dormir !

Ses cousins l'abandonnèrent et firent une partie

de cartes avec Sylvain en attendant l'heure d'aller, eux aussi, se mettre au lit. Tout en jouant, Sylvain jetait parfois un coup d'œil sur la carte dépliée auprès de lui. Tout à coup il poussa un cri de surprise.

« Bizarre ! dit-il. Regardez cette rivière.

— Eh bien, fit Roger se penchant à son tour vers la carte? Qu'a-t-elle d'extraordinaire? Elle s'appelle la Veulette. Elle prend sa source quelque part dans ces collines, là-haut, descend vers le sud, et passe près du manoir avant de se jeter dans la Veule.

— Oui! c'est justement cela qui est extraordinaire. As-tu jamais vu une rivière près du manoir? »

Roger et Nelly se regardèrent, surpris. Ils connaissaient suffisamment bien les abords du manoir pour être certains qu'aucune rivière ne passait par là. La carte prouvait cependant, ou semblait prouver que le cours d'eau longeait presque le bâtiment.

« II s'est peut-être asséché, suggéra Roger.

— Possible, il faudra le vérifier, répondit Sylvain. C'est facile.

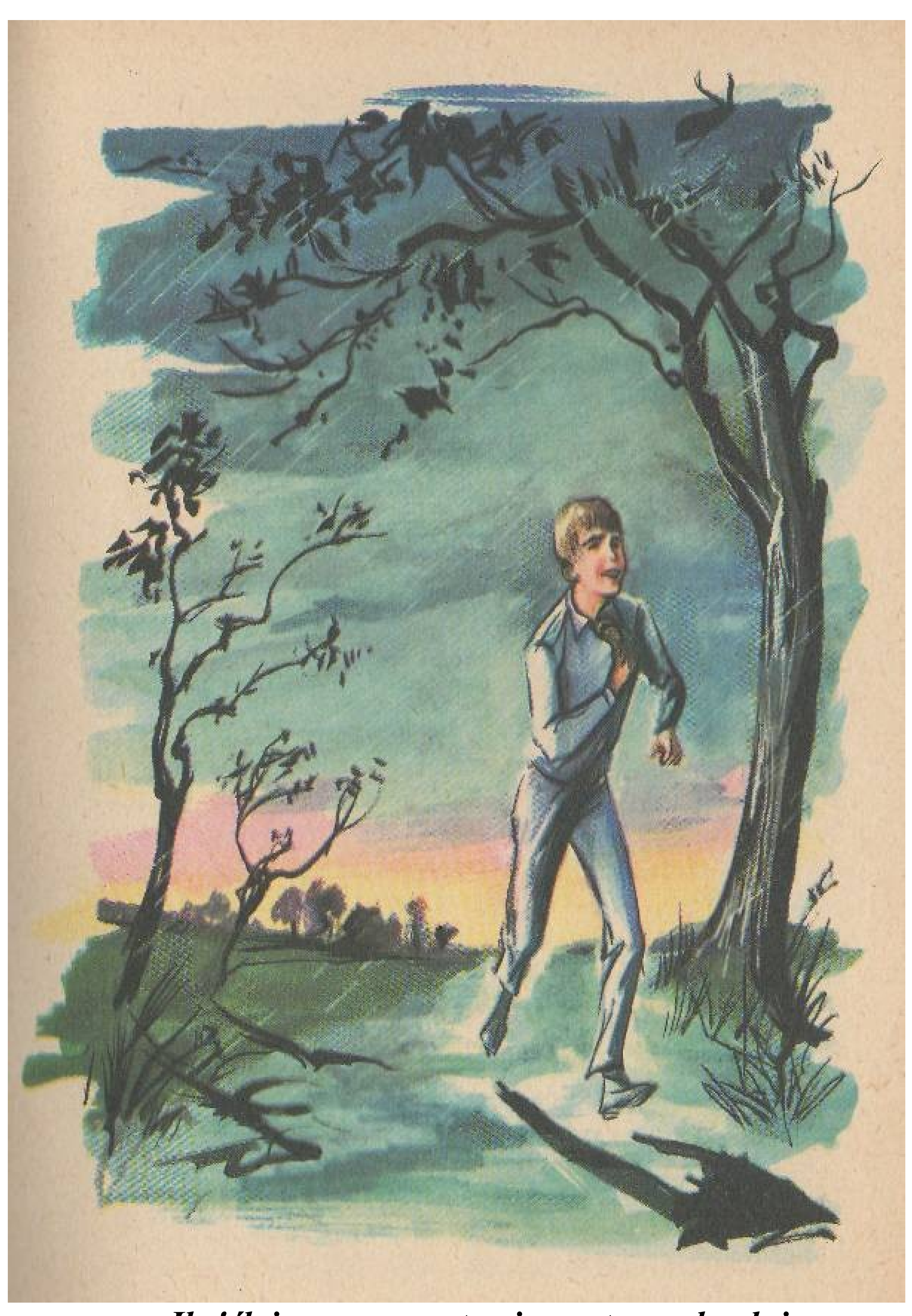
— Mais comment? demanda Nelly.

— Réfléchis un instant! » lui conseilla Roger qui avait déjà deviné le projet de Sylvain. ,

Nelly ne mit pas longtemps à comprendre, elle aussi.

« Que je suis bête! s'écria-t-elle. Il suffit de remonter le cours d'eau depuis l'endroit où il se jette dans la Veule jusqu'à sa source.

— Exactement! admit Sylvain. Cela ne servira pas à grand-chose d'ailleurs, si ce n'est à satisfaire notre curiosité. »



Il s'éloigna, courant gaiement sous la pluie.

Mlle Dupoivre ouvrit la porte à ce moment.

« II est temps d'aller vous coucher, dit-elle aux enfants. Comment, Sylvain, vous êtes encore là! Je pensais que vous étiez parti en entendant la pluie tomber: II pleut très fort à présent. Vous allez être trempé! Allez-vous loin? »

Mlle Dupoivre ne savait pas où se trouvait « la chambre » de Sylvain. Elle la croyait quelque part dans le village et personne ne cherchait à la détromper. Comment lui avouer-la vérité?

Sylvain se leva rapidement.

« Oh!, non, ce n'est pas loin du tout », affirma-t-il en prenant congé. Puis il' s'éloigna, courant gaiement sous la pluie, Virginie à l'abri sous sa chemise entrouverte.

En approchant du manoir, il ralentit son allure. Il se demandait si M. Guérin, ou tout autre individu, errait dans les environs. Mais il ne vit personne et pénétra dans la véranda avec un soupir de soulagement. Il n'avait aucune envie d'être dérangé cette nuit-là et ferma à double tour les deux portes : celle de la-véranda et celle du couloir au second étage.

Puis il se coucha rapidement et s'endormit, sa guenon enlacée autour de son cou. , Mais sa nuit ne devait pas être aussi calme qu'il l'avait souhaité. Quand il arriva au pavillon, le lendemain matin, ses amis remarquèrent aussitôt un éclat insolite dans son regard.

« Que s'est-il passé? lui lança Toufou. M. Guérin est-il venu te rendre visite?

— Non, mais j'ai encore été réveillé-cette nuit, par les mêmes bruits....

— Et alors? tu es descendu? »

A cette simple pensée Toufou sentait sa langue se sécher dans sa bouche, et il admira le calme avec lequel Sylvain lui répondit :

« Oui. »

II était descendu. Il n'avait vu personne dans la cuisine ni dans l'office, et aucune nouvelle trace de pas nulle part. Alors il avait poussé plus loin ses recherches. L'arrière-cuisine communiquait avec une buanderie et au-delà il avait découvert une pièce inconnue, certainement une ancienne crémerie. Dans cette crémerie les bruits se faisaient entendre beaucoup plus proches et il y avait une trappe....

«Tu l'as ouverte? » lui demanda Toufou qui, cette fois, n'avait plus une goutte de salive dans la bouche.

« Non! répondit Sylvain. J'ai pensé que vous aimeriez descendre avec moi.

- Chut ! » fit Roger entendant approcher le pas de M. Guérin. « Nous irons cet après-midi, tous ensemble. »

Cette perspective eut le don de rendre Toufou plus odieux que jamais, tout le temps que dura la leçon. Dès que celle-ci fut finie, il grimpa l'escalier en hurlant comme un démon. Mlle Dupoivre, pourtant habituée à ses cris qui saluaient chaque fin de leçon, ouvrit brusquement la porte de sa chambre. Elle était un peu pâle.

« Que se passe-t-il? cria-t-elle, qui s'est fait mal? »

Toufou éclata de rire et redoubla ses vociférations.

« Oh! Eric! s'écria la pauvre gouvernante, je n'ai jamais vu un garçon aussi insupportable que

vous! » Et ayant posé sur lui un regard empreint de désespoir, elle ajouta : « Ni aussi sale! Allez vous débarbouiller avant de vous mettre à table. Cela vous fera du bien! Et changez de chemise! la vôtre est ignoble !

- Oh! rétorqua Toufou, pour ce que j'ai à faire cet après-midi, il vaut mieux que je n'en change pas; Bouboule a déjà trop de travail! »

Mlle Dupoivre ne put s'empêcher de sourire, mais se reprit vite et lança d'un air fâché :

« Croyez-vous qu'il soit indispensable de recommencer à vous salir aujourd'hui?

- Indispensable! s'exclama le jeune garçon. Absolument indispensable, chère mademoiselle Dupoivre. Je vous expliquerai un jour pourquoi, et en attendant.... »

Ses deux mains sales s'étaient accrochées aux poignets de la gouvernante et cherchaient à l'entraîner dans une valse folle à travers le palier, lorsque la voix de M. Guérin retentit avec une sévérité inaccoutumée, puis sa figure se montra, au bas de l'escalier, chargé de colère.

« Eric! cria-t-il, est-ce' vous qui avez tendu une corde en travers du chemin? J'ai failli me casser le cou.... »

Toufou lâcha Mlle Dupoivre pour faire front à ce nouvel adversaire.

« Euh! expliqua-t-il, je me suis exercé à sauter ce matin et j'ai dû oublier d'enlever la corde....

Vous ne savez donc pas combien cela peut être dangereux? » se récria M. Guérin, véritablement hors de lui.

Mlle Dupoivre se vit obligée d'intervenir.

« Eric, dit-elle sévèrement, vous serez privé de dessert à déjeuner. Cela vous apprendra peut-être à faire attention à ce que vous faites.

— Excellente idée! » renchérit M. Guérin.

Eric serra les poings sans répondre. Il en voulait à M. Guérin d'avoir cherché à le faire punir plutôt que de l'avoir puni lui-même; mais, surtout, il craignait de voir s'établir une alliance entre la gouvernante et le professeur. Si tous deux se mettaient d'accord pour le mater, la vie deviendrait impossible pour lui.

Rentré dans sa chambre, Toufou se lava rapidement les mains et s'assit sur son lit pour réfléchir. Cette seconde opération ne lui prit guère plus de temps que la première. Quand il s'agissait de combiner une sottise il n'était jamais bien longtemps en peine. Il siffla son chien et descendit à la cuisine.

Après avoir échangé quelques phrases polies avec Mme Boule, Eric profita du moment où celle-ci tournait le dos pour subtiliser la boîte de poivre, qu'il glissa dans sa poche. Puis il eut une conversation rapide avec Roger, lequel finalement sourit et acquiesça.

On se mit à table. Mme Boule apporta des œufs sur le plat et des saucisses. Chacun se servit, et Roger dit :

« Veux-tu me passer le poivre, Nelly, la cuisinière a oublié d'en mettre. »

Nelly lui passa le poivrier en demandant poliment à M. Guérin s'il en désirait. Celui-ci remercia et se servit.

Au même moment l'anneau de serviette de Toufou tomba à terre et se mit à rouler en direction

du professeur. Le jeune garçon s'excusa et se leva pour le ramasser.

Mlle Dupoivre détourna la tête, comme pour n'avoir pas à sanctionner cette maladresse. Toufou en profita. D'un geste rapide il ouvrit la main au-dessus de la tête de M. Guérin et une fine poussière grise, presque invisible, s'abattit, couvrant la tête et les épaules du professeur. Toufou retourna s'asseoir sagement et aussitôt M. Guérin se mit à éternuer.

Une fois, deux fois, trois fois. Sa figure était devenue toute rouge et entre deux éternuements il bredouillait : « Je ne sais pas... Atchoum! ce que j'ai... atchoum! C'est le poivre, excusez-moi! C'est a...a...tchoum! affreux! »

La gouvernante le regardait d'un air pincé. Elle ne pouvait pas croire que le peu de poivre qu'il avait versé sur son œuf ait pu avoir un pareil effet. Non! cet homme cherchait à se moquer d'elle, et ce genre de moquerie, qu'elle avait entendu si souvent dans sa vie, avait le don d'exaspérer la brave demoiselle. Les enfants riaient à en perdre haleine, et ce n'était pas fait pour 'arranger les choses.

« Si vous voulez vous retirer, monsieur Guérin, dit la gouvernante assez sèchement, vous pourrez revenir quand votre... indisposition sera passée.... »

M. Guérin ne se fit pas prier. Il se leva, la figure enfouie dans sa serviette, et sortit.

Les rires des enfants redoublèrent.

« Assez! s'écria Mlle Dupoivre de plus en plus mortifiée. Cette plaisanterie n'est pas nouvelle et elle n'est même pas spirituelle !

- Que nous fassions des choses pareilles, suggéra Eric

d'un air innocent, ça se comprendrait. Mais M. Guérin! A son âge!

- Plus un mot là-dessus! coupa Mlle Dupoivre. Et sachez vous taire quand votre professeur reviendra! »

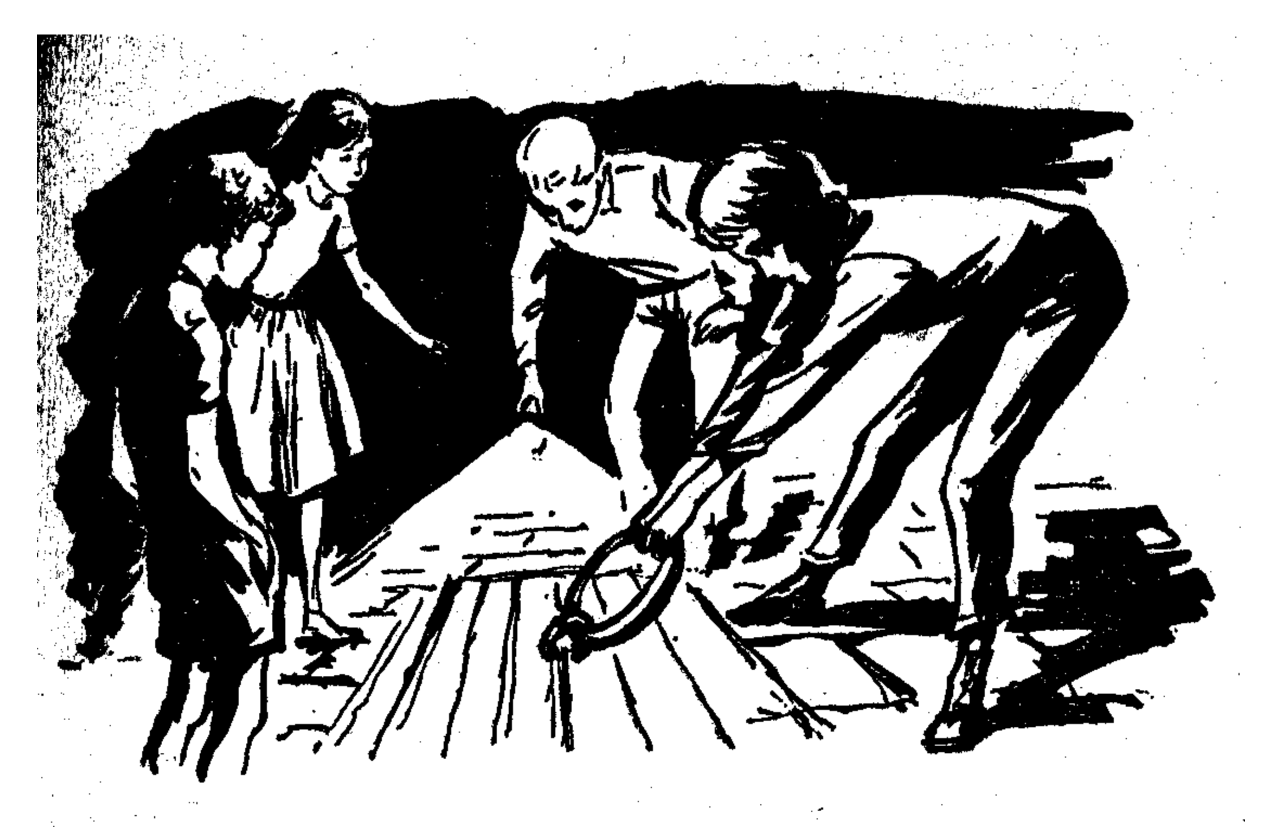
À travers le plafond, on entendait encore le pauvre homme éternuer, puis la crise sembla se calmer, et il réapparut juste à temps pour retrouver sa part de rôti.

Il s'excusa encore, mais ses excuses se perdirent dans le silence glacial que Mlle Dupoivre observa jusqu'à la fin du repas.

Quand on servit le dessert, elle avait complètement oublié la punition infligée à Eric et lui servit, comme d'habitude, une bonne ration de crème. M. Guérin avait meilleure mémoire, mais il se garda de rien dire dans un moment pareil.

Toufou lança vers Roger un coup d'œil triomphant. Il avait obtenu ce qu'il désirait. Pour l'instant il n'en demandait pas davantage.





CHAPITRE XII

Une expédition et ses surprises.

TOUFOU était si content de sa victoire, qu'il n'éprouva aucune appréhension en se retrouvant cet après-midi-là avec ses cousins entre les sombres murs du manoir. Ses craintes de la nuit passée étaient bien loin et sa satisfaction si grande qu'il ne pouvait s'empêcher de la traduire par des cris variés qui réveillaient tous les échos de la vieille demeure. Roger et Nelly riaient à l'entendre et Sylvain qui les avait rejoints à l'heure fixée pour cette exploration, riait encore plus fort qu'eux.

Les plaisanteries de Toufou et son heureux caractère l'amusaient et il se garda de rappeler au petit garçon ses récentes terreurs. A la longue, pour-

tant, il estima qu'il avait suffisamment hurlé pour satisfaire son besoin de bruit. Il entraîna alors toute la bande à travers la cuisine et l'arrière-cuisine, dans la buanderie découverte la nuit précédente, puis de là, dans la laiterie. Comme un propriétaire fier de montrer ses nouvelles installations, il promena le rayon de sa lampe sur les murs, fit miroiter dans l'ombre les étagères de marbre qui ceinturaient la pièce et, enfin, abaissa la lumière au niveau du sol. La trappe apparut alors, à peine visible sous la couche de poussière qui bouchait toutes les jointures et dissimulait jusqu'à la poignée, habilement encastrée dans un creux de la planche. Roger dégagea l'anneau de fer et tira dessus de toutes ses forces. Rien ne bougea.

« Ça va être dur, dit Sylvain, cette trappe n'a pas servi depuis des années! Laisse-moi essayer. »

Les efforts de Sylvain demeurèrent aussi vains que ceux de Roger, puis chacun tenta sa chance à tour de rôle, même Crac qui semblait croire qu'il lui suffisait d'aboyer pour ouvrir la trappe rebelle.

« II faudrait une corde, dit Sylvain. Qu'ai-je fait de celle que nous avions achetée? J'ai dû la laisser dans ma chambre. Veux-tu aller la chercher, Touf? Voici la clef. »

Toufou s'éloigna en chantant, Crac sur ses talons.

Quelques instants plus tard, il réapparaissait, très pâle.

« II y a des gens dans la chambre, là-haut, dit-il. J'ai entendu des bruits... je n'ai pas osé entrer....

— Qui veux-tu qui soit là-haut? s'exclama Sylvain. Tu es un petit poltron et tu t'es imaginé entendre des bruits, voilà tout. »

Cependant comme Roger ne paraissait pas très désireux de monter et que Toufou répétait inlassablement : « J'ai entendu des bruits, je t'assure! » Sylvain prit le parti d'aller lui-même chercher la corde.

Il revint un instant plus tard portant sa guenon sur son épaule et riant tout seul.

« C'est Virginie que tu as entendue, dit-il. Elle s'amusait avec le jeu de quilles. Je te disais bien que personne ne pouvait entrer là, bébé! »

Eric devint rouge et, pour cacher son embarras, aida Sylvain à passer une boucle de corde dans l'anneau de la trappe et à l'y fixer solidement.

« Maintenant, au travail, tous! ordonna Sylvain. On tire! Oh! hisse! »

Les enfants s'alignèrent les uns derrière les autres au long de la corde, et Virginie, l'air conscient de son importance, les imita avec empressement.

« Une, deux, trois ! »

La trappe céda si soudainement que toute la grappe d'enfants culbuta et entra en contact brutal avec le sol dallé. Mais cela ne diminua pas l'enthousiasme général. Geignant et se frottant, tous s'approchèrent du trou béant, maintenant découvert.

« Des marches! s'écria Sylvain, des marches de pierre qui s'enfoncent dans la cave. Pourquoi n'avons-nous pas pensé plus tôt que sous une pareille bâtisse il devait y avoir des caves formidables? »

II descendit le premier et, comme il l'avait prévu, découvrit au bas des marches une énorme cave voûtée.

Des caisses, des tonneaux, des bouteilles couvertes,

de toiles d'araignées s'empilaient un peu partout dans le plus grand désordre. Une très forte odeur de moisi flottait dans l'air. Virginie, comme si elle n'appréciait ni cette odeur ni cette obscurité, se tenait crispée sur l'épaule de son maître, ses petites mains cramponnées aux mèches de ses cheveux.

Les trois cousins étaient descendus derrière Sylvain. Leurs lampes projetaient des ronds lumineux sur la voûte, ou se perdaient dans des profondeurs inconnues. Crac, très excité, bondissait en tous sens, affolé par une odeur de rats et de souris telle que les appels de Toufou ne parvenaient pas à le calmer. L'exploration de la cave dura longtemps sans apporter aucune découverte intéressante.

« II n'y a même pas une bouteille de limonade qui ne soit pas vide! conclut Toufou désappointé.

— C'est vrai, admit Sylvain, mais cela n'a rien d'étonnant. Ce qui me paraît bien plus étrange, c'est de ne trouver aucune trace d'une présence récente. Cette poussière accumulée sur les planches, les bouteilles ou le sol, n'a pas été touchée depuis des. années, c'est visible. Il n'y a pas un mégot de cigarette, rien....

— Ce n'est donc pas ici, non plus, que viennent, la nuit, ceux qui font du bruit », acheva Nelly à voix basse. Elle aurait eu peur en découvrant des traces de leur passage, mais l'absence de tout indice n'était-il pas plus effrayant encore?

« Alors, comment saurons-nous Jamais qui ils sont et où ils se cachent? demanda. Eric.

— Je pense qu'il n'y a plus qu'un moyen, fit Sylvain, je descendrai une nuit ici, et les bruits me guideront.

— Tu oserais faire cela? demanda Toufou éberlué. Eh bien, vrai! tu es brave! » „ Nelly se mit à rire de l'accent convaincu de son cousin, mais elle partageait entièrement son opinion.

« Oserais-tu faire cela, toi, Roger? » demanda-t-elle à son frère.

Roger réfléchit deux secondes et dit honnêtement :

« Non, je ne le ferais pas et, qui plus est, je pense que Sylvain ne devrait pas s'y risquer. »

Sylvain haussa insoucieusement les épaules.

« Je veux éclaircir ce mystère, dit-il, et puisqu'il n'y a pas d'autre moyen! »

Un instant de silence suivit cette déclaration pendant



lequel les trois Verdier cherchèrent vainement quelque autre solution à proposer. Sylvain, tous ses sens en éveil, inspectait les lieux, comme s'il choisissait déjà le coin où il se tiendrait aux aguets. Tout à coup ses sourcils se froncèrent.

« N'entendez-vous aucun bruit? » demanda-t-il.

Tous retinrent leur souffle.

« Je crois, murmura Nelly, après un nouveau silence, je crois entendre par moments un petit bruit, une sorte de gargouillement. »

Toufou s'agita. Il n'entendait rien, mais ne désirait en aucune façon entendre des bruits dans l'obscurité, quels qu'ils fussent.... Il avait besoin de lumière et de grand air.

« Moi, je remonte! s'écria-t-il. Ecoutez gargouiller les gargouillis si vous voulez, mais je vous assure que vous seriez mieux dehors qu'ici! »

Les autres rirent en l'entendant, mais remontèrent l'escalier derrière lui. Crac abandonna la poursuite des rats et se retrouva le premier clans la laiterie, joyeux d'échapper aux absolues ténèbres de la cave. Pourtant, arrivé devant la porte conduisant à la buanderie, il s'arrêta et gronda sourdement.

Les enfants se turent aussitôt et Nelly saisit la première main qu'elle trouva à portée de la sienne. C'était celle de Sylvain.

« Que se passe-t-il encore? » demanda-t-elle.

Roger avait collé son oreille à la porte. Quand il se retourna, sa figure, brusquement éclairée par le rayon lumineux d'une lampe, parut étrangement pâle.

« J'entends des voix d'homme, dit-il dans un souffle. Qui a fermé la porte de la véranda? »

Eric rougit et avoua :

« C'est moi qui suis entré le dernier, j'ai tiré la porte mais je ne l'ai pas fermée à clef... Quel idiot je suis....

— Tais-toi, fit Sylvain, et fais taire ton chien, je vais aller voir ce qui se passe, »

Toufou posa sa main sur la tête de Crac, et Sylvain entrouvrant la porte se faufila dans la buanderie. Les voix étaient encore lointaines. Il se dirigea vers elles à travers l'arrière-cuisine, puis la cuisine, et enfin se glissa dans le corridor. Mais ce qu'il aperçut alors le cloua sur place, muet de surprise.

Dans le vestibule, au pied du grand escalier, se tenaient trois hommes : deux lui étaient inconnus, le troisième était M. Guérin.

« Des gens sont venus ici, disait ce dernier. Et ils sont nombreux! Regardez ces piétinements dans l'escalier! Il faut savoir qui ils sont et pourquoi ils ont laissé ouverte la porte de la véranda. C'est tout de même curieux ces allées et venues alors que nous ne voyons jamais personne!

- Une chose est certaine, dit l'un des inconnus, c'est que cette fois nous tenons une piste. Maintenant, il n'y a plus qu'à la suivre! »

Les hommes montèrent le grand escalier. Mais Sylvain en avait entendu assez. Il retourna dans la laiterie.

« C'est M. Guérin avec deux autres hommes, expliqua-t-il brièvement. Je ne comprends pas ce qu'ils font ici ni ce qu'ils désirent, mais il est certain que pour un précepteur, le vôtre a une drôle de conduite! Si vous voulez que je vous donne mon avis, il est simple : M. Guérin n'est pas plus professeur

que vous ou moi. C'est un simulateur qui a pris ce prétexte pour cacher ses véritables intentions. Et je serais bien surpris si elles étaient avouables! »

Cette étrange affirmation laissa les enfants sans voix. Eric fut le premier à reprendre conscience du danger immédiat.

« Qu'allons-nous faire? demanda-t-il. Vont-ils venir par ici? Et comment sortirons-nous s'ils ont pris la clef de la véranda? »

Mais Sylvain avait déjà son plan.

« II y a une clef à l'intérieur de la porte de la cuisine. Nous la prendrons et nous pourrons continuer à entrer et sortir à notre gré.

- Pouvons-nous partir tout de suite? questionna Nelly, de moins en moins rassurée. Est-ce prudent?

- Il faut d'abord fermer la trappe, dit Sylvain. Ensuite nous partirons. Ils sont montés dans les étages et ne risquent pas de nous voir, même s'ils regardent par les fenêtres. La cuisine donne sur le verger et les arbres sont très touffus.

— Mais s'ils sont montés, ils vont aller dans ta chambre, fit Roger.

— J'ai la clef du corridor dans ma poche, et ils ne remarqueront peut-être même pas la porte ! Partons vite! »

Le départ s'exécuta comme l'avait conçu Sylvain. Crac ne gronda pas, la porte de la cuisine voulut bien s'ouvrir sans trop de grincements et la voûte feuillue des arbres cacha le passage des fugitifs.

Poussés par la crainte, ceux-ci coururent longtemps, faisant un large détour pour contourner le manoir, et ne s'arrêtèrent que lorsqu'ils se retrouvèrent bien à l'abri sur le chemin du pavillon.

Alors ils se regardèrent, encore haletants. Chacun avait mille questions à poser, mais à quoi bon! Ne savaient-ils pas qu'aucun d'eux n'était capable d'y répondre!

Qui était au juste M. Guérin? Pourquoi s'intéressait-il au manoir? Quel rapport existait-il entre sa venue et les bruits suspects? Toutes ces énigmes demeuraient à résoudre.

Enfin Roger parla.

« Je crois, dit-il, qu'il faut avertir Mlle Dupoivre.

- Oh! non! s'écria Toufou. Elle nous empêcherait de retourner au manoir!

- Au point où en sont les choses, nous ne pouvons guère faire autrement! reprit Roger raisonnable; mais il est certain, qu'après, la vie ne sera plus drôle pour nous. Ne disons rien ce soir, si tu veux.... Peut-être trouverons-nous cette nuit une meilleure solution. Mais j'en doute! Nous ne pouvons pas garder pour nous un pareil secret! »





CHAPITRE XIII

Encore de l'imprévu.

LE répit que s'était accordé Roger devait avoir d'étranges conséquences, car il se passa ce soir-là un événement imprévu qui dérangea tous ses plans.

Mlle Dupoivre reçut un coup de téléphone et lorsqu'elle vint ensuite rejoindre les enfants, son visage était bouleversé.

« II faut que je parte, leur dit-elle. Ma sœur est au plus mal et me réclame.... Puis-je vous quitter? Serez-vous raisonnables si je vous laisse seuls deux ou trois jours? »

Les enfants savaient que Mlle Dupoivre n'avait plus que sa sœur au monde et promirent tout ce qu'elle voulait afin d'apaiser ses scrupules.

Nelly l'aida à faire sa valise, tandis que Roger téléphonait à la gare et commandait un taxi. Il y avait encore un train de nuit. Mlle Dupoivre pouvait le prendre en se hâtant, mais il lui était bien pénible de se faire à l'idée de partir sans revoir Mme Boule, ni lui laisser des instructions détaillées.

« Et puis, il faut que j'avertisse M. Guérin, dit-elle à Nelly, c'est encore une chance qu'il soit ici. Sans lui je n'aurais pas pu partir en vous laissant seuls. Heureusement, il est sérieux et dévoué... il n'y a rien à craindre avec lui ! »

Nelly se garda d'interrompre la gouvernante pour lui dire ce qu'elle pensait de son professeur. Cela n'aurait servi qu'à augmenter sa panique et peut-être à l'empêcher de se rendre auprès de sa sœur. La fillette appela son cousin et le pria d'aller chercher M. Guérin qui s'était déjà retiré dans sa chambre. Eric leva très haut ses sourcils, mais ne dit rien, lui non plus.

Les recommandations que Mlle Dupoivre adressa à son remplaçant, furent longues et émouvantes. Il les accueillit comme il convenait, cherchant à la rassurer au sujet de sa sœur et lui recommandant de ne pas s'inquiéter pour les enfants : il veillerait à tout en son absence. Cependant, Toufou qui l'épiait en silence, crut découvrir des intonations fausses sous ses phrases polies.

L'arrivée du taxi interrompit ses protestations. Mlle Dupoivre, au bord des larmes, abrégea les adieux en montant très rapidement dans la voiture.

Quand celle-ci démarra, les mains des enfants s'agitèrent, joyeusement d'abord, de plus en plus lentement ensuite.

« Pauvre Mlle Dupoivre, fit M. Guérin, j'espère que sa sœur n'est pas aussi mal qu'elle le pense. »

Puis, sur un ton qu'il s'efforçait de rendre joyeux, il ajouta:

« Quant à nous, mes enfants, il va falloir que nous fassions chacun notre possible pour nous tirer d'affaire sans elle et nous supporter les uns les autres. »

II avait lancé cette phrase gentiment, en grand frère plutôt qu'en professeur, et le silence qui l'accueillit parut le surprendre.

Il regarda les enfants, leurs regards se détournèrent du sien.

« Euh... nous ferons tout ce que nous pourrons, monsieur... », marmotta enfin Roger, sentant que quelqu'un devait répondre. « Mais l'enthousiasme n'y était pas. [1] M. Guérin attribua peut-être cette froideur à l'émotion du départ, mais il était gêné et cela se! voyait. Il regarda sa montre.

« Oh! oh! dit-il, il est affreusement tard. Montez vite vous coucher, s'il vous plaît, et que toutes les lumières soient éteintes dans dix minutes. »

Dix minutes plus tard aucune lumière ne brillait plus dans les chambres. Mais aucun des trois enfants ne parvenait à trouver le sommeil.

Le lendemain matin, dès son arrivée, Sylvain fut mis au courant des derniers événements et consulté sur la conduite à tenir à l'égard de l'inquiétant professeur.

« II faut n'avoir l'air de rien, affirma-t-il, sinon il se méfiera et se tiendra sur ses gardes. S'il est-besoin de l'attaquer de front, il sera temps de le

faire dans quelques jours quand Mlle Dupoivre sera revenue et informée. »

De son côté, Sylvain avait d'importantes nouvelles à communiquer à ses amis. Il avait passé la nuit dans les bois, mais, réveillé au petit jour, il avait eu l'idée de se rendre au manoir. Entré par la porte de la cuisine, il avait trouvé toutes les portes des chambres et des placards grandes ouvertes.

« Et la porte du corridor? demanda Eric.

— Défoncée! affirma Sylvain. Et les chambres d'enfants! Je voudrais que vous voyiez dans quel état ils les ont mises ! Tout est sens dessus dessous. Le lit défait, les jouets bouleversés, les meubles renversés! Je ne comprends rien à ce qu'ils ont voulu faire! Que peuvent-ils chercher tous les trois?

— Un trésor? » suggéra Toufou. Mais Roger intervint.

« Toi qui nous avais si bien dit que M. Guérin n'entrerait jamais! murmura-t-il, sarcastique.

— Je m'étais trompé, et nous nous sommes tous trompés sur son compte! Maintenant, il s'agit d'être prudents.

— Mais que vas-tu faire? Tu ne vas pas retourner coucher au manoir !

— Dans ma chambre, non, mais je passerai la nuit dans la cave, comme je l'avais dit. J'ai puisque jamais envie de savoir d'où viennent ces bruits, et je suis de plus en plus convaincu qu'un rapport existe entre eux et M. Guérin.

-— Quel rapport? » demanda Toufou, qui croyait bien deviner, lui aussi, que là était toute la clef du mystère. Mais Sylvain ne put lui répondre que par un haussement d'épaules évasif. Nelly, de son côté,

aurait voulu voir les garçons renoncer à découvrir l'origine de ces bruits. Qu'y pouvaient-ils? A quoi servait de s'exposer au danger en passant une nuit dans la cave? Elle chercha à détourner Sylvain de son projet, mais tous ses efforts demeurèrent inutiles.

« Je veux en avoir le cœur net, répétait le garçon. J'irai et il ne se passera rien. »

L'arrivée de Mme Boule interrompit le colloque. Elle promit de tenir la maison de telle sorte que personne ne s'apercevrait de l'absence de Mlle Dupoivre. Mais ses efforts ne dépassèrent pas les limites de sa cuisine.

En l'absence de la gouvernante une atmosphère très lourde pesa sur tous les habitants du pavillon. Le premier repas du matin fut pénible. La leçon qui suivit fut encore plus morne. M. Guérin avait l'air préoccupé et ses élèves auraient pu lui jouer ce jour-là plus de tours encore que de coutume. Mais ils avaient promis d'être sages, et Toufou, lui-même, semblait avoir épuisé son stock d'idées géniales. Sylvain, silencieux, observait le professeur, se demandant quelle raison avait pu l'entraîner à jouer ce double jeu. Elle ne devait pas être mince, sinon pourquoi aurait-il pris la peine de chercher cette place de précepteur qui lui déplaisait si visiblement?

Un peu avant le déjeuner, un coup de téléphone de Mlle Dupoivre leur apprit qu'elle était bien arrivée; mais que l'état de sa sœur lui donnait les plus vives inquiétudes. Elle ne savait pas quand elle pourrait revenir.

Roger, qui avait reçu la communication, raccrocha le récepteur d'un geste aussi découragé que

s'il se fût agi de la santé de sa propre sœur.

« Vous m'avez dit que vous ne connaissiez même pas la sœur de Mlle Dupoivre, s'étonna M. Guérin. Est-ce vraiment sa santé qui vous inquiète à ce point?

Roger baissa la tête sans répondre, et le professeur s'ingénia à lui démontrer qu'il n'y avait pas lieu de dramatiser ainsi les choses. Cependant il lui fut impossible de dégeler cette atmosphère de gêne dont il ne parvenait pas à s'expliquer les causes.

Fidèle à ses habitudes, Crac lui-même se mit en devoir de manifester sa désapprobation. Puisque Toufou boudait M. Guérin, lui, lui tournait le dos ostensiblement. Cette inexplicable attitude eut pour effet de porter à son comble la démoralisation du professeur. Les réticences de ses élèves lui étaient amères, mais l'hostilité du chien dépassait son entendement.

Il essaya pourtant, honnêtement, de faire des offres de promenade après le déjeuner. Elles furent toutes repoussées. Quand il revint, à l'heure du goûter, la conversation cessa brusquement.

Les quatre enfants avaient souhaité être seuls, et son retour dérangeait leurs plans. Allait-il profiter de l'absence de Mlle Dupoivre pour les surveiller à toute minute et ne jamais leur laisser un instant de liberté? Nelly, la moins habile à cacher ses sentiments, avait un air vraiment rébarbatif. •

« Un sourire vous irait mieux », fit M. Guérin. Et aussitôt Nelly parut deux fois plus désagréable.

Pensant qu'une pareille attitude pouvait tout compromettre, Sylvain essaya de meubler le silence. Virginie mêla ses efforts aux" siens. Elle

arracha le gâteau que Nelly tendait à Crac, avec un geste si rapide et une grimace si comique que tout le monde éclata de rire, sauf le chien, affreusement vexé.

« Je suis heureux de voir que vous savez encore rire! s'exclama M. Guérin, je ne vous en croyais plus capables! i et il paraissait vraiment soulagé.

Mais Roger était à bout de patience. Il décida d'aller faire un tour au village et ne» revint avec ses cousins que très juste à temps pour l'heure du dîner.

Sylvain les avait quittés. Il s'en était allé vers le manoir, pour mettre à exécution son projet. Tout en marchant dans le sous-bois, il mangeait un sandwich de pain et de fromage et régalait Virginie de prunes, dont elle savait fort adroitement extirper les noyaux. Au manoir, il retrouva sa chambre dans le même état de bouleversement que le matin. Mais il n'éprouva aucun désir de la remettre en ordre. En bâillant, il prit sa couverture, la mit sous son bras et Virginie sur son épaule, puis il descendit à la laiterie et ouvrit la trappe. La petite guenon, d'abord surprise, manifesta son mécontentement dès qu'elle eut compris l'intention de son maître. Passer la nuit dans cette cave, n'était pas du tout à son goût. Elle grognait et tiraillait la couverture comme pour dire : « Non! Non! Ça ne va pas! »

« Je regrette, Virginie, mais c'est ici que nous dormirons cette nuit, dit Sylvain fermement. Dis-moi plutôt dans quel coin nous allons nous installer? »

Tous les coins et recoins étaient aussi sales les uns que les autres, et le jeune garçon pensa que le

mieux était de se coucher sur des planches. Le bois serait moins dur et moins froid que la pierre. La nuit était très chaude, mais la cave était glaciale. Qu'importé! Enroulé dans une bonne couverture, avec Virginie en guise de bouillotte, Sylvain ne craignait pas le froid.

Aussitôt installé, il sombra dans un profond sommeil. Une araignée passa sur sa joue, il ne la sentit même pas; quand elle frôla le museau poilu de Virginie, celle-ci leva sa patte et, d'un geste prompt, la tua. Puis elle s'endormit, elle aussi. Dix heures et demie sonnèrent, puis onze heures, onze heures et demie, minuit. Sylvain s'éveilla. Son bras replié sous lui lui faisait mal. Il changea de position, se souvint de l'endroit où il se trouvait et s'assit, l'oreille tendue.

Dans le silence il lui sembla percevoir le même faible bruit que la veille, ce bruit que Nelly avait appelé un gargouillement. Mais il était si faible et si lointain qu'il était impossible à préciser - - ni même de dire s'il existait réellement.

Sylvain alluma sa lampe et examina la cave. Il ne vit rien si ce n'est deux points brillants : les yeux d'un rat qui, effrayé par cette lumière, détala aussitôt. Sylvain se recoucha, Virginie passa ses pattes autour de son cou et tous deux se rendormirent.

Une heure s'écoula encore, puis brusquement, un bruit réveilla les dormeurs.

Bang! Bong!

Sylvain se redressa d'un bond. C'était le bruit - le même bruit que celui entendu déjà si souvent en pleine nuit. Il retentissait, très proche cette fois. Bang!

Le jeune garçon écouta attentivement et fut bientôt convaincu que ce bruit provenait d'un lieu encore assez éloigné de la cave. Il alluma sa lampe, la promena autour de lui. Toujours rien! pourtant les bruits ne cessaient pas. Bang! Boum! et puis venait cet espèce de gémissement qui avait fait si peur à Eric et aussi un frottement encore jamais entendu. Enfin il sembla à Sylvain qu'il entendait des éclats de voix. Mais c'étaient des voix lointaines, comme des voix d'hommes parlant très fort, et dont il aurait été séparé par plusieurs épaisseurs de murailles.

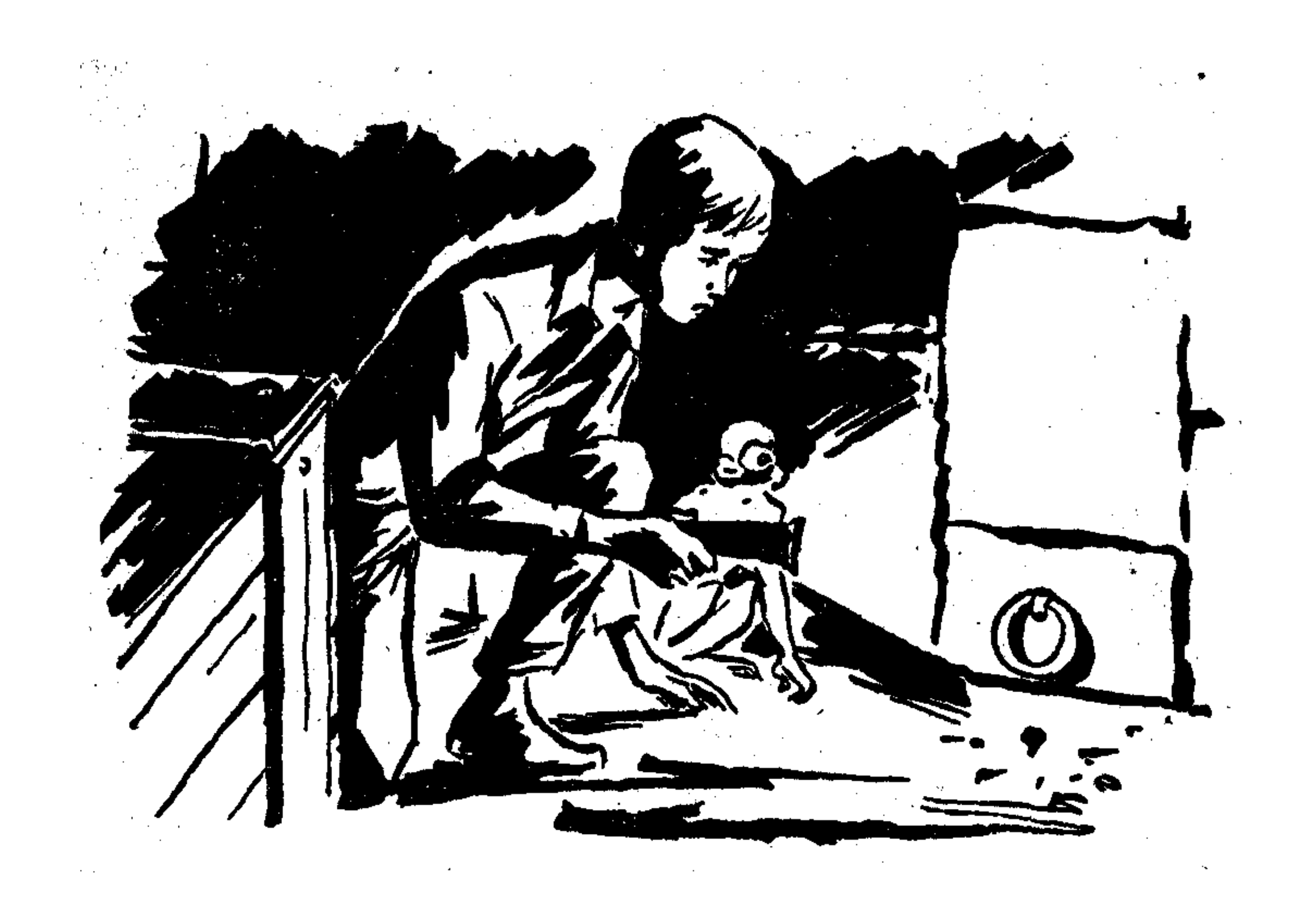
Sylvain rejeta sa couverture.

« Virginie, dit-il, je crois que c'est le moment de nous livrer à une petite exploration. Tu viens? »

Sitôt levé, il se dirigea vers la droite, côté d'où semblaient provenir les bruits. Mais comment pouvaient-ils venir de là? Un mur barrait la cave et aucune porte n'y était visible.

Le jeune garçon projeta la lumière de sa torche sur toute la surface du mur. Il était fait de pierres apparentes, comme tous les autres murs de la cave. Pourtant il offrait une légère différence au toucher : les pierres suintaient d'humidité.

Bang! Le bruit paraissait réellement retentir de l'autre" côté de cette muraille! Sylvain la regarda encore. Et c'est alors qu'il trouva ce qu'il cherchait; mais sans Virginie il ne l'aurait pas découvert. A vrai dire ce fut elle qui le trouva pour lui !



CHAPITRE XIV

Incidents étranges.

UNE vieille caisse était posée contre le mur. Virginie aperçut quelque chose qui remuait au long de ses planches. Etait-ce une araignée? un cloporte? D'un geste prompt, elle glissa sa patte derrière la caisse, et Sylvain l'écarta pour voir ce qui s'y trouvait.

Aucune bestiole n'était visible, mais un gros anneau de fer rouillé apparut, encastré dans le mur. Il ne présentait aucune particularité remarquable sinon celle d'être placé très bas, presque au ras du sol, et de ne paraître servir à rien. Il n'avait pourtant pas été posé là par hasard ! Sylvain

supposa que cette cave avait pu être autrefois un cachot, et cet anneau, alors, aurait servi à fixer les chaînes des prisonniers. C'était bizarre, mais possible. Sylvain tira sur l'anneau, rien ne bougea. Il poussa. Pas plus d'effet. Virginie s'était assise auprès de lui et l'observait, très intéressée.

Ce fut tout à fait par hasard que Sylvain découvrit le secret de l'anneau. En le manœuvrant de droite à gauche, il s'aperçut qu'il tournait. Il poursuivit le mouvement deux tours, trois tours et, tout à coup, quelque chose se produisit. Le jeune garçon n'eut pas le loisir de comprendre quelle machinerie secrète il avait déclenchée — un levier invisible sans doute — mais il s'aperçut à sa grande surprise que la pierre voisine de celle qui portait l'anneau se déplaçait, pivotant sur elle-même lentement, très lentement. Surpris, il cessa son mouvement et la pierre s'immobilisa. Elle était déjà à demi dégagée du mur.

Dans la fièvre de sa découverte, Sylvain, sans chercher à s'expliquer le secret de cette manœuvre, reprit l'anneau et le tourna encore. Il parvint ainsi à mettre au jour un étroit passage à travers le mur, assez large pour qu'il pût s'y faufiler, mais où un homme un peu corpulent n'aurait jamais pu passer. Au-delà on ne voyait rien, c'était un trou noir, ouvrant sur une nouvelle cave, sans doute, car il s'en dégageait un air froid et humide qui ne pouvait être celui de l'extérieur. Sylvain glissa sa lampe allumée dans l'ouverture. Peine perdue, son faible rayon lumineux ne rencontrait aucune surface où s'accrocher.

« Allons-nous passer par là? » demanda-t-il à sa guenon.

Celle-ci, sans répondre, se glissa à travers la brèche et revint presque aussitôt, marmottant d'incompréhensibles propos. Elle était excitée mais non pas effrayée. Sylvain décida qu'il pouvait sans danger se risquer de l'autre côté de la muraille. Les bruits devaient provenir de plus loin encore.

Il se faufila dans la trouée et reprit pied sur un sol ferme et dallé, mais, quand il se redressa, ce fut tout juste si sa tête ne heurta pas le plafond tellement celui-ci était bas. Il promena sa lampe autour de lui, et sa lumière se posa sur des parois taillées à même le roc et suintantes d'humidité. Une odeur de moisi le saisit à la gorge. Il s'immobilisa et inspecta les lieux.

Il se trouvait dans une sorte de petit réduit complètement vide. A quoi diable pouvait servir cette sorte de boîte? Un cachot? Sylvain se le demandait encore lorsqu'un nouveau bang retentit, si violent cette fois qu'il le fit sursauter. Il ne pouvait être loin maintenant de la chose, quelle qu'elle fût, qui produisait ce bruit. Bang! Encore! Cela venait d'en dessous. Sylvain inspecta le sol et s'aperçut que ses pieds reposaient à deux pas d'un trou béant II se recula d'un geste instinctif et balança sa lampe au-dessus de l'orifice. Elle n'en éclairait pas le fond, mais des barreaux de fer apparurent fixés à la paroi. Ils étaient à demi rongés de rouille, et il était impossible de savoir jusqu'où ils descendaient.

Bang! C'était bien d'en bas que venaient les bruits, et, résonnant dans cette pièce minuscule, ils revêtaient une ampleur effarante. Virginie était terrifiée. Elle se recroquevillait contre la muraille,

cherchant un abri, puis elle bondit dans l'étroit passage par où elle était entrée et demeura là, tremblante de terreur. Sylvain la rappela avec des mots apaisants, mais la bête ne bougeait pas. Il dut s'approcher d'elle.

Sa main tâtonna dans l'ombre avant de rencontrer le petit corps frissonnant du singe, et ce fut là sans doute l'origine de la catastrophe qui se produisit alors : la pierre mouvante se remit en mouvement. Sylvain avait-il frôlé un ressort secret, mis en branle un levier invisible? C'est probable. Toujours est-il qu'il ne s'en aperçut pas. Il caressait Virginie et cherchait à la rassurer en lui parlant à voix basse, lorsqu'un léger frôlement attira son attention. La pierre qui lui avait livré passage reprenait sa place.

Il se précipita pour la retenir mais ses efforts demeurèrent vains. La pierre était lourde et animée d'un inexorable mouvement. Elle s'encastra entre ses voisines, puis tout mouvement cessa et Sylvain connut un moment de panique affreuse. Il chercha frénétiquement un anneau de fer, une manette ou un interstice, mais ce côté-ci de la muraille n'offrait nulle aspérité, nulle prise. Sylvain était prisonnier dans cet affreux petit réduit humide et glacial.

Un nouveau « bang » s'éleva des profondeurs et le jeune garçon s'arrêta pour réfléchir. Si des hommes étaient à l'origine de ces bruits il devait exister une autre entrée au souterrain dans lequel ils se trouvaient puisque, pour s'y rendre, ils n'étaient pas passés par la cave.

La première chose à faire était de déterminer l'endroit où se tenaient ces hommes. Le trou béant

et son échelle de fer semblaient conduire vers eux, mais, malgré tout son courage, Sylvain ne pouvait regarder sans frissonner les barreaux de fer rongé qui se perdaient dans l'obscurité de ce puits sans fond. Où le mèneraient-ils? et quelle stabilité offraient-ils? Sylvain aurait préféré tout autre moyen d'évasion. Il tâtonna encore longuement le mur, mais ni la pierre tournante ni aucune autre pierre ne bougea sous la pression de ses doigts angoissés.

Il s'approcha alors du trou et le fouilla du regard. Rien. On ne voyait rien.

Des bruits de voix montaient, trop confus pour qu'il fût possible de distinguer les paroles ou reconnaître les voix. Qui étaient ces hommes qui, nuitamment, s'agitaient dans ces profondeurs?



M. Guérin était-il parmi eux? Quelle surprise s'il voyait apparaître Sylvain! Mais le sourire que cette pensée avait fait naître sur les lèvres du jeune garçon s'effaça vite. Leur rencontre ne serait vraisemblablement pas comique. Quelles que fussent les mystérieuses occupations du répétiteur, il ne tenait certainement pas à ce que Sylvain les connaisse. Il était fort et déterminé. Ses réactions seraient brutales, sans aucun doute.

Néanmoins, Sylvain s'assit sur le bord du trou et tâta du pied la résistance des barreaux. D'elle seule dépendait son salut.

La tige de fer résista à la pression de son pied, mais quand il s'y appuya de tout le poids de son corps, elle céda. 11 essaya le barreau suivant et le résultat fut le même. Si l'échelle n'était pas de force à le supporter, qu'allait-il devenir? Périr emmuré dans cette affreuse petite cave? Appeler à l'aide les inconnus qui s'affairaient en bas?

Virginie, agrippée à son épaule, semblait terrifiée, bien qu'elle-même ne courût aucun danger.

« Allons! lui dit son maître, sois raisonnable. Il faut descendre! J'ai eu tort, vois-tu, de poser mon pied au centre des barreaux. Si j'appuyais sur le côté où la barre de fer fait un angle, elle résisterait mieux. Et puis il faut aller vite, très vite, sans lui laisser le temps de craquer. Allons, viens, Virginie. On y va! »

Malgré ses bonnes résolutions, la descente fut pénible pour Sylvain. Ses mains lui servaient encore plus que ses pieds, répartissant le poids de son corps sur plusieurs barreaux à la fois. Ecorchées et brûlantes, elles s'accrochaient sans répit à l'une ou à l'autre des extrémités de ces chancelants

crampons qui le maintenaient au-dessus d'un vide dont il n'apercevait toujours pas le fond. Sa lampe, qu'il avait attachée à son cou, ballottait au gré de ses mouvements, éclairant d'une lueur dansante la paroi rocheuse de ce puits dans lequel il descendait.

Son cœur battait à grands coups, et un soudain « bang » le fit sursauter si fort qu'il s'en fallut de peu qu'il lâchât prise.

Enfin, il sentit le sol sous son pied et avec un inexprimable soulagement il abandonna les barreaux et reprit une position plus normale debout sur la terre ferme. Une étroite voûte s'ouvrait derrière lui, il s'y engagea prudemment. Les voix des hommes résonnaient beaucoup plus proches. Sylvain éteignit sa lampe et écouta. Les paroles lui demeuraient confuses, mais, l'un après l'autre, il identifia les divers bruits déjà connus : le grincement si impressionnant à entendre était celui d'un treuil, les « bang » sonores étaient produits par la chute d'objets lourds projetés au sol. Le très faible gargouillement, à peine perceptible de la cave, résonnait ici en permanence, facilement reconnaissable : c'était un bruit d'eau courante. Allumant sa torche à chaque pas, de peur de rencontrer un nouveau trou, Sylvain avança lentement, et une nappe d'eau apparut à l'extrémité de l'espèce de couloir dans lequel il s'avançait.

« Qu'est-ce? se dit-il stupéfait. Une source souterraine? un étang couvert? »

Mais non, l'eau noire clapotait, doucement entraînée par un courant qui la poussait vers la droite. Oubliant toute prudence, Sylvain projeta la lumière de sa lampe sur cette eau.

Sa faible largeur ne permettait pas de lui donner le nom de rivière, mais c'était réellement un ruisseau, un large ruisseau, qui passait dans cette cave, coulant sur un lit de rochers sous une voûte de pierres de hauteur inégale et parfois très basse.

En un éclair, la lumière se fit dans l'esprit du jeune garçon : la Veulette! Elle coulait non pas près du manoir, mais au-dessous! Du côté où se trouvait Sylvain, une sorte de corniche permettait de longer sa berge. De l'autre côté, la roche s'élevait directement au-dessus du flot, la roche ne laissant aucun passage.

Sylvain éteignit sa lampe et réfléchit.

Quelle chose étrange! cette rivière souterraine et ces hommes qui, de nuit, actionnaient des machines sur ses berges sans souci d'être entendus. Savaient-ils combien ces bruits résonnaient dans la vieille demeure? Mais pourquoi s'en seraient-ils souciés? Ils pensaient bien que personne n'était là pour s'en étonner!

Quelque part sur la gauche, dans un retrait creusé par un coude de la rivière, ; une lumière brillait. C'était de cette direction que provenaient les voix et les bruits. Sylvain avança en se guidant sur cette clarté. La voûte était si basse qu'iî dut ramper sur la corniche, mais bientôt il put se redresser et, une fois passé le coude, il découvrit un étrange spectacle.

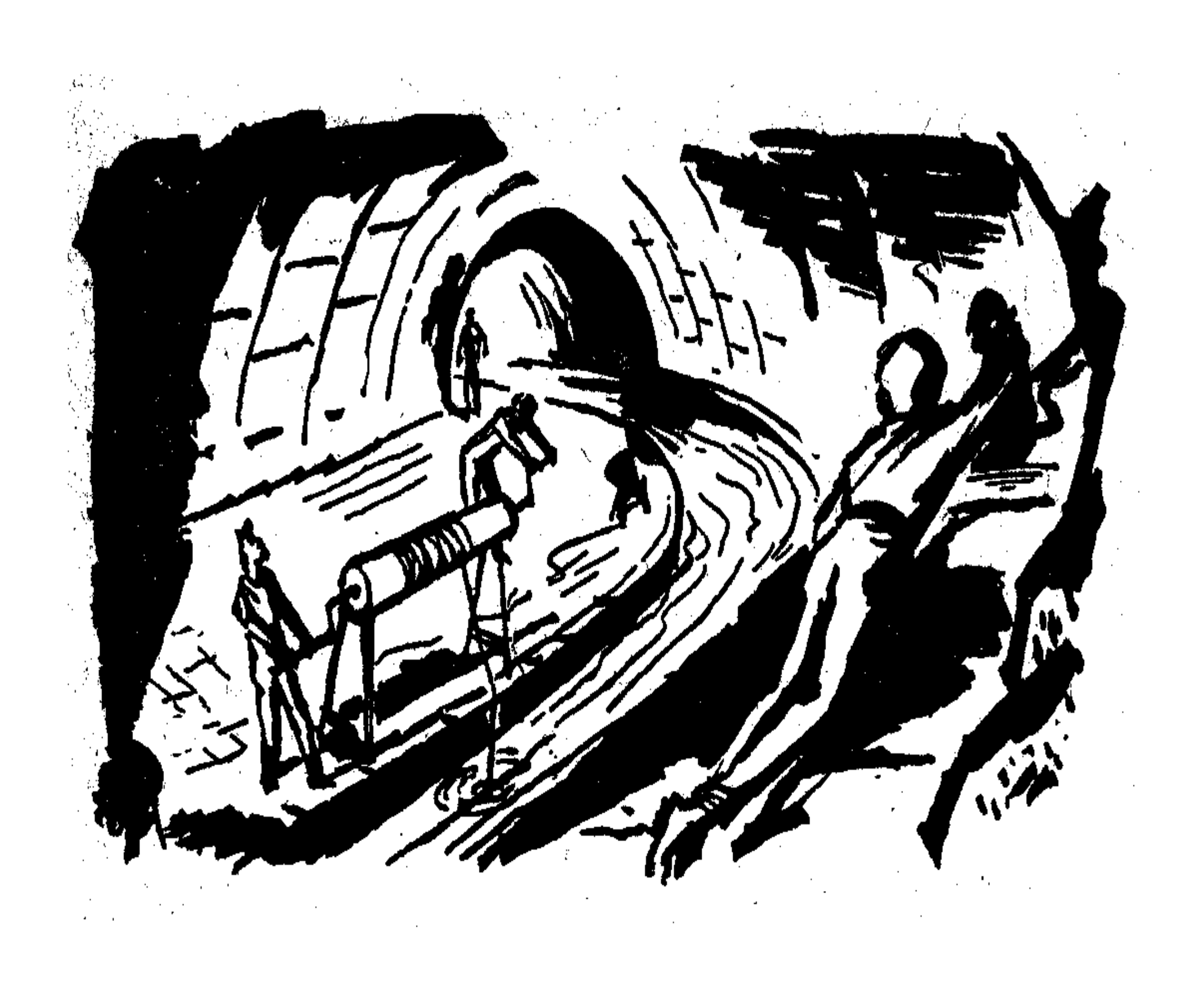
L'étroit tunnel où coulait la rivière s'élargissait soudain, formant une cave vaste mais basse de plafond. Un fort projecteur l'éclairait brillamment, et, dans cette lumière brutale, Sylvain distingua trois hommes.

Que faisaient-ils là?





« C'est bon ! Nous partons !merci quand même de votre amabilité**. »**



CHAPITRE XV

Par où s'évader ?

SYLVAIN se dissimula dans une anfractuosité de O rocher et observa avec ahurissement le spectacle qui s'offrait à sa vue. Les hommes mettaient en mouvement un treuil qui grinçait tandis que s'enroulaient de longues cordes. L'un d'eux cria : « Lumière! »

Un nouveau projecteur s'alluma près de la rivière, éclairant la voûte basse du tunnel d'où sortait la Veulette. Puis un autre homme apparut surgissant hors de ce tunnel. Il tenait en main une sorte de fourche dont l'extrémité s'enfonçait sous l'eau. La corde continuait à s'enrouler autour du treuil, et un objet confus et massif apparut, émergeant à peine de l'eau.

Guidé par la fourche et hâlé par la corde, il avançait lentement, à contresens du courant.

« Halte! » cria l'homme qui avait déjà parlé et semblait être le chef.

Le mouvement tournant du treuil s'arrêta, et les hommes se précipitèrent vers la rivière. Penché sur son bord ils empoignèrent le colis flottant, le hissèrent et le rejetèrent sur la rive. « Bang! » Le bruit bien connu résonnait de nouveau, sans aucun mystère cette fois. C'était celui que faisait la caisse en s'abattant au sol.

Sylvain changea de place pour mieux voir mais il lui était impossible de deviner quel pouvait être le chargement de ce colis. Quelque chose de lourd à en juger par lé bruit qu'il faisait en retombant au sol et par la peine que se donnaient les hommes pour le manier. A force d'efforts répétés ceux-ci parvinrent à le repousser au fond de la cave contre une paroi rocheuse où s'empilaient déjà d'autres caisses toutes semblables. Puis ils reprirent la manœuvre au treuil, et une autre caisse fut sortie de l'eau. Sylvain devina que ces caisses devaient être attachées les unes derrière les autres, mais il ne pouvait voir par quel système. L'homme, qui redisparaissait dans le tunnel chaque fois qu'une caisse était déchargée, devait alors diriger la suivante pour l'aider à franchir un cap difficile. Mais combien y avait-il de caisses les unes au bout des autres? A quoi servaient-elles? Pourquoi les entreposait-on ici, en si grand mystère?

« C'est la dernière! » cria enfin l'homme à la fourche.

Des exclamations confuses lui répondirent. Les

travailleurs étaient harassés et heureux de voir s'achever leur pénible labeur. Ils ne pensaient plus qu'à s'en aller.

Sylvain se fit tout petit dans son coin, espérant qu'ils ne viendraient pas de son côté. Mais il n'avait rien à craindre. Les projecteurs furent éteints et les hommes s'éloignèrent dans la direction opposée à celle où il se trouvait; chacun d'eux tenait en main une lampe individuelle. Ces lumières s'effacèrent l'une après l'autre sous la voûte du tunnel, et Sylvain se retrouva seul, dans une complète obscurité.

A son oreille Virginie grognait sourdement. Elle avait froid et sommeil et ne comprenait absolument rien à cette curieuse aventure. Sylvain ralluma sa torche et se mit en devoir d'explorer la grande cave.

Vues de plus près, les caisses ne lui apprirent rien de nouveau. Elles portaient des noms, mais il lui était impossible de savoir si c'étaient des noms de gens ou de pays. Au-delà, il découvrit une autre cave plus petite, servant vraisemblablement d'atelier ou de salle de triage. Des caisses avaient été ouvertes là, mais rien ne subsistait de leur contenu 'si ce n'est des amas de fibres et de copeaux. Le long du mur s'empilaient des petites caissettes dont la plupart étaient vides, les autres fort lourdes. Sylvain éprouva une grande envie d'ouvrir une de ces dernières pour voir ce qu'elle contenait, mais y renonça sagement. Quel que fût le commerce, apparemment peu avouable, de ces hommes, c'était à la police de trancher leur cas et non à lui.

La suite de ses recherches l'amena à faire une

découverte infiniment plus plaisante. Un placard renfermait des matelas et des couvertures, et, sur une planche supérieure, des boîtes de conserve et des fruits. Les hommes coupaient sans doute leur dur travail par un casse-croûte et peut-être parfois prenaient-ils aussi quelques moments de repos.

Sylvain retrouva le sourire. S'il ne parvenait pas à découvrir tout de suite le chemin de la sortie, il pourrait du moins se restaurer et dormir au chaud!

Maintenant qu'il pouvait choisir, il se demanda ce qu'il allait faire. Ce fut la fatigue qui l'emporta. 11 savait qu'il avait de longues heures devant lui avant que les hommes ne reviennent, et le manque de sommeil, s'accumulant avec les émotions et les fatigues de la nuit, lui était toute envie de se lancer dans de nouvelles explorations.

Il s'installa rapidement un lit, s'allongea et s'endormit aussitôt, certain que Virginie l'éveillerait en cas de danger.

Il ne sut jamais combien de temps il avait dormi, car il n'avait pas de montre et aucune lumière du jour ne pénétrait dans ce sous-sol. Mais en s'éveillant il se sentit reposé et affamé. Il décida de déjeuner. A la lueur de sa lampe, il fouilla dans le placard et se choisit une boîte de pâté et quelques pêches. Il trouva aussi des biscuits de soldat, des couteaux, des ouvre-boîtes et des verres. Son repas arrosé par l'eau de la rivière et partagé avec Virginie lui parut délicieux, et c'est avec un excellent moral, qu'après avoir tout remis en place, il entreprit de chercher la sortie de cette prison.

Virginie, qui s'était régalée de pêches, commençait l'exploration avant lui, sautillant de-ci, de-là, quand, brusquement, une lumière crue inonda la cave. Sylvain sursauta. Les hommes revenaient-ils? Déjà? Aucun bruit ne se faisait entendre. Sylvain retrouvant son bon sens se mit à rire. C'était le singe, bien sûr! Le singe qui avait découvert le commutateur et s'était amusé à le tourner. Il adorait ce jeu, et plus d'une fois avait ainsi amené des ennuis à son maître.

« Méchante Virginie! cria Sylvain, éteins! éteins vite. »

Virginie comprit l'ordre parfaitement, mais fit entendre un petit bruit qui ressemblait à un rire et s'amusa à allumer et à éteindre plusieurs fois avant de se résigner à obéir.

« Viens avec moi, lui dit alors Sylvain. Il est temps de s'en aller d'ici. Nous allons suivre ce tunnel. Puisque les hommes sont partis par là, c'est certainement la bonne route! »

Virginie sauta sur son épaule et s'accrocha à son oreille. Balayant le sol de sa lampe, Sylvain s'engagea sous le tunnel maçonné. Une corniche très étroite longeait le bord de l'eau. Il y avait à peine la place d'y poser les pieds, et la voûte était si basse qu'il fallait se tenir courbé. Dans de telles conditions la marche était harassante. Rivière et tunnel sinuaient si bien qu'on n'en voyait pas la fin. Après chaque coude Sylvain espérait voir paraître le jour, mais à chaque fois une déception l'attendait. La même obscurité s'étendait devant ses yeux. Parfois la corniche manquait ou s'enfonçait sous l'eau. Il fallait alors marcher dans le ruisseau, sans voir où l'on posait les pieds, et puis

repartir. Les chaussures trempées glissaient hors des pieds avec des flocs sinistres. A un certain moment, la voûte s'abaissa encore et Sylvain dut marcher à quatre pattes, Virginie cramponnée à son cou et poussant des cris de terreur, car elle détestait le contact de l'eau.

Après un quart d'heure de ce sport pénible, Sylvain excédé, se demanda s'il pouvait être là sur la bonne route. Elle était si longue et si peu praticable, qu'il était surprenant de penser que des hommes puissent l'emprunter chaque nuit. Pourtant aucune autre issue ne s'était présentée. Sylvain songea à revenir sur ses pas, mais cela n'aurait servi à rien. Il continua. Longtemps encore il suivit la corniche, puis enfin, il aperçut une lueur verdâtre devant lui.

La lumière du jour. Enfin. Il précipita son avance pénible et arriva devant une grille de fer. Au-delà était la liberté, le grand jour et le soleil, à peine visibles à travers l'épaisseur des rameaux de lierre et de plantes grimpantes qui couvraient la grille. Au-delà la rivière souterraine reprenait son cours à l'air libre. Il suffisait de franchir la grille..., mais comment faire?

C'était une grille aux barreaux épais solidement fixés très près les uns des autres. La végétation qui la couvrait prouvait bien qu'elle ne s'ouvrait jamais. Sa construction montrait d'ailleurs qu'elle n'était pas faite pour s'ouvrir. Elle était là pour barrer l'entrée du tunnel et nullement pour livrer passage aux visiteurs clandestins ou non. C'était un obstacle infranchissable.

« Les hommes ne sont pas partis par là, se dit Sylvain. C'est impossible! Alors, par où sont-ils sortis? Il faut que je revienne sur mes pas. »



II refit lentement le même trajet en sens inverse, s'arrêtant souvent pour inspecter la voûte et les parois rocheuses. Il avait refait plus des trois quarts du chemin lorsqu'il poussa un cri : une corde pendait au-dessus de l'eau. Virginie l'avait vue aussi. Elle sauta en l’air, s'y cramponna et se balança de droite à gauche.

La lumière de la lampe de Sylvain éclaira la corde de bas en haut. Elle aboutissait à quelque chose qui semblait être un trou dans la voûte, couvert par des planches.

Etait-ce possible?

Un trou existait, ou avait été creusé à mains d'hommes. C'était par là qu'on avait accès dans cet étrange souterrain. Par là aussi sans doute étaient projetées les caisses dans la rivière.

Sylvain se dit que c'était par là aussi qu'il sortirait

et, empoignant la cordé, il se mit à grimper allègrement. Mais son espoir fut rapidement déçu. Quand il atteignit les planches, il s'aperçut qu'il lui était impossible de les soulever. Extérieurement quelque chose avait été posé dessus, peut-être pour les dissimuler. Et ce quelque chose était si lourd, que le jeune garçon, dans cette position instable qui était la sienne, ne pouvait en aucune façon le soulever. Il redescendit déçu.

Il s'expliquait maintenant le trafic des inconnus pénétrant clandestinement dans ce souterrain, dont nul ne devait soupçonner l'existence, y entreposant ces marchandises dont ils pouvaient ensuite faire tout ce qu'ils voulaient.

Mais il ignorait quelles étaient ces marchandises et, surtout, il ne voyait aucun moyen de s'évader de ce souterrain. Qu'il le veuille ou non, il était prisonnier





CHAPITRE XVI

Où est Sylvain ?

LE lendemain les enfants se demandèrent ce que Sylvain avait pu devenir. Il n'était pas là au petit déjeuner, malgré sa promesse. Il ne se montra pas à l'heure des leçons -- qu'il ne manquait pourtant jamais. Quand Mme Boule sonna la cloche du déjeuner, nul ne l'avait encore aperçu.

Nelly, de plus en plus inquiète, pressentit alors qu'il avait dû se passer quelque chose de grave.

« II faut que nous allions cet après-midi au manoir », glissa-t-elle à l'oreille de son frère en se mettant à table. Roger acquiesça d'un signe de tête. Lui aussi se sentait inquiet et l'inaction lui pesait.

M. Guérin ne comprenait rien à l'attitude de ses élèves. Quelque chose les tracassait, cependant ils se refusaient à lui en faire part. Dès qu'il avait le dos tourné ils se parlaient à voix basse, et se taisaient dès qu'il approchait. C'était exaspérant.

Il leur en fit la remarque, mais n'obtint aucun éclaircissement.

« S'il trouve notre attitude bizarre, murmura Roger à l'oreille de sa sœur, que dirions-nous de la sienne? »

« Où est Sylvain? demanda enfin M. Guérin.

— Je ne sais pas. Je pense qu'il viendra ce soir », répondit Roger d'un air détaché.

Un coup de téléphone de Mlle Dupoivre, annonçant une amélioration dans l'état de sa sœur, parut soulager grandement le précepteur. Si Mlle Dupoivre revenait, les enfants perdraient leurs airs hostiles et renfermés. Il ne voyait pas d'autre remède à leur actuelle mauvaise humeur.

A deux heures, ses élèves le quittèrent en se contentant de lui dire qu'ils allaient « se promener ». Il les laissa partir.

Crac s'élança le premier au-dehors. Lui seul était joyeux et sans arrière-pensée. Les autres marchaient vite, mais ils conservaient leur air préoccupé. Où était Sylvain? Et comment entrer au manoir s'il n'était pas là pour leur ouvrir la porte?

Ils se dirigèrent vers la cuisine et à leur grande joie trouvèrent la clef sur la serrure. Consciemment ou non, Sylvain n'avait pas pensé à la retirer. Ils entrèrent, certains désormais de rencontrer leur ami dans l'une des pièces du manoir, mais c'est en vain qu'ils les fouillèrent toutes. Sylvain n'était nulle part. La vue de sa chambre mise à

sac par M. Guérin et ses amis révolta Nelly.

« Comment a-t-il pu faire une chose pareille? » s'écria-t-elle, commençant déjà à remettre de l'ordre dans la pièce.

« Ne perdons pas notre temps, ici, dit Roger. Sylvain n'y est pas et le reste importe peu. Puisqu'il a dit qu'il passerait la nuit dans la cave, c'est là qu'il faut aller. »

Ils redescendirent. La trappe grande ouverte béait au centre de la laiterie. Le cœur un peu serré ils s'engagèrent dans l'escalier de pierre.

« Sylvain! appelaient-ils. Sylvain, où es-tu?

— Tu - Tu..., répétait l'écho.

- Il n'est pas ici! dit Roger. Cherche, Crac! Cherche Sylvain! »

Crac partit comme un fou à travers la cave et fut le premier à découvrir la couverture de Sylvain posée sur les planches qui lui avaient servi de lit. Il s'arrêta et se mit à aboyer furieusement. Les enfants accoururent.

« II a bien passé la nuit ici, comme il l'avait dit, fit Toufou, réprimant un petit frisson; mais il a été dérangé, sinon il n'aurait pas laissé sa couverture sans même la plier.

- Alors qu'a-t-il fait? demanda Nelly de plus en plus angoissée. Et où est Virginie? »

Personne ne pouvait lui répondre.

Crac, continuant à suivre la piste, arriva au pied du mur où était encastré l'anneau. Il se remit à aboyer de plus belle.

Eric courut le rejoindre.

« Qu'y a-t-il, Crac? qu'as-tu trouvé? Dites donc les autres, venez voir ! »

Tous s'accroupirent devant le mur, examinant

l'anneau. Comme l'avait fait Sylvain avant eux, ils le tirèrent et le poussèrent, mais, malheureusement, aucun d'eux ne songea à le tourner assez longtemps pour mettre la pierre en branle.

« Ce n'est rien, dit enfin Roger. Crac n'aboie peut-être si fort que parce qu'il y a un rat à proximité. »

Les investigations étaient terminées. Les enfants ne savaient plus où chercher. Ils abandonnèrent la cave et retrouvèrent avec plaisir la porte de la cuisine ouvrant sur le verger.

« Que pouvons-nous faire pour Sylvain? demanda Nelly. Faut-il faire connaître sa disparition?

- A qui? demanda Roger. Certainement pas à M. Guérin, et nous ne connaissons personne d'autre ici. Ah! si Mlle Dupoivre n'était pas partie!

— Mme Boule? » suggéra Toufou. Roger se contenta de hausser les épaules.

« Attendons jusqu'à demain, dit-il, mais s'il n'est pas revenu demain matin, il faudra sûrement faire quelque chose.»

Les trois enfants se sentaient tristes et désemparés. Où aller? Que faire?

« Si nous faisions une grande promenade », proposa Roger, sentant qu'une détente leur était nécessaire à tous.

« Si tu veux, mais pas trop longue! fit Nelly. Il faut être au pavillon à l'heure du goûter.... Sylvain y sera peut-être!

— Tiens! suggéra Eric, si nous allions à l'endroit où j'ai vu la barque l'autre jour? Nous pourrions voir si elle y est encore et remonter ensuite le cours d'eau pour repérer d'où il vient.

- Pas très amusant! fit Roger, mais puisque nous n'avons rien de mieux à faire! »

Ils retournèrent au pavillon prendre la carte.

« M. Guérin vient de s'en aller, leur annonça Mme Boule. Il a pris sa canne et est parti dans cette direction. »

Son bras tendu indiquait la colline au-delà de laquelle coulait la Veulette.

« Zut! juste où nous voulions aller, dit Roger amer.

— Bah! fit Toufou, il y a de la place pour tout le monde. Et puis, il peut être intéressant de savoir ce qu'il trafique par là. »

Les enfants repartirent, emportant la carte. Crac s'élança comme un fou, heureux de cette seconde promenade en perspective. Une vingtaine de minutes plus tard tous arrivaient au bord de la Veulette, et Eric reconnut très vite le bouquet de saules sous lequel il avait découvert la barque. Pour l'atteindre il fallut traverser le terrain marécageux qu'il connaissait déjà et que Nelly n'apprécia pas du tout.

« C'est sinistre par ici », dit-elle, arrachant péniblement ses sandales à la boue. Mais sa déception fut encore plus grande lorsqu'elle constata qu'elle avait fait tout ce chemin pour rien : sous le bouquet de saules il n'y avait pas la moindre barque.

« Son propriétaire a eu envie de taquiner le goujon, dit Roger essayant de plaisanter.

- Mais qui est son propriétaire? demanda Eric, Il n'y a aucune maison en vue. »

Roger haussa les épaules en signe d'ignorance. Il était curieux, en effet, qu'une barque ait pu être



amarrée dans un endroit aussi désert, et étrange que cette barque n'eût aucun nom. Mais en quoi cela l'intéresserait-il?

« Remontons le courant maintenant, dit-il. Je voudrais bien savoir où il nous conduira. »

Ils marchèrent un quart d'heure et virent se dresser devant eux la pente raide d'une colline.

« Si la Veulette descend de là-haut, dit Roger, elle doit couler rudement vite. »

Mais la Veulette ne descendait pas de la colline : elle disparaissait soudainement derrière un rideau de verdure..

« Ah ! fit Roger surpris. C'est curieux, mais cela ne contredit pas la carte. Une partie du cours de la rivière est souterraine. On ne l'a simplement pas indiquée.

- Bien sûr! s'écria Nelly satisfaite de cette explication. Nous aurions pu le deviner plus tôt.

Allons voir de plus près l'endroit d'où elle sort de terre. »

Les enfants s'approchèrent et ne virent tout d'abord qu'une masse de feuillage surplombant le cours d'eau. Puis Toufou, passant sa main à travers les branches de lierre, sentit les barreaux d'une grille.

« On ne peut aller plus loin, dit-il. Quel malheur! Pourquoi a-t-on barré le passage?

— Probablement parce que c'est dangereux *»,* dit Roger, et Nelly ajouta :

« Quel dommage que Sylvain ne soit pas là! Il aurait peut-être trouvé un moyen de passer, lui! »

Pauvre Sylvain! Quelques heures plus tôt, il s'était trouvé de l'autre côté de cette même grille et il aurait donné cher pour pouvoir la franchir! Mais comment ses amis l'aurai en t-ils deviné?

Ils collèrent leur visage aux barreaux pour essayer de voir plus loin; mais ils ne virent rien que l'obscurité et ne sentirent rien que l'haleine humide et froide du souterrain.

« Nous avons au moins résolu ce mystère-là! » commençait Roger, lorsque' Nelly l'interrompit.

« Oh! regarde! s'écria-t-elle, la Veulette a un autre bras ou un affluent qui contourne la colline. Si nous allions le voir de plus près?

— Je veux bien, mais faisons vite. L'heure du goûter approche. »

Ils suivirent ce nouveau ruisseau qui serpentait entre des aunes et des noisetiers pour aboutir dans un creux de terrain où il s'élargissait en une grande mare. Des canards nageaient sur cette mare et une barque s'y balançait, amarrée à un pieu.

Eric poussa un cri.

« La barque! dit-il, je la reconnais. Elle n'a pas dé nom.

— Un second mystère résolu, fit Roger. Cette barque appartient aux habitants de la ferme que tu vois là. »

II y avait, en effet, non loin de la mare, des bâtiments de ferme assez importants. Nelly les contemplait avec admiration. Vieux, moussus, dorés de soleil, ils semblaient surgis d'un paysage de conte au milieu de cette campagne déserte. Mais son ravissement devait être de courte durée. Une porte s'ouvrit et un homme parut. Sa mine rébarbative n'était pas un masque, car en apercevant les enfants il s'écria d'un ton aussi menaçant que son allure :

« Qu'est-ce que vous faites ici? Allez-vous-en ! je ne veux pas de promeneurs chez moi! »

Au son de sa voix des aboiements furieux s'élevèrent, et, comme les enfants interloqués par cet accueil, n'avaient pas encore bougé : « Si vous ne partez pas, je lâche mes chiens », ajouta-t-il.

Crac s'était mis à aboyer lui aussi, mais il se gardait bien d'avancer, ne se sentant pas de taille à affronter seul deux ou trois molosses.

« Viens! » fit Toufou en tirant son chien par le collier, tandis que Roger, d'une voix indignée, hurlait :

« C'est bon! nous partons! Merci quand même pour votre amabilité. »

Impressionnés par la brutalité de cet individu, les enfants redescendirent en courant vers la Veulette et là, une nouvelle surprise les attendait : en contemplation devant la grille, se tenait M. Guérin.

I



CHAPITRE XVII

Une intervention qui change tout,

L 'ÉTONNEMENT de M. Guérin, en voyant déboucher cher les enfants et le chien, fut au moins aussi grand que le leur en découvrant le professeur à cet endroit. Crac, lui-même, fut si surpris qu'il en oublia son antipathie et se jeta sur lui en bondissant de joie.

« Quelle surprise! fit M. Guérin comme pour masquer son embarras.

— N'est-ce pas? » riposta Roger d'un ton sarcastique, qui n'était qu'une façon de dissimuler son regret de ne pouvoir interroger son précepteur. Que faisait-il là? Comment connaissait-il cette grille? Savait-il où était Sylvain?

« Eh bien, je crois que nous pourrions rentrer ensemble, reprit M. Guérin, voyant leurs mines perplexes. Nous sommes tous en retard pour le goûter! »

Les enfants n'avaient aucune envie de faire la route en compagnie de leur inquiétant professeur, mais comment refuser? Ils le suivirent d'un air maussade.

« Comment se fait-il que Sylvain ne soit pas avec vous? questionna M. Guérin. Savez-vous ce qu'il comptait faire aujourd'hui?

— Oh! des tas de choses, grommela Roger.

— Vous, ne Pavez-vous pas rencontré, monsieur? » demanda Toufou d'un air innocent.

Sans répondre, M. Guérin questionna :

« J'espère que vous ne vous êtes pas disputés? » Mais sa suggestion était si stupide que personne n'eut l'air de l'avoir seulement entendue.

Quand ils arrivèrent au pavillon, Sylvain n'y était pas. Mme Boule dit qu'elle ne m'avait pas vu de l'après-midi, et le chocolat que burent les enfants leur parut amer.

« S'il n'est pas là demain matin, j'avertirai la police », dit Roger d'une voix sourde où la rage se mêlait au désespoir.

La soirée s'écoula sans apporter aucune nouvelle, et, quand vint la nuit, tous montèrent se coucher la mort dans l'âme.

Roger mit très longtemps à s'endormir. Puis il sombra dans un demi-sommeil. Un bruit suspect l'en arracha tout à coup. La porte du vestibule venait de se refermer sans bruit. Etait-ce Sylvain?

En un clin d'œil, Roger fut debout. Sans prendre le temps de se vêtir ni de se chausser, il descendit

l'escalier aussi vite qu'il était possible de le faire en silence.

« Sylvain! » appela-t-il à voix basse.

Rien ne lui répondit. Le rez-de-chaussée était sombre et plein de silence. Roger ouvrit la porte et sortit dans la nuit. Là-bas, dans l'allée, une silhouette noire s'éloignait. Il faisait un peu de lune et Roger put la reconnaître : c'était M. Guérin!

M. Guérin repartant pour l'une de ses mystérieuses randonnées ! Roger n'hésita pas une seconde. Il le suivit. Il fallait savoir où il allait. Peut-être le conduirait-il jusqu'à Sylvain! A ce moment, Roger n'était pas loin de croire que, si son ami avait disparu, ce ne pouvait être que par la faute du précepteur. Pour l'exécution de ses ténébreux projets, il lui était peut-être nécessaire de retenir Sylvain en captivité.

M. Guérin se dirigeait vers le manoir, et Roger, prudemment — et péniblement à cause de ses pieds nus —, le suivait à bonne distance. Soudain il le vit s'arrêter. Puis deux inconnus émergèrent des buissons proches. Les trois hommes parlèrent entre eux à voix basse, mais Roger avait beau tendre l'oreille, il ne parvint à saisir que quelques lambeaux de phrases tels que :

« Nous l'avons eu... il ne veut pas parler.... Excellente cachette... personne ne pourrait deviner....'»

Enfin une phrase de M. Guérin lui parvint distinctement :

« Soyez prudents. Si ces enfants, qui me prennent pour un professeur, savaient ce que je fais ici, ils en tomberaient en syncope ! »

Roger s'aplatit encore davantage derrière le tronc d'arbre qui l'abritait. Ainsi M. Guérin et ses

complices avaient capturé Sylvain ! Où était la cachette dont ils parlaient? le manoir?

Les hommes s'éloignèrent dans cette direction, mais Roger renonça à les suivre. Il en avait entendu assez. Demain il irait à la gendarmerie et M. Guérin verrait bien que « ces enfants qui le prenaient pour un professeur » n'étaient pas aussi naïfs qu'il le croyait!

Le lendemain matin, après une nuit pleine de cauchemars, Roger mit les autres au courant de son aventure et de ses projets.

« Je vais au village, dit-il. Vous, déjeunez avec M. Guérin comme d'habitude et, ensuite vous vous mettez au travail. Il faut surtout qu'il ne se doute de rien. Dites-lui que je suis allé faire des courses pour Mme Boule, Elle a besoin de pommes de terre • et j'avais promis de lui en rapporter. •»

Le petit déjeuner, puis les leçons s'écoulèrent dans un morne silence. Ni Roger, ni Sylvain. Nelly était pâle. Eric n'ouvrait pas la bouche. De plus en plus perplexe, M. Guérin se demandait quelle mouche avait bien pu piquer ses élèves depuis le départ de leur gouvernante. Cela empirait de jour en jour.

Vers onze heures on entendit marcher au-dehors. Nelly se mit à trembler. Elle reconnaissait le pas de son frère, mais un autre l'accompagnait : le pas d'un homme lourdement chaussé: Roger avait-il ramené avec lui un policier? Par la fenêtre, Nelly ne pouvait rien voir.

La porte s'ouvrit et Roger entra. Il avait un air bizarre, à la fois résolu et très important. Derrière lui se profilait la silhouette d'un gendarme. Nelly étouffa un cri. M. Guérin se retourna.

« Que se passe-t-il? demanda-t-il à Roger. Quelle sottise avez-vous commise?

— Ce n'est pas lui, dit le gendarme, sortant un calepin de sa poche. Ce jeune homme est venu ce ; malin à la gendarmerie faire un rapport sur la disparition d'un de ses amis, absent depuis deux jours, un nommé Sylvain, et M. Roger Verdier, ici présent, pense que vous êtes pour quelque chose dans cette disparition, monsieur.

— C'est absurde! fit M. Guérin en colère. Comment avez-vous pu - inventer une chose pareille, Roger?

— Je suis au courant de plus de choses que vous ne le pensez, monsieur, fit Roger fermement. Je connais vos promenades nocturnes, vos incursions au manoir, vos rendez-vous avec des inconnus. C'est assez pour vous soupçonner d'avoir fait disparaître Sylvain et c'est pourquoi je suis allé le dire à la police.

— Exactement, reprit le gendarme. C'est une étrange affaire, monsieur, et qui mérite quelques explications. »

M. Guérin fronçait les sourcils. Il lança un regard furieux à Roger qui n'abaissa pas le sien.

« Ah! Ah! semblait-il dire, qu'avez-vous à répondre à ceci, faux précepteur? »

M. Guérin se leva. Il parut soudain plus grand et plus imposant qu'à l'ordinaire. Il parla et sa, voix était cassante et autoritaire.

« Veuillez regarder ceci », dit-il. En même temps il tendait au gendarme sa main ouverte. Dans sa paume était posé quelque chose que les enfants ne voyaient pas. Le gendarme regarda puis, subitement, sa figure devint très rouge.



Il referma son calepin, salua et recula en bredouillant des excuses.

« Je vous demande pardon, monsieur, je ne savais pas. Nous n'avons pas été avertis....

— C'est bon, dit M. Guérin de sa même voix de commandement. On avait estimé préférable de ne rien dire sur place. Ce n'est qu'un malentendu. Vous pouvez vous retirer. »

Le gendarme ne se le fit pas répéter et, lorsqu'il se retourna, Nelly remarqua que son cou lui-même était très rouge.

Elle était complètement dépassée par les événements, et Roger semblait l'être encore plus qu'elle. Quant à Toufou, il n'en pouvait croire ses yeux, ni ses oreilles.

« Asseyez-vous, Roger! » dit M. Guérin, reprenant place dans son fauteuil. Puis il saisit une cigarette

dans son étui, la tapota sur la table, ralluma avec son briquet. Ses gestes étaient volontairement lents; et quand enfin il releva les yeux son expression était sévère.

« Ainsi, dit-il, vous vous amusiez à m'espionner? Je voudrais bien savoir pourquoi? Et que savez-vous au juste? Qu'avez-vous été raconter à la gendarmerie? »

II y eut un silence de mort, personne n'osait lui répondre ni ne savait quoi lui répondre.

Enfin Nelly parla.

« Monsieur », dit-elle, et sa voix tremblait un peu, « pourriez-vous nous dire ce que vous avez montré au gendarme? »

M. Guérin attendit un instant avant de répondre. Puis il se décida à parler et le fit très vite.



« C'était quelque chose, dit-il, qui lui démontrait que j'occupe un rang infiniment supérieur au sien dans la hiérarchie de la police. Je suis ici pour débrouiller une affaire importante. Je regrette que vous ayez pu croire que j'y jouais le rôle du traître. Je vous affirme qu'il n'en est rien. »

II y eut un nouveau silence. Roger se sentait plus stupide et plus embarrassé qu'il ne s'était jamais senti dans sa vie. Qui était donc M. Guérin? Un détective, un agent secret, ou quoi? Roger se sentait incapable de le lui demander.

« Je m'excuse, dit-il enfin. C'est seulement parce due j'étais si inquiet de la disparition de Sylvain. Sinon je ne serais jamais allé à la gendarmerie, je vous assure.

- Je l'espère bien! fit M. Guérin. Mais qu'est-ce au juste que cette disparition? Vous ne m'en avez jamais parlé. Ecoutez-moi.... »

II s'arrêta un instant et sourit.

« Tels que je vous connais maintenant, je suis persuadé que vous êtes allés fourrer votre nez partout. Vous en savez autant que moi et peut-être davantage. Ne ferions-nous pas mieux de mettre nos connaissances en commun au lieu de travailler les uns contre les autres? Mais que le diable m'emporte si je soupçonnais vos activités, tas de petits bandits! »

Cette fois il riait franchement et les enfants l'imitèrent.

C'était bon de rire avec lui après s'être tant méfiés de lui. Mais comment avaient-ils pu le prendre pour un malfaiteur? Il était quelqu'un d'important, quelqu'un d'excessivement important à connaître et certainement admirable.

« Nous avons été des idiots, déclara Toufou •recouvrant subitement sa voix. Des super-idiots!

— C'est exact, affirma M. Guérin avec un large sourire. Mais je dois reconnaître que, pour ma part, je n'ai pas été très honnête. Je suis un dissimulateur, rien de plus. Je ne suis pas professeur du tout. J'en sais assez pour enseigner trois ânes bâtés comme vous, mais c'est une besogne qui ne me plaît pas. Si je l'ai acceptée — et même recherchée — c'est qu'il me fallait absolument trouver un semblant d'occupation dans cette région. Je pense que je ne vous apprends rien, n'est-ce pas?

- Non, fit Nelly. Nous avions deviné cela, mais si vous le voulez bien, maintenant, nous vous dirons tout ce que nous savons. Il faut nous lancer au secours de Sylvain le plus vite possible. »

Les trois enfants racontèrent tout ce qu'ils connaissaient de l'affaire et M. Guérin les écouta attentivement.

« Vous n'êtes guère mieux renseignés que moi, dit-il quand ils eurent fini, et je sais certaines choses que vous ignorez. Le tout ensemble fait une base sérieuse pour notre enquête. Maintenant, à votre tour d'écouter et de ne jamais répéter un mot de ce que je vais vous dire. »

Autour de la table, les trois enfants frémirent et avancèrent la tête d'un geste instinctif.

« L'affaire qui m'occupe est une affaire de contrebande. Il y a un mystérieux avion qui atterrit quelque part dans les environs, la nuit, et repart presque aussitôt. Il y a un canot à moteur qui apparaît parfois, tout aussi mystérieusement. Nous pensons qu'il y a ici une sorte de poste de réception où la marchandise est entreposée ou peut-être triée

et classée pour la vente. Mais qui sont les responsables de cette organisation? Dans quelles cachettes dissimulent-ils leur trafic? c'est ce que, nous ignorons. Nous avons pris un des leurs, hier, mais ce n'est qu'un comparse et il refuse de parler. J'ai pensé un moment que le manoir leur servait de refuge, mais nous l'avons fouillé de fond en comble, sans rien découvrir, que ce lit que vous m'avez appris être celui de Sylvain. ^ — Mais ces bruits! dit Roger, Ces bruits que Sylvain a entendus presque chaque nuit....

— Ils restent notre meilleur atout, dit M. Guérin. C'est en nous guidant sur eux que nous trouverons les coupables, mais c'est ce qu'a dû faire Sylvain, et sa curiosité a pu lui coûter cher.

- Oh! s'écria Nelly. Que pensez-vous qu'il soit devenu? Qu'ont-ils pu faire de lui?

— Je n'en ai pas la moindre idée. Mais nous allons le chercher, et nous le retrouverons. Il reste encore bien dés pistes à explorer.

— Il est heureux que Mlle Dupoivre n'ait pas été là ce matin, dit brusquement Toufou. Elle aurait eu une commotion.

- C'est probable! murmura M. Guérin en souriant, et nous aurions perdu un temps précieux à la ranimer. Maintenant vous allez être assez gentils pour me laisser un peu seul. J'ai besoin de réfléchir et de réviser mes projets. A déjeuner, je vous dirai ce que je compte faire. Soyez sages d'ici là et, par pitié, ne m'espionnez plus! »



CHAPITRE XVIII

La situation s'aggrave.

CE que M. Guérin dit aux enfants de ses nouveaux projets fut bref mais suffit à les combler de joie. Ce fut :

« Nous irons tous ensemble au manoir cet après-midi et je vous présenterai mes adjoints. »

Les trois paires d'yeux, qui s'étaient fixés sur son visage dès qu'il avait ouvert la bouche, s'emplirent aussitôt d'un extraordinaire rayonnement et de bruyants remerciements saluèrent la fin de sa phrase.

« Du calme! leur dit-il. Ce n'est plus un jeu maintenant, et, si je vous mets dans tous mes secrets, c'est que je vous crois dignes de ma confiance. J'espère n'avoir jamais à le regretter.

— Mais qu'aurons-nous à faire? demanda Toufou.

— Pour commencer, vous taire et obéir. Plus tard nous verrons. »

Sa voix s'était faite sévère, mais Roger et les autres ne virent que le regard amical que leur professeur posait sur eux. Comment avaient-ils pu détester cet homme? le prendre pour un bandit? Il était comme un grand frère venant à leur aide. Tout serait désormais facile grâce à lui.

Tout, cependant, ne devait pas être aussi facile que Roger le pensait. Pourtant l'après-midi débuta bien.

Les adjoints de M. Guérin étaient arrivés au manoir avant lui, et leurs deux silhouettes grises jaillirent de l'ombre de la bibliothèque lorsque les enfants y entrèrent à la suite du professeur. Celui-ci les présenta aussitôt :

« Voici mes nouveaux collaborateurs, dit-il : Roger, Nelly, Eric et Crac. Hier encore je les croyais mes élèves, aujourd'hui ce sont eux qui me donnent des leçons. Ne vous fiez pas à leurs airs innocents, ils sont terribles et tout particulièrement ce jeune gars que vous voyez là. Il vous jouera des tours pendables si vous le laissez faire, c'est une vraie peste! Le plus sociable de la bande, et peut-être le plus intelligent, c'est Crac, le chien. »

Les enfants se mirent à rire et les deux hommes en firent autant. Roger, qui ne les quittait pas des

yeux, reconnut ceux qu'il avait aperçu la nuit dernière dans les buissons du parc.

« Ils s'appellent Phil et Polo, leur dit M. 'Guérin. Ce sont de terribles chasseurs de bandits et mes très bons amis. »

Puis M. Guérin envoya Polo se renseigner au sujet du bateau et Phil explorer les abords de la grille. Les enfants auraient bien voulu accompagner ce dernier, mais M. Guérin le leur interdit.

« II ne faut pas qu'on voit un tas de gens rôder par là, leur dit-il. Ignorant tout de ceux que nous cherchons, nous devons être très prudents et ne donner l'éveil à personne. »

Pendant l'absence des deux détectives, les enfants explorèrent de nouveau le manoir. Le professeur écoutait toutes les indications qu'ils croyaient utile, de lui donner, mais il n'en jaillit aucune lumière.

Polo revint le premier et fit son rapport.

« La barque est toujours là-haut, sur le petit étang, dit-il. Quand je suis arrivé, il y avait un gamin dedans, préparant des engins de pêche. Il m'a dit que le rafiot lui appartenait — un cadeau de son oncle pour son anniversaire. Il avait l'air honnête, et je ne crois pas *qu'il* m'ait menti.

- C'est bon! fit M. Guérin. Une fausse piste de plus à notre actif. Nous nous sommes trompés. Tant pis, n'en parions plus!

— Est-ce que les gens de la ferme n'ont rien à voir dans l'affaire? demanda Eric.

— Non, pour autant que nous puissions le savoir. Le fermier est un certain Lambert, un vieil homme jouissant d'une bonne réputation. Ses père et grand-père tenaient la ferme avant lui. Phil lui a rendu visite, il y a un certain temps déjà, en se

faisant passer pour un inspecteur du ravitaillement. Il lui a ouvert toutes ses portes et montré tout ce qu'il voulait voir sans la moindre réticence. »

Le rapport de Phil n'apporta pas plus d'éclaircissements que celui de son collègue.

« A moins de faire sauter la grille à la dynamite, il est impossible à un homme et même à un enfant • de passer par là, dit-il d'un ton bref et définitif.

- Nous dirons donc, conclut M. Guérin, que ce n'est pas la voie d'accès utilisée par ceux que nous recherchons. Encore une fausse piste! Diable! les gars sont forts!

- Et Sylvain? demanda Nelly d'une voix suppliante. Ne l'oubliez pas. Il doit être si malheureux! Il doit avoir si peur!

- Sylvain n'a jamais peur », rétorqua Eric fièrement.

Il ne savait pas combien il se trompait! A ce même moment le pauvre Sylvain ne se sentait pas rassuré du tout.

Après avoir vainement cherché un moyen de s'évader en descendant le cours de la rivière, il avait poussé ses recherches d'un autre côté, et remonté vers la source.

Une marche pénible faite de reptation et de glissades ne l'avait conduit qu'à un nouvel échec. La voûte s'effondrait brusquement, barrant complètement tout passage. Pour sortir par là il lui aurait fallu nager à contre-courant, sous l'eau bouillonnante, en risquant à tout moment de se heurter aux invisibles roches qui en obstruaient le cours. Et pendant combien de temps? Qui sait



même si la Veulette coulait au grand jour avant de s'enfiler dans ce sombre tunnel? Sa source aussi pouvait être souterraine. C'était très probable. Et que serait devenue Virginie? Elle était bien incapable de nager sous l'eau!

Tant de risques découragèrent Sylvain. Il renonça à ce projet, revint sur ses pas, grignota quelques biscuits, puis il décida de tenter encore sa chance du côté par lequel il était venu. Il se hissa au long de l'échelle de fer, tâta le mur à la recherche de la pierre tournante, mais tous ses efforts demeurèrent vains. Navré, il redescendit.

L'absence de montre et de lumière solaire, rendait son attente affreusement pénible. Il utilisait le moins possible sa lampe torche afin d'économiser la pile et n'osait allumer les projecteurs de crainte de se dénoncer si les hommes revenaient à l'improviste.

Pour tuer le temps, et parce qu'il avait faim, il fit de nouveaux prélèvements dans le placard aux provisions. Des boîtes de compote d'ananas attirèrent son attention. Virginie avait un goût très prononcé pour l'ananas. Il décida que tous deux méritaient un bon dessert en guise de réconfort, et il disposa son couvert le plus agréablement qu'il put, dans un angle retiré de la grande cave.

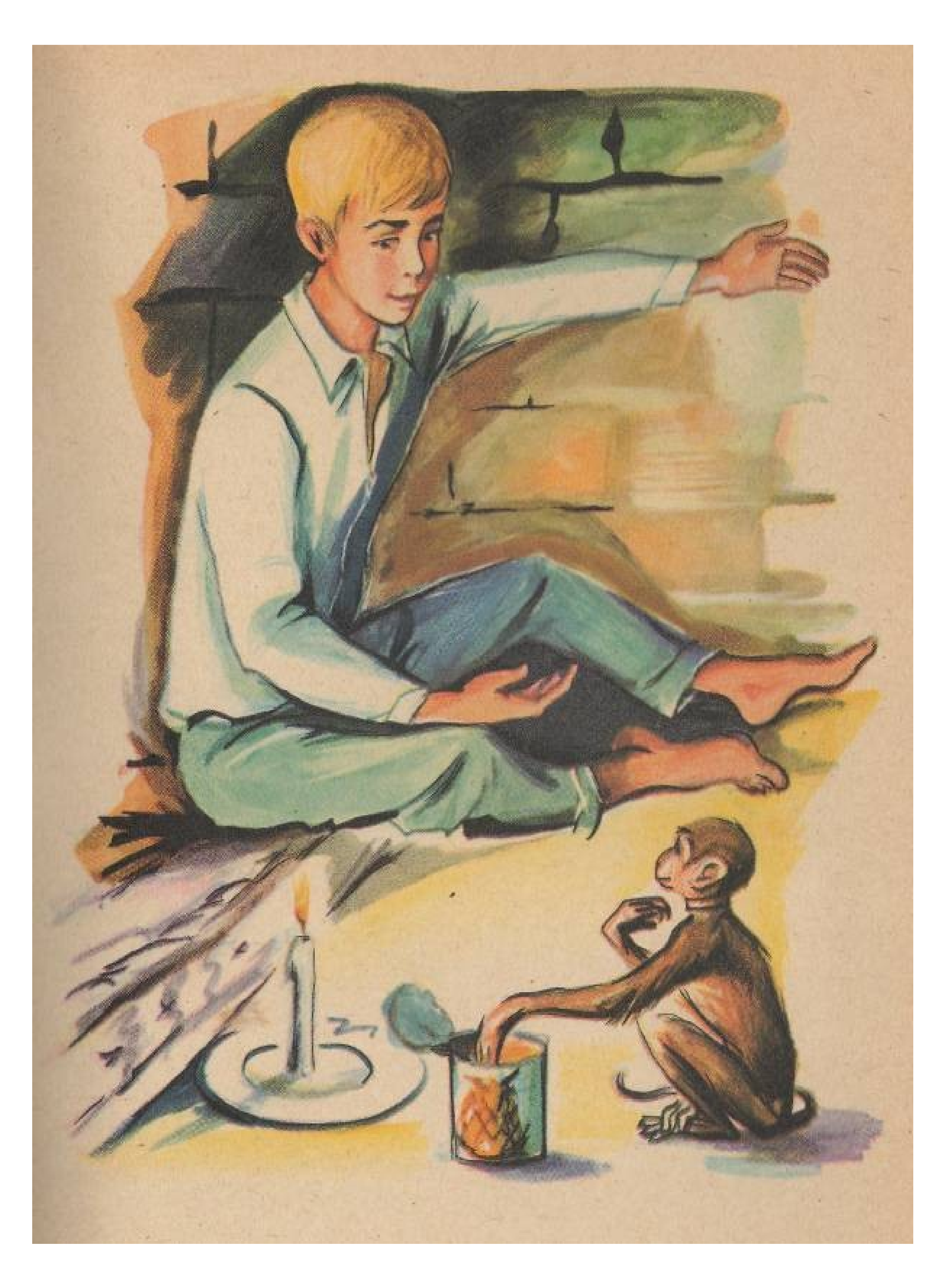
Tout en mangeant il réfléchissait et parlait à sa guenon.

« Ça va mal, Virginie, disait-il, ça va très mal. Je ne vois pas comment nous sortirons d'ici. Ce serait agréable pourtant de pouvoir retrouver les autres et leur dire tout ce que j'ai découvert. J'en sais assez maintenant pour faire arrêter M. Guérin et toute la bande, n'est-ce pas? Mais il est impossible de sortir. Et on ne s'amuse pas ici! Plus rien à faire! Le seul avantage, c'est que je fais des économies! C'est une chance parce qu'il me reste bien peu d'argent. Tu sais, Virginie, nos vacances touchent à leur fin ! Il va falloir reprendre du travail!»

Mais Virginie se souciait fort peu de ces contingences. Elle ne demandait rien de plus que ce qu'elle avait : son maître d'un côté, une boîte d'ananas de l'autre.

« Assez! Virginie, lui dit Sylvain en riant. Lais-ses-en pour demain.... Tu vas devenir grosse comme un tonneau si tu t'empiffres comme cela! »

Virginie ne s'arrêta pas avant d'avoir achevé la boîte et Sylvain, amusé, renonça à l'en empêcher. Quand il eut ensuite fait disparaître les restes du repas il installa le matelas et la couverture, s'y allongea et s'endormit d'un sommeil profond.



« Assez! Virginie, lui dit Sylvain. Laisses-en pour demain....

Ce fut Virginie qui l'éveilla en le tirant par l'oreille.

On ne voyait aucune lumière, mais on entendait des bruits sourds et des éclaboussements dans le tunnel.

« Les voilà qui reviennent, se dit Sylvain aussitôt debout. Ils lancent leurs caisses dans le ruisseau. Dans un instant, ils seront ici. Cachons-nous! »

II avait déjà repéré sa cachette : derrière les caisses, afin de pouvoir surveiller les hommes de plus près. Deux secondes plus tard, il s'était réfugié, bien dissimulé, dans une caisse vide, Virginie blottie auprès de lui.

Les hommes entrèrent peu après et allumèrent le projecteur. Ils étaient cinq.

Retenant son souffle, les yeux rivés aux fentes de la caisse, Sylvain observait en silence. Ils se mirent rapidement au travail, n'échangeant entre eux que des propos insignifiants et parfois quelques ordres.

Six nouveaux colis furent déchargés, puis l'attention de Sylvain redoubla : trois hommes s'apprêtaient à ouvrir les caisses. Ils en sortirent des armes et des revolvers qu'ils lancèrent en tas sur le sol. mélangés à la fibre qui les enveloppait.

D'autres hommes apportèrent des caissettes vides. Les marchandises y furent déposées en petits lots vraisemblablement destinés à une distribution individuelle. Puis le travail reprit, monotone, lassant : l'arrivée des caisses guidées sous le tunnel par l'homme au crochet, et hâlées par le treuil grinçant, leur transbordement sur le sol de la cave. Leur empilement....

Après bien des manœuvres, les hommes s'arrêtèrent

et se préparèrent à manger. Au grand soulagement de Sylvain ils ne remarquèrent pas la disparition de quelques-unes de leurs boîtes de conserves. Ils choisirent parmi les autres de quoi faire un confortable repas, et quelques bouteilles de vin que le jeune garçon n'avait pas vues.

Quand ils eurent fini, ils allumèrent des cigarettes et parlèrent; mais leur conversation n'apprenait rien à Sylvain. Il n'était question que de courses de chevaux, de cinéma ou d'affaires de famille.

Virginie qui, jusque-là, agrippée à l'épaule de son maître, n'en avait pas bougé, s'échappa tout à coup d'un bond. Avec terreur Sylvain la vit s'élancer en direction des hommes. L'un d'eux venait de jeter une boîte d'ananas vide et elle se précipitait dessus.

Silvain ne pouvait ni la rappeler ni aller la chercher. Il espéra que personne ne la remarquerait, mais là encore son espoir allait être déçu. Virginie avait découvert un peu de jus au fond de la boîte et s'en délectait en poussant des petits cris approbateurs. L'un des hommes l'entendit. Il se retourna, la vit et, de surprise, en demeura un instant la bouche ouverte.

« Oh! dit-il enfin. Regarde, Jo! Regardez, vous autres! »



CHAPITRE XIX

Virginie se rachètera-t-elle ?

DES exclamations surprises fusèrent. « Un singe! Pas possible! D'où diable peut-il venir? Comment est-il entré ici?»

Tous les hommes faisaient cercle à présent autour de la guenon. Elle les regardait, l'air nullement intimidée. L'un d'eux la caressa : d'un bond elle sauta sur son épaule et lui passa son bras autour du cou. Les autres se mirent à rire. Il y en eut même un qui ouvrit pour elle une boîte d'ananas. Virginie était enchantée.

« Je voudrais bien savoir comment cette bête est entrée ici? dit l'homme qui paraissait être le chef et portait une large cicatrice au visage, et de

plus, je me demande si elle y est entrée seule. »

Celui qui avait été appelé Jo, un homme petit et noiraud, se mit à rire.

« Quelle bonne plaisanterie ! s'exclama-t-il. Comment quelqu'un aurait-il pu entrer ici? Tu sais bien qu'il n'existe qu'une seule issue, que personne ne la connaît et qu'elle est bien gardée! - Ce singe est pourtant passé quelque part!

— Oh! une petite bête comme ça se glisse n'importe où. Regarde si elle a l'air intelligent, et elle mange son ananas plus proprement que toi ! »

A chaque rondelle qu'engloutissait Virginie, quelqu’un lui en tendait une autre. Un moment vint où la petite bête se sentit incapable d'avaler une bouchée de plus. Alors elle se souvint de Sylvain, II aimait l'ananas, lui aussi. Elle irait lui porter ce morceau dont elle n'avait plus envie. D'un bond léger, elle s'échappa du cercle de ses admirateurs, gagna la pile de caisses et disparut à l'intérieur de l'une d'elles.

« C'est là qu'elle habite ! » dit Jo qui semblait avoir une amitié toute particulière pour la bête. Il la suivit, escalada l'empilement de caisses, et tout à coup poussa un cri :

« Hé! ici! venez voir! »

Découvert au fond de sa cachette, Sylvain repoussa Virginie, qui voulait à toutes forces lui glisser un morceau d'ananas dans la bouche, puis il se redressa.

En le voyant surgir, les hommes se précipitèrent vers lui et le contraignirent brutalement à sortir de la caisse qui lui avait servi de refuge.

« Que fais-tu ici? Comment es-tu entré? Parle ou tu le regretteras! »

Les questions pleuvaient sur le pauvre garçon, qui dévisageait en silence ces hommes aux mines rébarbatives, aux regards luisants de colère. Il ne voyait aucun moyen de leur échapper.

« Dis-nous comment tu es entré ici? rugit le chef. Et vite!»

Un geste menaçant accompagnait ses paroles.

« Bien! dit Sylvain, je vous le dirai, mais ne me touchez pas, je n'ai rien fait de mal. Suivez-moi par ici! »

« Stupide petite Virginie, pourquoi faut-il que tu sois si gourmande? » se disait-il tout en caressant la guenon qui ne quittait plus son épaule. Puis il se dirigea vers l'échelle de fer et les hommes lui emboîtèrent le pas.

Le chef à la cicatrice connaissait cette échelle et la petite pièce où elle aboutissait, mais il ignorait tout de la pierre tournante. Il donna ordre à un de ses hommes de découvrir son mécanisme secret et de le détruire, puis il reprit ses questions. Il voulait savoir qui était Sylvain et parut soulagé en apprenant qu'il n'était qu'un enfant de la balle, sans parent ni domicile.

« Nous pourrons peut-être nous entendre, lui dit-il alors d'une voix radoucie. Tu as l'air solide, veux-tu travailler avec nous?

— Non! » répondit Sylvain.

C'était exactement ce qu'il ne fallait pas dire. L'homme devint rouge de colère, frappa Sylvain et lui dit d'un ton menaçant que, s'il refusait d'obéir, il serait évacué dans un lointain pays et vendu à quelqu'un qui saurait bien l'obliger à travailler.

Sylvain, songeant que ce voyage lui offrirait sans

doute quelque possibilité d'évasion, reprenait déjà courage, lorsque Jo intervint.

« II n'y a aucune raison de le laisser se tourner les pouces jusqu'à ce qu'il soit possible de l'évacuer, dit-il. L'ouvrage ne manque pas. La seule différence, c'est que, puisqu'il préfère jouer les dégoûtés, il travaillera sans être payé! Tant pis pour lui.

—; Combien de temps me garderez-vous ici? » demanda Sylvain s'efforçant de faire montre d'un calme qu'il était loin de ressentir.

« Peut-être trois semaines, peut-être trois ans. Cela dépend du temps que durera notre travail. Mais tu verras... à la longue ce souterrain ne manque pas de charme! Tu t'y plairas.»

Sylvain s'efforça de ne se laisser impressionner ni par les menaces, ni par les plaisanteries. Il ne répondit rien et se mit au travail, puisqu'il ne pouvait faire autrement. Mais il était bien décidé à ne pas se fatiguer et, tout en aidant mollement à la manœuvre du treuil, il réfléchissait ferme. Quel moyen trouver pour se sortir de ce mauvais pas? Ah! si seulement il avait pu avertir ses amis. Ils devaient le chercher partout, mais comment le trouveraient-ils ici?

Quelques coups de pieds ou de poings venaient parfois le rappeler à l'ordre mais ne l'empêchaient pas de poursuivre le cours de ses pensées, et des jeunes Verdier elle eut vite fait de rejoindre leur précepteur. Au fait! Il ne s'était pas montré dans le souterrain parmi ses hommes! Sans doute n'était-il là que pour diriger les opérations, de loin. Ce travail de forçat n'était pas pour lui. Mais si jamais il descendait! Si Sylvain le voyait



paraître, il ne se gênerait pas pour lui dire ce qu'il pensait de lui et de son ignoble métier de contrebandier.

Enfin le travail nocturne prit fin. Les hommes s'en allèrent, comme la veille, en intimant au jeune garçon l'ordre de ne pas les suivre.

« Nous reviendrons demain soir, dit Jo, et nous ne te laisserons pas chômer'. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de dormir pour prendre des forces.... »

Malgré sa rage d'avoir à obéir aux ordres de ces malfaiteurs, Sylvain suivit leur conseil. Fatigué, courbatu et découragé comme il l'était, il ne pouvait rien faire d'autre que de s'étendre sur un matelas et de chercher l'oubli dans le sommeil.

Quand il se réveilla, il se sentait beaucoup mieux.

« Est-ce le matin? se demanda-t-il, ou le soir? » Ces ténèbres perpétuelles étaient démoralisantes

et, bien que les hommes le lui eussent défendu, **il** alluma un des projecteurs.

« Bah! c'est le matin, se dit-il, se sentant en pleine forme. Neuf heures, peut-être. »

On l'eût bien étonné en lui disant qu'il était déjà quatre heures de l'après-midi, et qu'il avait dormi dix heures comme un plomb.

« II faut que je trouve un moyen de sortir d'ici, se répétait-il pour la millième fois. Il faut! Il en existe un certainement. Il faut que je le trouve! Allons, viens, Virginie, nous allons déjeuner, ou dîner, peu importe! Avoir l'estomac plein, cela donne quelquefois des idées. »

II avait depuis longtemps pardonné à la petite guenon son involontaire trahison. Comment aurait-elle pu comprendre le tort qu'elle avait causé à son maître en lui apportant une rondelle d'ananas? Cela dépassait, bien sûr, son entendement.

Sylvain en avait pris une autre boîte et l'avait posée à terre bien en évidence, mais sans l'ouvrir, et il s'amusait à offrir à la gourmande des sardines à l'huile ou du fromage. Virginie n'avait d'yeux que pour les ananas, et, comprenant qu'on cherchait à la faire enrager, elle se détourna avec dignité et alla s'amuser plus loin.

Elle trouva un bout de crayon et griffonna un morceau de papier d'emballage qu'elle vint ensuite montrer à son maître, fière d'elle-même comme si elle avait réalisé un chef-d'œuvre de calligraphie.

« Joli! lui dit Sylvain, très joli, Virginie, qu'as-tu écrit? » II tourna le papier dans tous les sens et fit semblant de lire : « Avons été capturés par

d'affreux bandits! Venez à notre secours. » Bravo, Virginie, tu es très intelli.... »

Le mot demeura en suspens et, brusquement, oubliant son repas, Sylvain bondit sur ses pieds, ramassa un morceau de papier, arracha le crayon des mains de Virginie et se mit à écrire fiévreusement.

Il venait de se souvenir qu'il avait dressé sa guenon à porter des messages ou de petits objets aux spectateurs des foires pu des cirques où il l'exhibait. Pourquoi Virginie ne porterait-elle pas un message aux jeunes Verdier? Par où passerait-elle? Sylvain n'en savait rien, mais il lui fallait si peu de place pour se faufiler....

Il ouvrit la boîte d'ananas.

« Tiens, mange ! dit-il à la guenon. Mange d'abord, tu le gagneras ensuite. »

II eut vite fait de rédiger son message, bref résumé de sa mésaventure qu'il termina ainsi :

« Je ne sais pas comment vous pourrez me secourir, mais il doit y avoir une dépression de terrain quelque part, et un trou recouvert par des planches. Sans doute aussi des pierres dessus. Cela communique avec la rivière souterraine. Tâchez de trouver et venez dans la journée, je serai seul. »

Quand il eut fini, il plia son papier, l'attacha avec une ficelle au collier de Virginie, et lui dit :

« Pour Toufou, Virginie! Tu connais Toufou, ton ami Toufou qui t'aime tant. Va lui porter! Cherche Toufou! Cherche. »

L'intelligente petite bête écoutait, rendant à Sylvain caresse pour caresse, puis tout à coup elle s'échappa de ses mains et détala à toute vitesse.

Mais au lieu de partir en aval de la Veulette

comme Sylvain l'avait pensé, c'est-à-dire vers la grille, elle partit en amont.

« Pourquoi? se demanda le jeune garçon. Il n'y a pas de sortie par là! »

Un peu inquiet il se demanda si elle avait vraiment compris ce qu'il attendait d'elle. Un quart d'heure plus tard il fut rassuré. Virginie réapparut, descendant l'échelle de fer.

Elle avait tout simplement voulu repartir par où elle était venue! L'infranchissable obstacle qu'offrait désormais la pierre tournante s'était opposé à son passage et elle s'en revenait vers son maître.

« Bien, Virginie! lui dit Sylvain. Bien! Cherche Toufou, cherche! C'est très important. Va porter à Toufou, va! »

Virginie repartit, en aval cette fois, et ne reparut plus.

Sylvain, demeure seul, se demanda ce qu'elle avait pu faire, mais il avait confiance. S'il existait un espace assez large pour qu'elle y glissât son corps fluet, Virginie sortirait et retrouverait Eric.

Il avait raison de croire en l'intelligence de la petite guenon. Celle-ci s'était fort bien souvenue d'avoir vu le jour par la grille au bout du tunnel et elle s'y dirigea sans une hésitation. Mais, arrivée là, l'intelligence ne lui suffisait plus. Les barreaux de la grille étaient si proches les uns des autres que Virginie elle-même ne pouvait s'y faufiler. Elle multiplia ses efforts et se trouva si bien coincée qu'elle prit peur. Avancer davantage lui était impossible, elle voulût reculer mais ce n'était guère plus facile. Une secousse brutale la dégagea enfui : elle n'avait pu franchir l'obstacle et elle s'était raboté la cuisse. Le sang coulait sur sa plaie. Elle

se lécha longuement tout en se prodiguant à elle-même des petits cris de réconfort et de consolation. Puis, fatiguée par ses efforts, elle se nicha dans un renfoncement de la voûte, bien au sec, et s'endormit.

Elle dormit près de trois heures sans s'éveiller. Alors elle s'étira, et sentit le morceau de papier attaché à son cou. Cela lui rappela quelque chose. Ah oui! Toufou! Il fallait retrouver Toufou! *Sylvain* l'avait dit.

Virginie regarda la grille. Elle en avait peur maintenant qu'elle s'y était blessée, et elle lui gardait rancune de. son échec. Tout en l'examinant de loin, elle lançait à son adresse des petits cris gutturaux qui, en langage de singe, étaient autant d'injures. Le silence de la grille d'une part, sa propre loquacité de l'autre lui rendirent enfin courage. D'un bond elle s'élança, s'agrippa aux barreaux et, les uns après les autres, les examina tous.

Elle en trouva enfin un qui était brisé au ras de l'eau. Il lui faudrait se mouiller pour sortir, mais tant pis! Sylvain lui avait ordonné de retrouver Toufou. Elle irait!

Virginie plongea, fit un rétablissement, et d'un bond se retrouva au bord de la rivière, à l'air libre,

II était près de neuf heures du soir. La nuit tombait. Virginie regarda autour d'elle : elle ne reconnaissait pas l'endroit où elle se trouvait. Par où devait-elle aller pour rencontrer Toufou?



CHAPITRE XX

Une nuit mouvementée.

LES trois jeunes Verdier se sentaient étrangement démoralisés ce soir-là. M. Guérin, lui-même, leur avait dit qu'il ne savait plus de quel côté orienter ses recherches. Sylvain, disparu sans laisser de trace, semblait bel et bien perdu.

« Je n'ai aucune envie de me mettre au lit, avait dit Nelly, je sens que je ne pourrai pas dormir.

- Il faut y aller, avait rétorqué M. Guérin, et vite! Il est déjà dix heures passées! Grands dieux! que dirait Mlle Dupoivre si elle vous voyait encore debout à cette heure! »

Les enfants montèrent à contrecœur, butant sur les tapis que Crac avait sortis des chambres et traînés gentiment dans l'escalier comme pour faire culbuter tout le monde. Toufou débita un chapelet d'injures à son intention, mais le chien ne s'en émut pas. Il avait envie de s'amuser, et ne se laissait pas décourager par la rnaussaderie ambiante.

Contrairement à leurs prévisions, les enfants s'endormirent aussitôt la tête posée sur l'oreiller. Crac les imita, couché selon son habitude sur les pieds de son jeune maître. Peu après il se réveilla, pointa les oreilles et, en grondant, sauta à bas du lit.

Toufou entrouvrit les yeux et dit : « Couché, Crac! » mais le chien se refusa à lui obéir.

Les pattes appuyées au rebord de la fenêtre il lançait de sourds grondements. Un voleur cherchait-il à pénétrer dans le pavillon ? Mais quel voleur ne s'enfuirait en voyant ce chien aux crocs menaçants? Surpris, Toufou se redressa.

Une petite boule sombre entra par la fenêtre, sauta sur la cheminée, rebondit sur les rideaux.

« Virginie! cria Toufou, se jetant à bas de son lit. Oh! Virginie, c'est toi? Où est Sylvain? »

Les aboiements de Crac se multiplièrent. Comment? Virginie osait entrer, de nuit, dans la chambre de son maître, quand lui-même était de garde? Quelle audace!

« Tais-toi! idiot! » lui cria Toufou en lui lançant un livre à la tête. Il faisait tant de bruit qu'il n'entendit pas la porte s'ouvrir, et ne vit pas Roger entrer dans la pièce.

« Que se passe-t-il? demanda celui-ci. Est-ce que Crac devient aussi fou que toi?

— Non! riposta Toufou. C'est Virginie! Regarde. Elle vient d'entrer par la fenêtre. »

II la serrait contre lui, la caressait tout en parlant et subitement il s'interrompit. Ses doigts avaient rencontré le papier attaché au collier de la guenon.

« Qu'est ceci? Un message? »

Les yeux d'Eric brillaient de joie et ses doigts fébriles ne parvenaient pas à détacher le papier de la ficelle qui le retenait.

Attirée par le bruit, Nelly arrivait à son tour, son peignoir enfilé à l'envers, ses yeux lourds de sommeil. Tous trois se penchèrent sur le papier où le tracé de crayon, à demi délavé, était devenu à peu près illisible. Quand ils furent parvenus à le déchiffrer, « II faut prévenir M. Guérin tout de suite », s'écria Roger, et d'un bond il se précipita vers la chambre du précepteur, oubliant presque dans sa hâte, de frapper à la porte avant de l'ouvrir.

« Un message de Sylvain! criait-il. Un message de Sylvain! »

M. Guérin était en robe de chambre, assis à sa table.

« Montrez, dit-il, et ne criez pas si fort, par pitié! »

Malgré le bruit que faisaient autour de lui les enfants, le singe et le chien, il eut tôt fait de comprendre à la fois ce qu'avait écrit Sylvain et ce que cherchaient à lui expliquer ses élèves.

« Tout s'éclaire, s'exclama-t-il joyeusement. Sylvain a bien été capturé par ces contrebandiers de malheur et il est bien exact que tout leur

se passe au bord de la rivière souterrain^. Nous tenons le bon bout maintenant 1 II ne manque plus que de savoir par où on pénètre dans cet antre!

— Est-ce qu'on peut commencer à les rechercher cette nuit? questionna Eric, en proie à une fébrile excitation.

— Moi, je peux, dit M. Guérin, mais pas vous! Vous allez retourner au lit. »

Son accent était si ferme que les enfants ne répondirent rien. Déçus, ils le regardèrent s'emparer du téléphone et, à mots couverts, convoquer Phil, Polo et deux autres hommes au pavillon.

« II y a du neuf », leur dit-il seulement. Puis se retournant vers les enfants :

« Ils seront là dans un quart d'heure, annonça-t-il. Laissez-moi m'habiller. »

Quand les policiers arrivèrent, M. Guérin les fit entrer dans le salon et leur montra une carte.

« II s'agit de pénétrer dans le tunnel où coule la Veulette, leur dit-il, et nous savons maintenant que l'entrée se trouve dans une dépression de terrain. Or il n'y a qu'une seule dépression sur cette colline : c'est à l'endroit où se trouve la ferme que Phil a visitée l'autre jour.

— Exact! dit Phil. Si le vieux fermier est au-^dessus de tout soupçon il est possible que le trafic se passe sous son nez sans qu'il s'en doute. Son gendre, qui a une bien sale tête, est peut-être dans le coup....

. — Eh bien, c'est ce que nous allons voir. Une vraie surprise-party. Avec un peu de chance, nous les prendrons la main dans le sac et, tout au moins, nous délivrerons Sylvain. Au revoir, les enfants, à demain!

- Au revoir et bonne chance », répondirent trois voix si soumises que cela aurait dû attirer l'attention des policiers. Mais ceux-ci étaient habitués à suspecter les malfaiteurs et non les enfants : ils s'éloignèrent sans le moindre soupçon.

« II n'y a pas besoin de se presser, dit Roger quand les hommes furent partis. Nous savons où ils vont et mieux vaut ne pas risquer de nous faire repérer et renvoyer au lit. »

Les trois enfants étaient complètement habillés sous leurs robes de chambre. Ils se débarrassèrent de celles-ci en feignant un calme qu'ils étaient loin d'éprouver, et patientèrent encore quelques minutes avant de se mettre en route.

« Où est Virginie? » questionna Toufou.

La petite guenon avait disparu. Ils ne la retrouvèrent nulle part.

« Elle est allée rejoindre Sylvain, conclut Roger. Nous ne pouvons pas la ^chercher davantage sans risquer de manquer le plus passionnant de l'affaire. Allez! en avant! »

Les enfants connaissaient bien maintenant le chemin à suivre pour arriver au petit bras de la rivière conduisant à la ferme. Ils s'y rendirent sans la moindre hésitation et aperçurent, en arrivant, des lumières qui se déplaçaient dans l'obscurité.

« Regardez! fît Toufou dans un souffle. Ce doit être M. Guérin et ses hommes. Ils cherchent et n'ont encore réveillé personne de la ferme. Mais n'est-ce pas curieux que les chiens n'aboient pas?

— Cachons-nous! Vite! dit Nelly le cœur battant. Il serait idiot de se faire voir.

— Je propose d'entrer dans cette vieille grange,

suggéra Roger. Elle est un peu à l'écart, et dans les granges il y a toujours de la paille. C'est précieux pour se dissimuler. »

Les enfants rampèrent jusqu'au bâtiment et s'y faufilèrent en silence. Dans un coin était un tas de fumier, dans un autre un tas de paille. Ils se glissèrent dans la paille et s'en recouvrirent. La cachette était parfaite. Ils étaient au chaud, totalement invisibles, et surveillaient suffisamment bien la cour de la ferme pour suivre les événements. Quand arriverait le moment critique, ils sortiraient de la paille et se trouveraient aux premières loges. Rien ne leur échapperait de ce qui pourrait ensuite se passer.

La lune éclairait de ses rayons blêmes le paysage devant eux et un peu l'intérieur de la grange, grâce au toit partiellement défoncé. C'était excitant en diable.

Crac ne faisait pas plus de bruit qu'une souris, et la main d'Eric ne quittait pas son collier.

« Je n'arrive pas à comprendre pourquoi les chiens de la ferme n'aboient pas! murmura Touf. Qu'a-t-il pu leur arriver? '

- Je ne sais pas, riposta Roger sur le même ton. Peut-être quelqu'un les en empêche pour une raison que je ne m'explique pas, ou bien ils ne sont pas ici.... »

La première hypothèse était la bonne. Quelqu’un, qui avait vu approcher M. Guérin et ses hommes, retenait les molosses. Ce quelqu'un attendait que d'autres s'enfuient avant de se montrer et de lâcher les chiens sur les visiteurs nocturnes.

Tout à coup la porte de la grange s'ouvrit

silencieusement. Roger le vit, et sa main se crispa sur celle de son cousin.

« Attention, souffla-t-il, voilà quelqu'un. Retiens Crac! »

Un homme entra sans faire le moindre bruit et se dirigea furtivement vers le tas de fumier. Un autre le suivit, puis un autre encore et deux autres derrière eux. Qui étaient-ils? d'où venaient-ils? Les enfants n'en avaient pas la moindre idée. Crac se raidit et son poil se dressa, mais il ne poussa aucun grognement. Roger, à ce moment, regrettait amèrement d'être entré dans cette grange. Une bagarre pouvait s'y déclencher si M. Guérin et ses hommes venaient y perquisitionner. Nelly pouvait être blessée....

Les hommes s'étaient armés de fourches et s'employaient





activement à repousser le fumier. Quand ce fut fait, l'un d'eux se pencha et parut détacher quelque chose. Ses complices redressèrent ce qui semblait être un lourd panneau de bois, puis, les uns après les autres, tous les hommes sauf le premier, se glissèrent derrière le tas de fumier déplacé et disparurent mystérieusement, comme happés par un gouffre. Celui qui restait rabattit la planche, reprit sa fourche et rejeta le fumier dessus.

Les enfants regardaient tout cela avec des yeux agrandis par la surprise autant que par la crainte. Le fameux trou recouvert par des planches et conduisant dans le tunnel... eh bien, il était là! à quelques pas d'eux!

Les hommes étaient descendus dans le souterrain et l'entrée s'en trouvait de nouveau dissimulée. Celui qui protégeait leur retraite, acheva sa

besogne et, quand tout le fumier se trouva de nouveau empilé sur la trappe, il posa sa fourche contre le mur et sortit aussi silencieusement qu'il était entré.

. Une minute, peut-être, s'écoula dans le silence le plus complet, puis les chiens se mirent à aboyer et une voix s'éleva, étrangement violente :

« Qui est là? Que faites-vous dans ma ferme eu pleine nuit? Montrez-vous que je vous voie! »

ta voix de M. Guérin répondit : « Police! » et les enfants aperçurent plusieurs hommes rassemblés dans la cour. Le vieux fermier n'était pas là. Il dormait profondément dans son lit sans se douter de toutes ces allées et venues à quelques pas de lui. Mais son gendre était présent. C'était celui-là même qui avait si mal accueilli les enfants quelques jours plus tôt.

« Quelle sottise! répondait sa voix hargneuse. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de contrebande? La police n'a-t-elle rien de mieux à faire que de tirer des braves gens de leur sommeil pour leur poser des questions aussi absurdes. Contrebande? ici? et quoi encore? Et puis à quoi bon discuter? Allez, fouillez, cherchez! vous pouvez bouleverser toute la ferme de la cave au grenier, vous n'y trouverez rien de suspect! »

Roger bondit soudain hors de la paille et courut à la porte. M. Guérin serait en rage de le voir là, alors qu'il le croyait au lit, mais il devait lui dire ce qu'il savait.

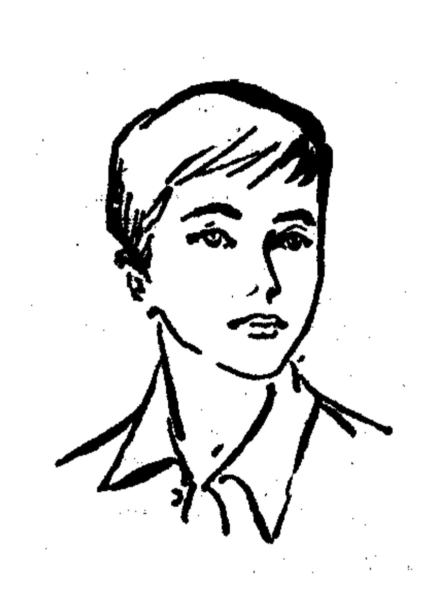
« Monsieur Guérin, cria-t-il de toutes ses forces. Monsieur! L'entrée du souterrain est ici, dans la grange. Venez! Un tas d'hommes viennent d'y descendre.... »

II y eut un instant de silence étonné, puis la voix de M. Guérin rugit :

c Comment vous, Roger, ici! Malgré ma défense! Et les autres y sont avec vous naturellement. Quête êtres insupportables vous êtes tous! »

Pourtant il s'avançait vers la grange, suivi **de** ses hommes.

« Ici ! cria Eric bondissant à son tour hors de la paille. Ici! l'entrée est sous le fumier. Attendez, je vais vous aider à la débarrasser! C'est une fameuse cachette, ne trouvez-vous pas?»





CHAPITRE XXI

La fin de l'aventure.

SYLVAIN était assis, morose, dans un coin du souterrain quand, soudain, "Virginie sauta sur sou épaule et lui tira l'oreille.

« Oh! Virginie! » s'écria le jeune garçon en saisissant la petite bête pour tâter son collier. « Tu as porté le message! Tu es la plus belle des guenons de la terre. Viens que je te donne un peu d'ananas. Tu l'as bien mérité. Grâce à toi les autres sont prévenus. Je ne sais pas comment ils feront pour me retrouver, mais ils me retrouveront et qu'importé ce qui m'arrivera d'ici là! »

Très peu de temps après, Sylvain entendit les hommes descendre hâtivement. Ils n'allumèrent

Pas les projecteurs et, étrangement silencieux, *ne* se mirent pas au travail. Ils se rassemblèrent sans parler dans un coin de l'atelier. Leurs visages étaient anxieux et ils semblaient avoir complètement oublié la présence de Sylvain.

Celui-ci les regardait, inquiet de leur allure. Roger pouvait-il avoir déjà averti la police? Cela paraissait impossible, mais Sylvain estima prudent de disparaître. Qui sait si les hommes ne le soupçonneraient pas d'être pour quelque chose dans cette alerte. Il se glissa silencieusement au long de la corniche vers l'aval, s'agrippant aux saillies de rocher jusqu'à ce qu'il découvrît une anfractuosité assez large pour l'abriter. Il y était à l'étroit et en position fort instable, mais, sans risquer d'être vu, al pouvait cependant surveiller une importante partie de la cave et de l'entrée du tunnel. Virginie se pelotonna auprès de lui, et de longues minutes s'écoulèrent pour eux dans une complète immobilité.

Tout à coup des appels retentirent et, stupéfait, Sylvain reconnut la voix de M. Guérin. M. Guérin? Comment était-il ici? Etait-il descendu avec les autres hommes sans qu'il l'ait remarqué? Cette supposition était bien improbable mais pour le jeune garçon, qui ignorait tout des véritables activités du professeur, le sens des phrases qu'il prononçait était bien plus étonnant encore. On eût dit qu'il les menaçait. Pourquoi?

Sylvain se redressa pour mieux voir. M. Guérin demeurait invisible, mais sa voix, bien reconnaissable malgré un ton de commandement inhabituel, résonnait hors .du tunnel.

« Rendez-vous! Nous sommes armés, et nous

connaissons toute votre activité. Si vous refusez de remonter, maintenant, nous fermerons^ l'entrée du souterrain, et la faim vous obligera bien à en sortir. »

Un silence suivit ses paroles, et Sylvain entendit Jo dire à ses complices : « Nous ne nous rendrons pas. Nous avons des provisions ici, et nous ne risquons pas de mourir de faim.

— Et puis après? questionna une autre voix. Nous gagnerons quelques jours mais à quoi cela nous mènera-t-il? Il faudra bien céder alors. Ne fais pas le malin, Jo ! Nous sommes pris ici, comme des rats dans une trappe. Nous avons eu tort de descendre, voilà tout. »

Cette discussion se prolongea quelque temps. Les avis étaient partagés, mais tous les hommes savaient que leur vie était en jeu et qu'il n'existait pour eux plus aucune chance de s'échapper.

La voix de M. Guérin s'éleva de nouveau.

« Je vous donne encore cinq minutes pour réfléchir. Sachez que votre chef a déjà les menottes aux mains, et, pour se disculper, il ne manquera pas de vous accuser. Décidez-vous. Dans cinq minutes toutes les issues seront gardées et il vous faudra ensuite attendre notre bon plaisir pour sortir.

— Je me rends! s'écria un des hommes. Que ceux qui sont de mon avis me suivent!

— Dis donc, fit Jo subitement, il ne faut pas oublier le garçon au singe. Peut-être pourrait-il nous servir d'otage. Notre liberté contre la sienne et, s'ils refusent, nous le laissons mourir de faim.

— C'est vrai! s'écrièrent plusieurs voix. Où est-il? Il faut le trouver! »



Mais ce fut en vain que les hommes le cherchèrent. Aucun d'eux ne l'aperçut allongé dans son anfractuosité de roche, immobile et retenant son souffle.

« Eh bien! lança la voix de M. Guérin. Vous êtes-vous décidés? Je ne. peux pas attendre plus longtemps! Si vous ne remontez pas, je ferme la trappe !»

Une sorte de panique s'empara alors des hommes. Ils oublièrent Sylvain et se précipitèrent dans le tunnel.

« Attendez! criaient-ils. Nous acceptons vos conditions. Nous nous rendons. Vous êtes les plus forts !

— Un à la fois! ordonna encore M. Guérin. El haut les mains. Nous tirerons sur tous ceux qui 'tenteront dé fuir. »

Les hommes obéirent dans un morne silence.

L'un après l'autre, ils furent hissés hors du souterrain, et dès qu'ils reprenaient pied dans la grange une paire de menottes s'attachait à leur poignet.

Au passage, Polo et Phil, reconnaissant certains d'entre eux, leur adressaient une phrase ironique.

« Alors la Ficelle, encore! Comment, Jo, tu es de la bande, toi aussi! Ta dernière expérience ne t*a donc pas suffi?»

Le dernier homme sorti, M. Guérin les regarda tous et s'écria :

« Qu'avez-vous fait du garçon au singe? Pourquoi n'est-il pas là? S'il lui est arrivé malheur cela vous coûtera cher !

— On ne sait pas où -il est, dit Jo d'une voix dolente. Nous l'avons cherché, il a disparu....

—- Sylvain! appela M. Guérin, Sylvain! »

Un accent d'angoisse résonnait dans sa voix, mais Sylvain ne répondit pas. Il n'était pas encore parvenu à s'expliquer quel rôle jouait le professeur dans cette affaire. Bien qu'il semblât agir au nom de la loi, peut-être n'était-il que le chef d'une bande adverse.... Comment savoir?

Après le départ du dernier homme, Sylvain s'était avancé dans le tunnel, se demandant s'il allait se montrer ou non. L'appel de M. Guérin le fit reculer et s'accoter instinctivement à la muraille comme pour s'y dissimuler. Il connut alors un moment de panique. Dans un instant la trappe allait être refermée et il serait de nouveau muré dans-ce souterrain, dont les jeunes Verdier ne retrouveraient peut-être jamais l'entrée. Et ce fut à ce moment que la voix de Roger retentit.

« Sylvain! appelait-elle. Virginie! Nous sommes ici! Montrez-vous! Il n'y a plus de danger!

— Je viens! » cria Sylvain, en empoignant la corde, et son cœur battait à grands coups. Cette fois, il était libre.

Virginie émergea la première hors du .trou, à la grande surprise des policiers qui se penchaient pour accueillir un jeune garçon. Quand celui-ci parut ensuite ils reçurent sur leur dos le poids de Crac qui, en reconnaissant Sylvain, s'était élancé pour l'accueillir. Mais si leur étonnement était "grand il l'était encore moins que celui des six malfaiteurs qui, maintenant, menottes aux mains, gardés à vue dans un angle de la grange, ne pouvaient détacher leurs yeux de ce groupe d'enfants, dont ils ignoraient le rôle et dont la présence en ce lieu et à cette heure leur semblait totalement inexplicable.

M. Guérin s'arrêta, lui aussi, pour regarder ses élèves et, prenant une voix sévère, leur dit :

« II est temps maintenant de vous souvenir que vous n'êtes que des enfants, qu'il est minuit passé et que vous devriez être au lit depuis longtemps. Sylvain, je suis content de vous retrouver sain et sauf, mais je dois dire que vous l'avez échappé belle. Vous pouvez en remercier les trois êtres insupportables qui ont eu l'audace de me suivre ici malgré ma défense expresse. Il y aurait long à dire à ce sujet, mais leur intervention nous a été si utile que je préfère garder le silence.»

II eut une grimace embarrassée qui fit éclater de rire les enfants. Puis il reprit :

« Maintenant, et pour une fois dans votre vie, obéissez-moi : allez vous coucher, tous. Je ne peux

rentrer en abandonnant ces gars-là » d'un coup, de pouce il indiquait derrière lui le groupe des contrebandiers entourés, des policiers — « et je ne veux plus vous voir dehors à des heures pareilles. Nous nous retrouverons demain matin.

— Nous rentrons, s'écrièrent les enfants d'une seule voix, c'est promis! » et ils s'enfuirent en Apurant, entraînant Sylvain avec eux, tout heureux de voir finir si bien une aventure qui aurait pu si mal tourner.

*
**

Trois jours plus tard, au fond du jardin, le marronnier balançait ses énormes feuilles dans le vent chaud.

Crac haletait, tirant une langue démesurée. Son maître, couché dans l'herbe auprès de lui, mâchonnait un brin d'herbe.

« Qu'allons-nous devenir maintenant? » demanda-t-il d'une voix rêveuse.

Un double soupir fut la seule réponse qu'il obtint. Nelly et Roger savaient très bien que leur cousin faisait allusion au double départ qui les affligeait tous. Celui de Sylvain d'abord, qui avait pris un engagement dans un cirque de passage à Vercourt, et les avait quittés la veille au soir. Celui de M. Guérin ensuite, qui, dès le retour de Mlle Dupoivre, était parti pour rejoindre son poste en ville.

Depuis leur départ, le pavillon^ paraissait étrangement calme. En sa qualité d'aîné, Roger se dit qu'il était de son devoir de ne pas laisser ses cadets s'abandonner à la mélancolie. Il se redressa, fit quelques pas pour chasser

l'engourdissement que lui causait la chaleur étouffante ,de cette fin d'après-midi, et dit :

« Peut-être que la fin de nos vacances ne sera pas aussi mouvementée que le début, mais il faut reconnaître que celui-ci aura changé bien des choses....

— Je voudrais bien savoir lesquelles? gémit Toufou.

— D'abord, riposta Roger, le gendre du fermier et ses copains contrebandiers sont en prison au lieu d'être en liberté.

— Et d'une, murmura Nelly. Mais après? Je ne vois pas.

— Mlle Dupoivre est si heureuse d'avoir guéri sa sœur qu'elle en est devenue beaucoup moins exigeante pour l'heure des repas....

— Ça c'est vrai, admit Toufou. Et de deux !

— Ensuite, elle a perdu toute confiance dans les précepteurs. »

Nelly éclata de rire.

« C'est vrai qu'elle a passé un fameux savon à ce pauvre M. Guérin, eh lui reprochant d'avoir présenté des faux certificats,

— Et le plus beau, fit Touf en riant, c'est qu'ils n'étaient pas faux.... Il a vraiment été dans l'enseignement avant d'entrer dans la police. Il me dit!

— Mlle Dupoivre n'a pas voulu le croire, reprit Roger, et sa méfiance est telle qu'elle peut la faire hésiter jusqu'à la fin des vacances avant de , se décider à choisir un autre précepteur!

— Chic alors! s'écria Toufou. Si seulement cela pouvait être vrai.

- Tu verras si je me trompe! affirma Roger très sûr de lui.

- Cela fait trois résultats favorables, décréta Nelly. Mais tu n'auras pas l'audace d'en ajouter un quatrième : le départ de Sylvain est une catastrophe !

- Pour nous, peut-être, reconnut Roger, mais pour lui certainement pas. S'il était resté ici, il n'aurait jamais retrouvé son père!

- Et il désire tellement le retrouver que nous ne pouvions pas le retenir, avoua Nelly.

- Mais rien ne prouve qu'il le rencontrera là où il va, fit Toufou.

— Nous devons le souhaiter pour lui et nous en réjouir », clama Roger.

Puis, satisfait d'avoir vu reparaître un sourire sur les visages de sa sœur et de son cousin, il se laissa retomber dans l'herbe.

Mais il se redressa aussitôt en poussant un cri de douleur et se retourna pour regarder sur quoi il venait de s'asseoir.

« Une bonne chose de plus, s'écria-t-il en riant. J'ai retrouvé la brosse à cheveux de Mlle Dupoivre. Vous voyez bien que les aventures ne sont pas finies! »